

























Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto







CAMILLE ENLART

# VILLES MORTES

DU

# MOYEN AGE

*Ouvrage illustré de Dessins et Photographies de l'auteur*

PARIS

**E. de BOCCARD, ÉDITEUR**  
1, RUE DE MÉDICIS, 1

---

1920

Tous droits réservés.

















# **Villes Mortes du Moyen Age**





CAMILLE ENLART

# VILLES MORTES

DU

# MOYEN AGE

*Ouvrage illustré de Dessins et Photographies de l'auteur*

PARIS  
**E. de BOCCARD, ÉDITEUR**  
Successeur de FONTEMOING & C<sup>ie</sup>,  
1, RUE DE MÉDICIS, 1

---

1920  
Tous droits réservés.



17968

# Villes Mortes du Moyen-Age

---

*Debemur morti nos nostraque.*

HORACE.

J'ai mis mon amour dans les  
choses mortes.

HÉLÈNE VACARESCO.

Aux chères âmes de deux mortes, ma mère, ma fille je dédie ce réquisitoire contre la mort.

As-tu peiné assez, pauvre mère, pour faire de moi un homme, jusqu'au jour où j'ai compris ce que je te devais, et ce jour-là ~~où~~ il a fallu nous quitter. Ton affection n'ambitionnait que deux récompenses, voir mon premier livre et tes petits enfants, mais je me suis marié en deuil et c'est près de ton lit de mort que j'ai écrit mon premier livre.

Et toi, petite fille bien aimée, Marie Anne, ton sourire n'a-t-il été si captivant que pour nous laisser en s'éteignant une irréparable blessure au cœur ? Tu aimais tout ce que j'aimais, en particulier les images des monuments ; tu aimais aussi les histoires et tu trouvais surtout un plaisir mélancolique et prématuré dans les histoires tristes.

Je pensais que j'en écrirais pour toi, ma chérie et

que tu me donnerais le bonheur d'être compris une seconde fois, quand tu es partie aussi. Tes petites mains tenaient les mains de tes parents ; tes grands yeux dans leurs yeux disaient : « Je souffre mais je sais bien que vous me protégez ! » As-tu cru que nous t'abandonnions quand impuissants nous t'avons vue entrer avec un petit frisson dans l'insondable inconnu ? !

J'avais pourtant travaillé, Mère, pour que tu sois contente de moi, et j'avais rêvé, petite fille, de faire pour toi ce que ma mère a fait pour moi, de t'apprendre tout ce que j'aurais appris moi-même de meilleur, de te faire aimer comme moi tout ce qui est beau.

Vos âmes si douces et si pures, la lumière radieuse de vos intelligences sont-elles éteintes ou seulement hors de portée, comme je suis moi-même hors de portée des vivants que j'aime au milieu de l'océan où j'écris ces lignes ?

L'injustice des choses ne peut pourtant être telle que vous ne soyez plus du tout, et que vos chères âmes restent à jamais sans contact avec ceux qui gardent au cœur votre empreinte.

C'est donc en mémoire de vous que j'écris ce petit livre, et je voudrais le faire tel que vous l'auriez aimé, afin que la mort ne me prive pas du plaisir de faire quelque chose pour vous, et afin d'arracher dans la mesure de mes forces à l'injustice de la mort et de l'oubli des œuvres du passé qui, belles et bonnes elles aussi, n'ont pas plus que vous trouvé grâce devant la haïssable loi.



J'écrivais ces lignes en 1910 sur un navire aujourd'hui torpillé, ville flottante morte au fond de la mer.

★  
★★

Pris depuis lors par d'autres occupations, j'avais laissé ce manuscrit inachevé dormir neuf ans dans un tiroir, suivant à la lettre, mais non tout à fait exprès, le précepte d'Horace. Quand j'écrivais ces pages, les villes mortes n'étaient qu'une curiosité; et leur mort était trop lointaine pour émouvoir beaucoup d'entre nous. Pour avoir pleuré plusieurs d'entre elles, j'hésitais à livrer leur souvenir aux indifférents. Il n'y a plus d'indifférents aujourd'hui, devant les ruines nouvelles qu'ont faites les fléaux de l'humanité. La mort apparaît plus que jamais haïssable, mais le monde civilisé a compris qu'il y a quelque chose de plus haïssable que la peste, cette meurtrière inconsciente; quelque chose de plus éternellement exécrable que la mort même, ce sont ceux qui volontairement sèment la ruine et la mort. Puissent ces pages contribuer à les faire haïr davantage. Elles rappelleront que les bourreaux de l'Arménie et de Famagouste ont depuis des siècles leurs âmes de bourreaux : que Waldemar le Mauvais n'est pas un de ces monstres dont l'espèce est éteinte; que le pillage et la destruction méthodique de Têrouanne et d'Ilesdin n'étaient qu'une réédition des exploits des barbares du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle et auraient dû nous faire prévoir les meurtres de villes auxquels nous assistons.

D  
134  
558

La science qui combat les épidémies sauve la vie à des populations entières, mais pourrait-t-elle jamais exterminer jusqu'au dernier microbe ? L'épée qui combat l'Allemagne n'a pas droit à une moindre reconnaissance mais dans quelle mesure et pour combien de temps aura-t-elle sauvé l'humanité de ce pire fléau ?

Paris, Pâques 1918.

---

Quatre chapitres de ce livre ont eu une première édition dans des revues : Dans le *Mois littéraire*, 1908, **Champ de ruines, souvenirs de l'île de Gotland**; 1911, **Une ville coloniale française du Moyen Age. Famagouste**. Dans la *Renaissance Artistique*, juin 1918, **Térouanne**; janvier 1919, **Ninfa**.



Le Vieil Hesdin au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle.  
D'après une gravure.





## DEUX VILLES MORTES DU NORD

---

### HESDIN

Hesdin (1) n'est pas une ville détruite mais simplement transportée à six kilomètres. Dans le déménagement un peu brutal opéré en 1554, elle a perdu ses plus précieux souvenirs et ses plus belles parures, mais la petite ville actuelle garde de jolis édifices de la Renaissance; quelques colonnes du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle remployées dans l'église, de confortables maisons des <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles dans l'une desquelles naquit l'abbé Prévost.

Son souvenir aimable et ces vestiges pittoresques

1. On peut consulter sur Hesdin : Calonne (Baron A. de) *Dict. Histor. du Pas-de-Calais, arrond. de Montreuil*; cf. *arrond. de Saint-Pol*. (Vieil Hesdin). Dard (Baron) *Hesdin* (Bull. de la Soc. des Antiquaires de la Morinie, 1867 à 1871, t. IV, p. 339). Debaisnes (Mgnr.) *Hist. de l'Art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut*. Paris, 1885, 2 vol. in-fol. Houzel (J.) *Rech. hist. sur le vieil et le nouvel Hesdin*, Paris 1877, in-8°. Lion (J.) *Hesdin* (Bull. Antiq. Morinie, 1877-82, t. IV, p. 331). Mondelot (S.) *Le vieil et le nouvel Hesdin*, Abbeville, 1823, in-8°. Richard (J.-M.), *Mahaut comtesse d'Artois et de Bourgogne*, Paris, 1887, in-8°.

s'encadrent dans un gracieux paysage, doucement vallonné, ombragé de beaux arbres, arrosé par les eaux limpides de la Canche et de la Ternoise.

A trois lieues de là, le village de Vieil Hesdin qui fut un de ses faubourgs marque l'emplacement primitif de la ville, l'église garde quelques vestiges anciens; des pans de murs marquent l'emplacement du château et des remparts.

Les deux villes successives ont eu pour berceaux la demeure champêtre d'une princesse.

Hesdin a pour nom latin *Helenum* et la légende lui donne pour origine une *villa* de sainte Hélène mère de Constantin.

Quand Charles Quint eût ordonné en 1553 la destruction de cette ville française, il voulut qu'elle fût rebâtie sur ses propres Etats, et la maison de plaisance de la reine de Hongrie, au Maisnil, devint le centre de la nouvelle ville.

Hesdin, connu depuis le *vi<sup>e</sup>* siècle, a successivement appartenu à la Flandre et à l'Artois. Au début du *xiv<sup>e</sup>* siècle, la comtesse Mahaut en avait fait un de ses séjours favoris; à la fin du même siècle, les ducs de Bourgogne s'étaient plu à l'embellir; Louis XI s'en était emparé, la perdit et la reprit; il y laissa un souvenir de cruauté en faisant pendre les douze députés que la ville d'Arras envoyait à Marie de Bourgogne.

Parmi eux se trouvait Oudart de Bussy que le roi avait nommé président au Parlement: en punition de son ingratitude Louis XI ordonna que son cadavre fût

coiffé d'un chaperon fourré : « Il est sur le marché d'Hesdin là où il préside » dit le cruel monarque dans une lettre où il rend compte de sa vengeance.

Hesdin était dès le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle le séjour favori des comtes d'Artois. Le charme d'un frais paysage ; l'abondance du gibier dans les tourbières et dans la forêt expliquent cet attrait. Le château s'élevait au bord d'un marais, dans une position bien défendue, et comprenait dès lors, en même temps qu'une forteresse imposante, un palais somptueux embelli par toutes les ressources de l'art.

Quand on songe à ce qu'était cet art dans le plein épanouissement du style français, on ne saurait assez déplorer la disparition d'un si merveilleux ensemble.

Au début du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, la célèbre comtesse Mahaut fit considérablement agrandir et embellir le château paternel, sous la direction de plusieurs maîtres d'œuvres renommés et de deux lignées de peintres, la famille de Hesdin et surtout la famille de Boulogne, qui durant plusieurs générations mirent leurs talents au service de leurs fastueux seigneurs.

Dans le premier quart du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, on admirait au château d'Hesdin la grande salle, éclairée d'une immense verrière historiée, c'est-à-dire ornée de scènes à personnages. — Sa décoration comprenait une suite de têtes de sangliers sculptés en bois : ces trophées de chasse étaient sans doute les faux entrails d'une charpente lambrissée.

La grande salle avait comme annexe la bouteillerie et communiquait avec la chapelle, agrandie vers 1300

et éclairée par une très grande verrière — six colonnes surmontées d'angelots et reliées par des courtines entouraient le maître-autel. On y admirait plusieurs retables de bois sculpté, et aussi une belle statue de saint Louis en argent doré qu'avait fait faire la comtesse Mahaut en 1329.

Une longue galerie couverte d'un lambris imitant des voûtes d'ogives reliait cette chapelle à la chambre seigneuriale. Celle-ci avait une décoration très originale : elle était entourée d'une frise de buste en plâtre coloré représentant tous les rois de France (on sait que leurs statues ornaient de même la grande salle du palais de Paris) A l'avènement de Charles IV, on ajouta un buste. Toutes ces têtes portaient des couronnes d'étain doré, et sur les murs était cloué un semis de fleurs de lys du même métal. Dans une autre chambre, c'étaient des roses. On admirait aussi la chambre aux Chansons, où étaient peints les épisodes du *Jeu de Robin et Marion*. On sait que ce joli poème du maître artésien Adam de la Halle était un drame musical ancêtre de nos *opéras*. Il fut joué à Naples à la cour du frère de Saint-Louis, et certainement aussi à la cour d'Artois. La chambre seigneuriale avait son oratoire, sa garde-robe et ses « chambres cloies ».

Parmi les plus belles chambres, il y avait encore la chambre aux papegaus, décorée de perroquets ; un fragment de fresque du palais de San Gemignano à peu près contemporain, s'orne de perruches vertes à bec rouge et peut nous donner une idée de ce que



fut cette chambre; on admirait aussi la chambre aux roses; la chambre d'Inde, revêtue d'une peinture *indigo*.

Les ducs de Bourgogne ne cessèrent pas d'embellir le château d'Hesdin.

En 1393, ses salles principales reçurent un merveilleux pavement d'un travail et d'une valeur artistique tout à fait exceptionnels. En effet, c'étaient des carreaux peints et non incrustés, véritable faïence dont la couverte stannifère blanche était revêtue d'un décor au pinceau, motifs de vénerie tracés au brun violacé de manganèse avec fonds au vert de cuivre. Ils étaient exécutés et cuits par Jean le Voleur d'après les cartons tracés sur parchemin par le célèbre Melchior Broederlam.

Dans le parc magnifique, enclos de murs, qui entourait le château d'Hesdin, s'éparpillaient de nombreuses constructions de plaisance : la *gloriette*, ornée de sculptures de bois dûes à d'éminents artistes, la *chappelle de verre*, sorte de serre aux vitraux peints ; le *Midi*, immense cadran solaire coulé en plomb et peint, tout comme la grande fontaine de Nuremberg.

Son vaste cadran horizontal était porté par six « hommes sauvages »; autant de lions assis servaient de supports à son soubassement; un motif central formant aiguille portait une boule et une croix.

Une autre construction curieuse était la *gaiole*, grande volière renfermant des simulacres d'oiseaux, gibiers aquatiques sans doute, qui jetaient de l'eau par le bec. Un dispositif semblable prenait la forme

d'un arbre sur lequel étaient perchés des oiseaux jetant pareillement de l'eau. Mais cet arbre et cette gaiole n'étaient qu'une partie des *engins d'ébattement* qui furent depuis le début du xiv<sup>e</sup> siècle la curiosité la plus populaire et la plus rare du château.

Ces engins, presque tous hydrauliques, étaient construits et entretenus par la famille des Boulogne, à la fois mécaniciens, sculpteurs et peintres renommés.

Ils avaient le plus grand rapport avec les divertissements qui ont persisté dans nos foires et dans ceux que les américains ont installés autour de leurs grandes villes. Des étrangers ont récemment importé dans quelques villes françaises, ces *parcs de la lune* ou *cités magiques* collections d'*engins d'ébattement* où se mêlent des trucs de féerie et des dispositifs propres à secouer et à bousculer les visiteurs, sans oublier ceux qui leur procurent le plaisir d'être éclaboussés d'eau sale, et les miroirs déformants qui nous transforment en caricatures.

Il y avait de tout cela et mieux dans la longue galerie du château d'Hesdin qui surplombait le marais. Ce marais alimentait de nombreux engins hydrauliques. Un petit peuple d'automates animait les galeries : on y trouvait des singes sculptés en bois et revêtus de peaux de blaireau marouflées.

Le principal automate était l'ermite : il parlait, gesticulait et accomplissait le miracle de déchaîner l'orage à l'intérieur d'une salle. Au commandement de ce saint homme, la pluie tombait d'un ciel de bois

peint sous lequel voletaient des angelots. En même temps, des fusées imitaient les éclairs et le tonnerre grondait.

D'autres automates, en costumes de fous, bâtonnaient les visiteurs qui s'approchaient d'eux ; on leur faisait ouvrir une fenêtre et l'une de ces poupées la refermait après avoir jeté de l'eau à la figure du patient.

Les bascules jouaient un grand rôle dans cette machinerie : des trappes s'ouvraient sous les pas et jetaient le promeneur dans l'eau ou dans une fosse remplie de petites plumes qui se collaient à ses vêtements ; des sacs de farine ou de charbon se déversaient sur les têtes ; un prie Dieu et un livre de ballades procuraient des plaisirs analogues aux gens qui venaient s'agenouiller ou feuilleter ; en se mettant aux fenêtres, on faisait partir du sol des jets d'eau ; d'autres jaillissaient du seuil de diverses portes, pour « mouiller par dessous » les dames qu'on invitait courtoisement à y passer les premières.

Un grand miroir avait été exécuté sur place en 1312 au moyen d'amalgame de vif argent appliqué sous des glaces évidemment ondulées : on y voyait « plusieurs abus » nous dirions diverses déformations.

La plupart de ces curiosités et de ces facéties de mauvais goût existaient dès le début du xiv<sup>e</sup> siècle : on trouve mention des travaux qui y furent faits dès 1304 ; depuis lors, les « maîtres des engins » n'avaient cessé d'entretenir et de perfectionner cette machinerie.

Il existait à Hesdin d'autres beaux édifices, reli-

gieux et civils, quatre églises importantes, collégiale et paroisses un magnifique Hôtel Dieu, semblable à ceux de Tenneire et de Beaune, un couvent de franciscains et un de clarisses, où le cloître était orné de statues des Apôtres.

Lorsqu'en 1553 l'armée de Charles Quint eut pris et saccagé Térouanne, elle arriva, le 20 juin, mettre le siège devant Hesdin, sous le commandement de Philibert Emmanuel, fils du duc de Savoie. Les remparts et le château, plusieurs fois séculaires n'avaient plus alors grande valeur militaire ; trois semaines suffirent à les mettre hors d'état de défense. Le maréchal de Lamark s'était enfermé dans la place avec plusieurs capitaines distingués, entre autres Horace Farnèse, qui venait d'épouser Diane, fille de Diane de Poitiers et d'Henri II. Il fut tué d'une arquebusade sur les remparts.

Très atteinte par le bombardement et presque démantelée, Hesdin se rendit le 17 juillet. Pendant que se signait la capitulation, la poudrière fit explosion, par suite, croit-on, d'un accident : de nombreux morts et de nouvelles et graves ruines s'ajoutèrent aux ravages du bombardement ; en prenant possession de la ville pour la détruire, les Impériaux trouvèrent la besogne à moitié faite.

Par la destruction d'Hesdin et de Térouanne, Charles Quint avait assouvi sa rage et avait cru prendre sa revanche de la perte des Trois Evêchés et de l'échec humiliant subi devant Metz. Il regretta bientôt d'avoir effacé du sol la ville d'Hesdin, si célèbre dans les



fastes de la Maison de Bourgogne, et dès 1551, il donnait l'ordre de la rebâtir.

Philibert Emmanuel fut donc chargé de relever les ruines qu'il avait faites. Il en profita pour changer de quelques lieues l'emplacement de la ville, qu'il transporta au hameau du Maisnil, en lui donnant pour centre et pour palais communal la maison de campagne de la reine de Hongrie.

Les ingénieurs, Sébastien d'Oia et son fils fournirent le tracé de l'enceinte flanquée de cinq bastions ; elle fut achevée en moins d'un an.

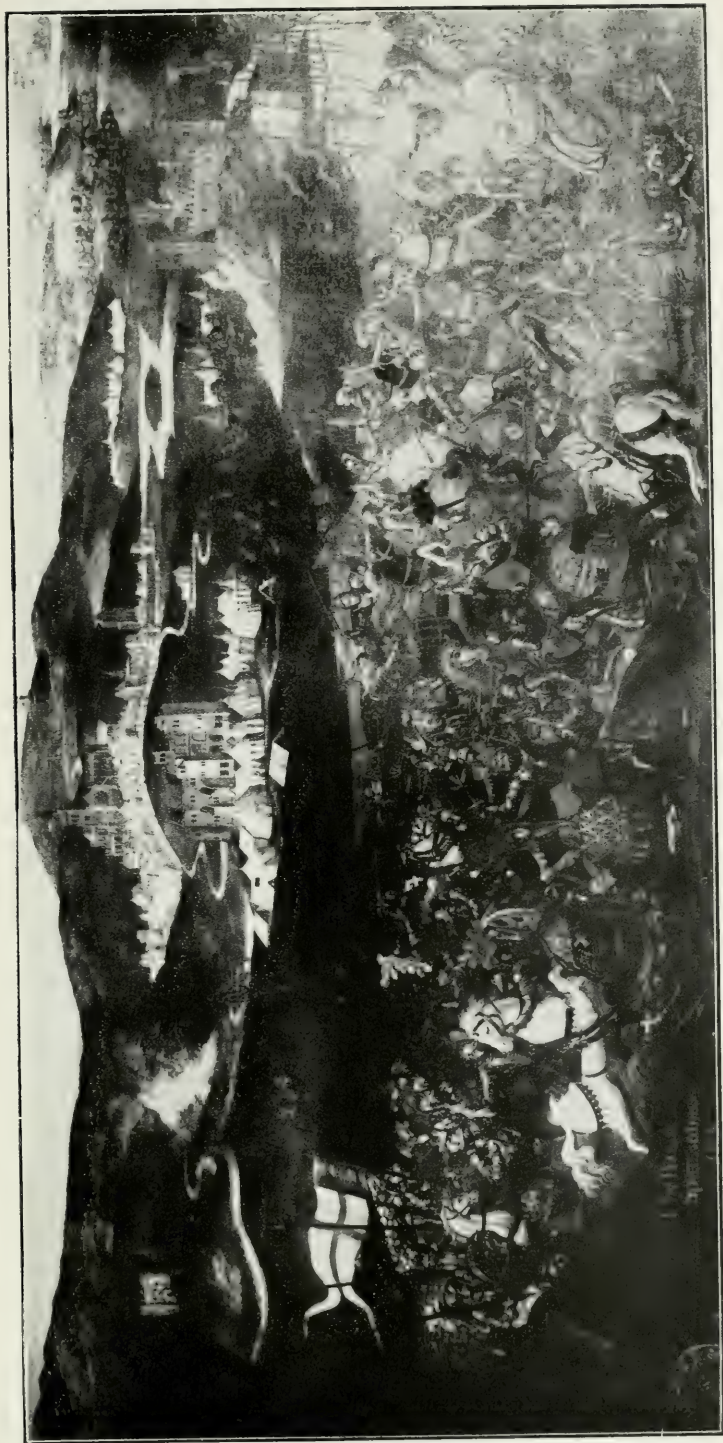
Philibert Emmanuel voulut joindre la devise de sa Maison au nom de la ville reconstruite : il l'appela Hesdinfert, mais le nom traditionnel et plus court a prévalu.

Quant à la maison royale qui fut adaptée à l'usage d'hôtel de ville, elle a été rebâtie en 1563 sous la direction de Dom Dupont de Bryas ; c'est un édifice très simple. La bretèche originale qui en fait le plus gracieux ornement est une addition des premières années du xvii<sup>e</sup> siècle, dans un style archaïque ; le beffroi, en pans de bois, dérasé à la Révolution, a été rebâti de nos jours.

L'église du nouvel Hesdin, bâtie en brique et pierre dans le style flamboyant, pourrait être l'agrandissement d'une église rurale préexistante, et il semble qu'on y ait remployé des matériaux apportés de l'ancienne ville, notamment les jolies colonnes du xiii<sup>e</sup> siècle en pierre de Marquise, qui portent les arcades et la tribune de l'orgue.

Le sol du Vieil Hesdin a fourni, moins que celui de Térouanne, des sculptures du Moyen Age et de la Renaissance et de menus objets des mêmes époques ; un très petit nombre de débris des célèbres carrelages peints ont été retrouvés au pied des ruines informes de ce qui fut le château somptueux des comtes d'Artois et des ducs de Bourgogne.

---



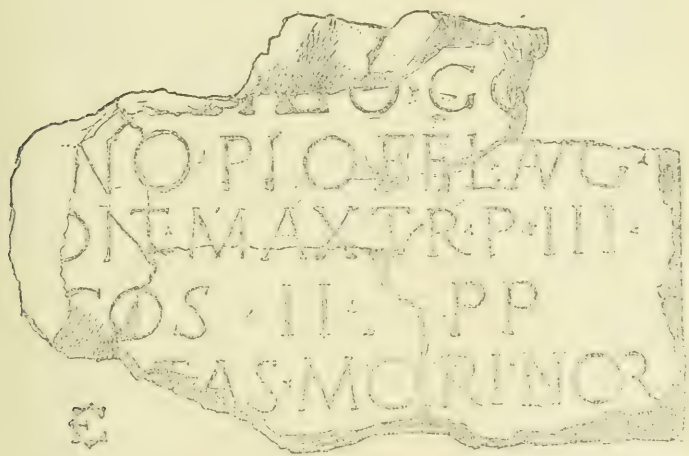
Siège de Têrouanne (1513) et Bataille des Eperons.  
D'après un tableau de Holbein conservé à Hampton Court.





# TÉROUANNE

Dans cette terre d'Artois, qui vient encore une fois de boire tant de sang, non loin des funestes plai-



Inscription de Gordien III.

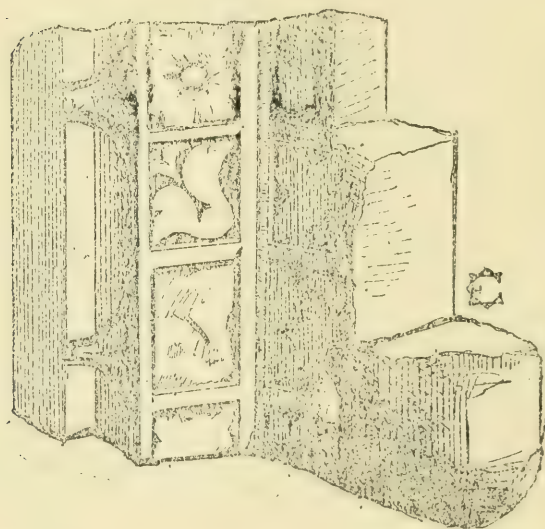
nes d'Azincourt, le village de Thérrouanne (1) aligne, dans un paysage banal, des maisons sans caractère

1. Telle est l'orthographe officielle, mais on lui préfère celle du Moyen Âge. L'h introduit à la Renaissance n'a que faire dans le nom de Tarvanna.

et rien, à première vue, ne rappelle plus la cité dont il fut un faubourg. Cependant, d'énormes boulets de pierre gisent çà et là, et si l'on traverse le pont sur l'Aa, on voit tourner les moulins du Chapitre, puis on distingue une enceinte de fossés et, à l'autre extrémité de cette enceinte, un boqueteau poussé dans des maçonneries qui furent un château.

Et c'est tout, car les barbares ont passé par là.

Lorsque César conquiert la Gaule, il ne dépassa point



Fragment romain remployé dans l'escalier du clocher.

la Belgique. Le pays des Morins, qui s'y rattache, était pour les Romains le bout du monde ; tout au moins du monde civilisé : « *Ultimi hominum Morini* », dit







Virgile, car par delà il n'y avait plus d'hommes, mais des Germains.

La Morinie avait deux cités : Boulogne, dont les Romains firent une capitale maritime des Gaules, et Térouanne (1). Comme les autres cités, elles devinrent évêchés, mais, ayant beaucoup souffert des invasions normandes, les deux diocèses furent réunis, comme le furent aussi ceux d'Arras et Cambrai, Tournai et Noyon et les comtes de Boulogne ayant installé une abbaye dans l'évêché de leur cité, les évêques ne résidèrent plus qu'à Térouanne.

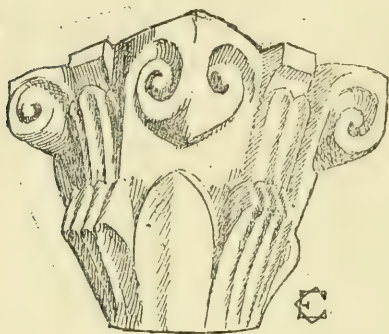
L'importance de cette ville du Moyen Age fut surtout d'ordre religieux, administratif, politique et militaire, car l'absence de cours d'eau navigable entrava toujours sa prospérité et, dès le haut Moyen-Age, la fondation de Saint-Omer lui créa une rivale redoutable.

Ravagée par les invasions, relevée de ses ruines à la fin du x<sup>e</sup> siècle, Térouanne fut, en 1082, le théâtre d'un drame farouche : le peuple, soulevé contre un

1. On peut consulter sur Térouanne : *Mém. de la Soc. des Antiquaires de la Morinie*, V. I, 121; II, 556, 719, 778, 782; V. 387, 409 (Bibliographie). VI. 192, 217; VII. 477, etc. Abbé Bled, *Thérouanne, une ville disparue* (Bull. hist. du C<sup>o</sup> des trav. hist. 1894); *Cartulaire de Thérouanne, Inventaire des ornements et bijoux de l'église de T. en 1442* (Bull. archéol. 1905). L. Delisle, *Hist. littér. de la Fr.* XXIX, 413. L. Deschamps de Pas, *Pièces historiques* (Bull. des Antiquaires de la Morinie, I. 132); *Translation du portail* (*ibid.*, 117 à 126); Enlart, *Rapports sur les fouilles de la cathédrale de T.* (Bull. archéol. 1905 et 1906). *Gallia Christiana*, t. X, 493; Giry et Duchet, *Cartulaires de l'église de T.*, v<sup>e</sup>, xi<sup>e</sup> siècles et *Obituaire*, 1881. Piers, *Hist. de la ville de T.*, 1883; J. M. Richard, *Deux plans de T.* (Bull. de la C<sup>o</sup> des Antiquités du P.-de-C., 1879, fasc. II.). F. le Sergeant de Monnecove, *Le Testament de Jean de Taburie, évêque de T.* (Bull. Hist. du C<sup>o</sup> des Trav. Hist. 1906).

évêque simoniaque, Lambert de Belle, lui coupa la langue et les doigts.

D'autres prélats, au contraire, ont laissé des sou-



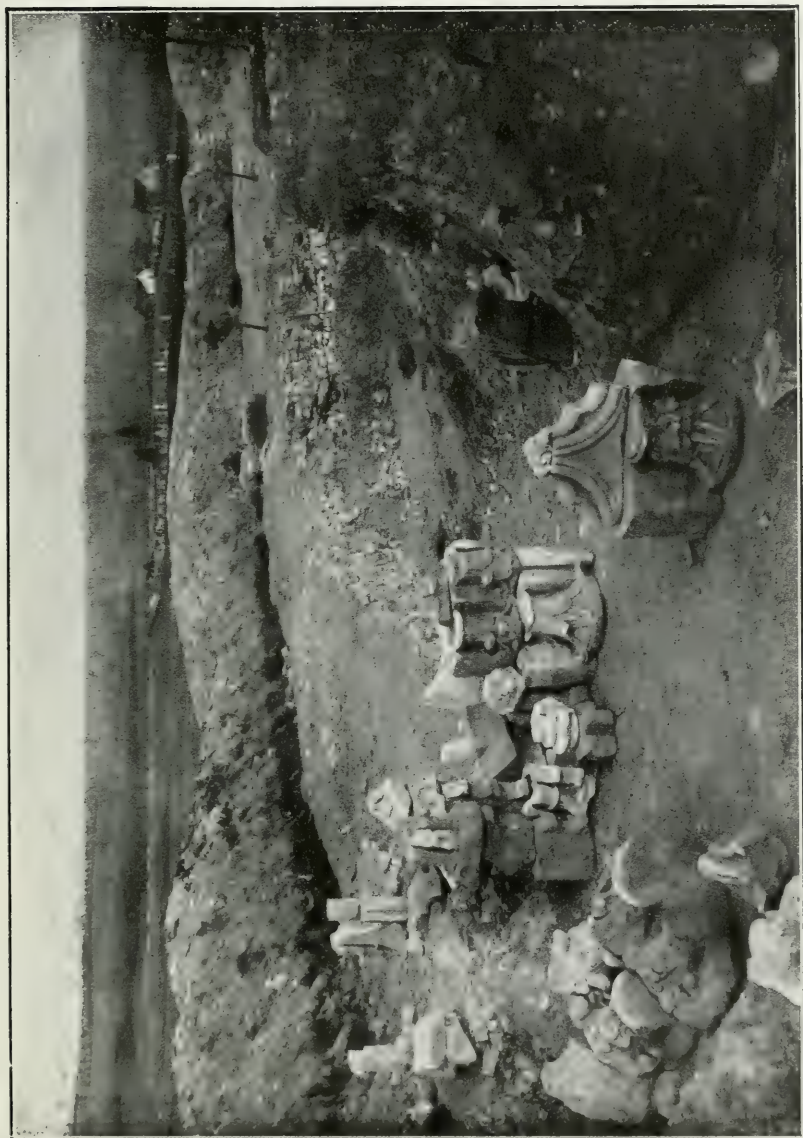
Chapiteau du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle.

venirs de paix et protégèrent les arts : saint Jean de Colmieu, de 1097 à 1130, puis le bienheureux Milon qui, en 1133, consacra une nouvelle cathédrale, et plus tard, de 1270 à 1285, l'évêque Louis des Murs, qui continua

l'édifice et en fit une œuvre splendide.

La guerre de Cent ans laissa à Téroüanne sa part de souvenirs sinistres : en 1303, les Flamands l'incendièrent sous la conduite d'un certain Jacques Peyt, dont le corps fut exhumé et brûlé quelques années plus tard, par ordre de l'évêque. En 1346, les Anglais prirent la ville et allaient la piller, quand un miracle les arrêta : un archer ayant visé, pour l'abattre, la couronne d'or de la statue de la Vierge, son arc se brisa et le blessa. Les Anglais restituèrent le butin et firent des dons expiatoires.

Malgré le malheur des temps, l'évêque Jean de Tabarie, mort en 1403, rebâtit son palais et embellit son église. Son successeur, Louis de Luxembourg, ami, hélas ! et complice de Pierre Cauchon, célébra



Fouilles de Têrouanne ; Déambulatoire de la Cathédrale.  
Phot. C. Enlart.

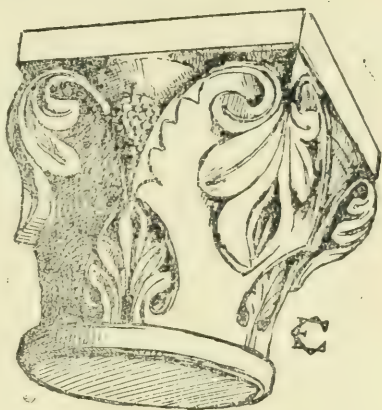




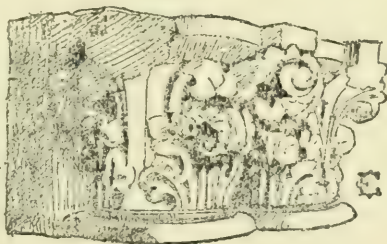
en 1420, dans sa cathédrale, les noces de sa nièce et du duc de Bedford, qui lui fit don de cinq belles cloches amenées d'Angleterre. Peu obstiné dans ses convictions politiques, il se laissa depuis donner par Charles VII l'archevêché de Rouen et l'histoire ne nous dit pas que la vision du bûcher de la place du Vieux Marché ait jamais troublé son sommeil. Il ne fonda pas moins de cinq chapelles dans la cathédrale de Térouanne. La politique, telle qu'il la comprenait, enrichissait déjà.

La cathédrale reçut encore au <sup>xvi</sup>e siècle quelques embellissements, mais ses jours étaient désormais comptés.

Ce que furent Térouanne et sa cathédrale, nous pouvons nous en rendre compte par divers documents graphiques : une vue



Chapiteau seconde moitié du <sup>xiii</sup>e siècle.



Chapiteau du déambulatoire  
fin du <sup>xiii</sup>e siècle.

cavalière au trait, exécutée vers 1540, et un plan un peu postérieur conservés aux archives du Pas-de-Calais et publiés par M. J.-M. Richard; un dessin déposé à la Tour de Londres, publié par M. l'abbé Bled; deux tableaux conservés à Hampton Court sous les numéros 331 et 339 et représentant le siège de 1513 par Henri VIII; enfin, des vues du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, toutes fort inexactes, sauf la vue cavalière gravée par Harrewyn.

Ces documents évoquent une jolie petite ville encerclée de collines boisées et baignée par un filet d'eau. Elle avait une enceinte de tracé ovoïde, qui épousait au sud la boucle de la rivière. Là, se trouvait le faubourg et la porte du Saint-Esprit, d'où la grande rue montait droit à la cathédrale. Au nord-ouest, s'ouvrait la porte Saint-Jean, près du château, que commandait un donjon cylindrique; au nord-est, la porte de Saint-Omer. Les tours de ces portes se couronnaient de poivrières compliquées, dans le goût flamand.

L'enceinte fut plusieurs fois déplacée; les fondations du rempart romain passaient sous le transept de la cathédrale.

La ville possédait, outre sa cathédrale, une paroisse, St-Nicolas. Sur deux des places, s'élevaient des fontaines à pyramides gothiques. La cathédrale dressait sa masse imposante au centre même de la cité, perpendiculairement à l'axe de la grande rue qui formait avenue au grand portail. La façade sud de l'église se déployait au fond de la grande place dont elle formait tout le côté nord et que fermaient à l'ouest le palais épiscopal, sa chapelle et la salle

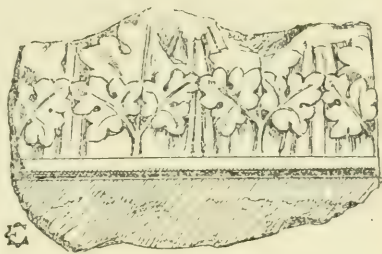


Fouilles de Têrouanne ; Figurines des Apôtres, du XIII<sup>e</sup> siècle.  
Phot. C. Enlart.





synodale, contiguë au pignon occidental de la cathédrale. Cette place devait être d'un merveilleux effet. Elle avait pour décor central le portail dont elle formait le parvis. On vient de voir que ce portail, justement renommé, n'était pas à l'ouest : il s'ouvrait à l'extrémité sud du transept.



Fragment de frise du XIII<sup>e</sup> siècle.

Cette disposition n'est pas une anomalie : les cathédrales de Boulogne et de Metz, Notre-Dame de Saint-Omer, <sup>Saint-Maurice</sup> Notre-Dame d'Epinal ont aussi leurs grands portails sur les côtés.

Ainsi se présentait la cité de Térouanne, lorsqu'il plut à un empereur d'Allemagne de l'anéantir et, depuis 1553, la charrue passe sur ce qui fut un trésor de souvenirs et d'art.

En 1898, le regretté M. Le Sergeant de Bayenghem, propriétaire du sol de la cathédrale, prit la généreuse initiative d'y pratiquer des fouilles et voulut bien m'appeler à en enregistrer les résultats. Il fallut les arrêter après l'exploration du chœur et du transept, dont elles ont mis à jour les fondations et de nombreux débris d'une grande beauté, donnés pour la plupart au musée de Saint-Omer.

J'ai l'espoir de publier un jour ces documents ;

en attendant, leur examen et celui des anciennes vues de Téroüanne nous permettront de restituer la physionomie de l'élégante cathédrale qui, trois siècles et demi avant celles d'Arras, de Soissons et de Reims, périt victime de la barbarie tudesque.

Elle n'avait guère plus de cent mètres de long, et le transept la divisait sensiblement par le milieu. Une seule tour carrée se logeait dans l'angle nord-est de ce transept.

Le monument conservait des témoins de toutes les époques, depuis le III<sup>e</sup> siècle jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle de notre ère, et les matériaux, depuis l'antiquité jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, avaient tous été apportés de loin; le pays ne possédant pas de bonne pierre. Ces matériaux étaient venus depuis Tournai, par l'Escaut et la Lys, et surtout depuis Marquise, par le port de Boulogne, la mer et l'Aa. Ils avaient été, selon l'usage, amenés tout travaillés; aussi, à une même époque, trouvait-on simultanément deux styles de sculpture, celui de Tournai et celui, plus purement français, des ateliers boulonnais.

La partie romaine des substructions consistait en un caveau aux parois peintes, conservé à la base du clocher, en quelques matériaux remployés et en un gros mur composé de pierres énormes qui traversait le transept de bout en bout. C'était, sans nul doute, l'ancien mur d'enceinte, et la primitive cathédrale correspondant à la nef de celle qui nous occupe, y appliquait son chevet. Plus tard, le mur fut démoli et la cathédrale, comme la ville elle-même, le dépassèrent pour s'étendre à l'est.



**Tête d'Évêque.**  
Fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

Fouilles de Téroüanne.

Phot. C. Esclart.



**Tête de Femme.**  
(Face et profil).



Comme matériaux antiques remployés, des caissons ornés de feuillages se voyaient dans la tourelle de l'escalier du clocher, et l'on a trouvé dans les fondations du chœur une belle inscription dédicatoire de la *Civitas Morinorum* à Gordien III. C'était probablement le socle de sa statue.

Les plus anciens vestiges d'art après ceux-là sont des chapiteaux du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, mais la cathédrale appartenait dans son ensemble à trois périodes : 1130 à 1133, 1270 à 1285, puis fin du Moyen Age : au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle et au <sup>xv</sup><sup>e</sup>, appartenaient la nef, ses chapelles, le haut du clocher et plusieurs beaux retables de pierre.

La première période était représentée par la base du clocher et par le déambulatoire, entouré de cinq absidioles empâtées originairement dans un énorme mur, comme à l'abbaye de Dommartin en Ponthieu. Ce déambulatoire appartenait déjà au style de transition ; il avait de beaux chapiteaux d'acanthes encore romans et des voûtes d'ogives. Le tout était en pierre de Marquise. Des bases placées obliquement indiquent que les voûtes d'ogives étaient bien prévues.

La pierre de Tournai se mêle à celle de Marquise, comme à N.-D. de Saint-Omer, dans les travaux du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, qui comprirent la reconstruction de l'abside, le transept et le grand portail.

L'abside du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, analogue à celle de l'ancienne cathédrale d'Arras, avait des colonnes couplées en pierre noire de Tournai et des fragments d'arcature pourraient avoir formé un triforium trapu en



pierre de Marquise, dont les arcs en plein cintre re-dentés retombaient sur de courtes colonnettes et sur



Deux pièces qui semblent appartenir  
à une arcature — XIII<sup>e</sup> siècle  
(Triforium?)

des piédroits garnis de crochets, comme ceux des tours de Notre-Dame de Paris. Toutefois cette arcature basse supposerait un bahut à hauteur d'appui.

La corniche du XIII<sup>e</sup> siècle était formée d'arcatures, comme à Notre-Dame de Saint-Omer et Notre-Dame de Boulogne. Le transept, œuvre du plus beau style de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, avait au pignon nord une grande rose et au pignon sud un somptueux portail, très analogue à ceux de la cathédrale de Reims.

Comme eux, il possédait un tympan vitré et la scène du *jugement dernier* avait pris place au-dessus, dans les voussures et dans le fronton que surmontait le groupe du Christ juge, accosté de la Vierge et de Saint Jean agenouillés. Ce groupe est conservé à Notre-Dame de Saint-Omer.

Une particularité justement remarquée de la cathédrale, c'était le pavement du sanctuaire, en pierre de Marquise incrusté de mastic noir. Il datait aussi de 1270 à 1280, et j'en ai retrouvé de nombreux vestiges. D'autres avaient été transportés depuis longtemps à Aire sur la Lys et à Saint-Omer.

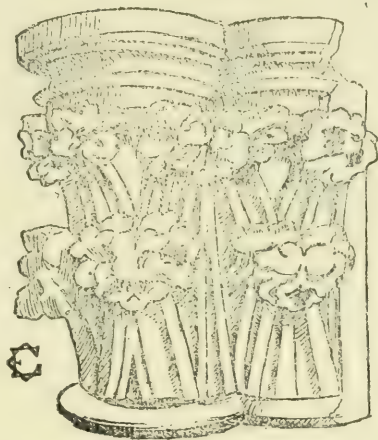
La cathédrale d'Arras, Notre-Dame de Saint-Omer, Saint-Remi

et Saint-Nicaise de Reims, ont eu de ces pavés et l'on admire celui de la cathédrale de Sienne.

Le pavé de Térouanne était illustré de scènes de la Genèse, du Zodiaque, des Travaux des mois et de figures fantastiques et caricaturales.

Des verrières à petits personnages du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle garnissaient les fenêtres ; les losanges de leurs bordures encadraient des fleurs de lys. D'autres vitraux de même date n'étaient que des grisailles, à rinceaux élégants.

La nef, commencée au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle sur les fondations de la cathédrale romane, avait été continuée plus ou moins lentement. Elle n'a pas été fouillée : on



Chapiteau du transept. Vers 1280.

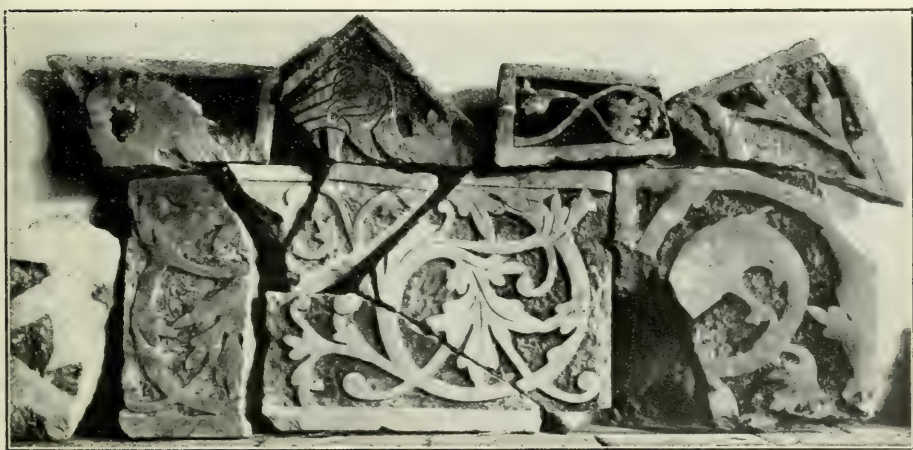
y trouverait sans doute les restes de la crypte et des églises primitives. Les fouilles du chœur ont mis à jour de beaux fragments de statuaire, quelques tombeaux, quelques vestiges de mobilier; les bases de l'autel des Reliques et du Maître-Autel, les figures en demi-relief des Apôtres, encadrées d'arcature du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, quelques autres figures d'un fort beau style, mais tout, jusqu'au moindre débris, portait la trace de l'acharnement sauvage des destructeurs.

Ce fut, en effet, un drame poignant que la chute de Téroouanne.

Le <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle a été pour la malheureuse cité une période de constante inquiétude, jusqu'à la catastrophe finale. Sa position stratégique lui valait une forte garnison que harcelaient sans cesse Anglais ou Espagnols. Dès qu'ils s'éloignaient, la garnison exécutait à son tour des incursions de représailles sur les terres impériales, dont elle était devenue la terreur.

Surprise en 1513, par les Anglais et les Impériaux, Téroouanne fut une première fois dévastée; en 1537, elle était assiégée quand la trêve de Bomy la délivra, mais sans éteindre la rancune de Charles-Quint, qu'exaspérait encore l'échec subi devant Metz.

Au début de 1553, la situation de la France était angoissante. Il fallait, de toutes parts, faire face à l'ennemi. Une concentration ennemie était signalée aux abords de Téroouanne, alors à peine réparée, peu ravitaillée, mal garnie de troupes. En hâte, Henri II y envoya l'un de ses plus braves capitaines, M. d'Essé Montalembert. Il rentrait malade d'une campagne en



Fouilles de Trier : Pavement du chœur de la Cathédrale 1270 à 1285.

Phot. C. Enfant





Ecosse. Si l'on en croit Brantôme, il s'écria : « Je ne craignois rien tant que de mourir en ma maison et en mon lit... Madame la jaunisse n'aura point cet honneur. » Le lendemain, il était auprès du roi, lui exposait l'état lamentable de la place, et ralliait son poste en disant : « Sire... quand vous entendrez que Térouanne est prise, dites hardiment que d'Essé est guéry de sa jaunisse et mort. » Il allait tenir sa parole. La place fut étroitement investie au milieu d'avril, mais des sorties heureuses de sa garnison faillirent décourager l'assiégeant. Celui-ci accumula l'artillerie et, au mois de juin, le bombardement devint terrible. Ainsi préparé, l'assaut fut donné le 15 juin ; il dura cinq heures et coûta trois mille hommes à l'ennemi. Les Français restaient maîtres de la place, mais leur chef avait péri noblement, tenant la parole donnée. Montmorency prit le commandement de la défense, sans autre espoir que de sauver jusqu'au bout l'honneur. Le 20 juin, un large pan de courtine, miné, s'effondra. Montmorency offrit et obtint une capitulation honorable. Mais ce chiffon de parchemin ne faisait pas l'affaire de l'armée assiégeante, grossie depuis des mois d'une populace qui venait au siège



Figurine en terre vernissée, épi de toiture, vers 1400. Musée de Saint-Omer.

de Térouanne comme à une fête, pour ravitailler et divertir l'armée impériale et guetter avec elle le moment de la curée.

Cette armée impériale était, comme elles le sont encore, composée de ces reîtres d'Allemagne, ultime abjection de la brute humaine, éternelle terreur du monde.

Une abominable lâcheté se perpétua : à peine les défenseurs avaient-ils posé les armes que, par la brèche du bastion de la Patrouille, la horde barbare se précipita dans la place. En vain Montmorency engagea un combat de rues ; il tomba avec les derniers défenseurs de Térouanne, chaque maison fut prise d'assaut ; ce que fut le sort des malheureux habitants, on le devine. Puis, ce fut le pillage intégral, l'incendie systématique, la destruction méthodique.

A Montreuil, en 1537, les impériaux avaient de même pillé, saccagé et incendié au mépris d'une capitulation, mais faute de temps, ils laissèrent debout deux maisons et les ruines de l'église. En 1553, au contraire, à Hesdin et à Térouanne, ils travaillèrent à loisir, firent venir des pionniers de Flandre et démolirent tout jusqu'aux fondations, tandis que de longues files de tombereaux emportaient dans les domaines de l'empereur tous les matériaux utilisables. C'est ainsi que les ornements du célèbre portail de Térouanne furent envoyés à Notre-Dame de Saint-Omer. Le regretté Louis Deschamps de Pas a écrit l'histoire de ces destructions et de ces transports, dont la tradition n'est pas perdue.



Têrouanne; Pavement du Chœur de la Cathédrale. 1270-1285.  
L'Evêque de Mer.

Phot. C. Fiollet.



Toutefois, les chanoines purent emporter à Boulogne leurs reliques et leur bibliothèque. Louvain atteste donc que les méthodes allemandes ont progressé depuis Térouanne. Depuis quatre siècles, la charrue passe sur l'emplacement de la cité des Morins, comme sur celui du merveilleux château d'Hesdin. Le cœur se serre quand elle ramène quelque joyau, comme ce petit anneau d'or du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, tombé peut-être du doigt délicat d'une

femme à l'heure de l'agonie de Térouanne. On y lit au dehors, en lettres émaillées : *Je vous tien foy* et, au dedans, *Gardés la moy*. Ces mots ne semblent-ils pas prolonger, à



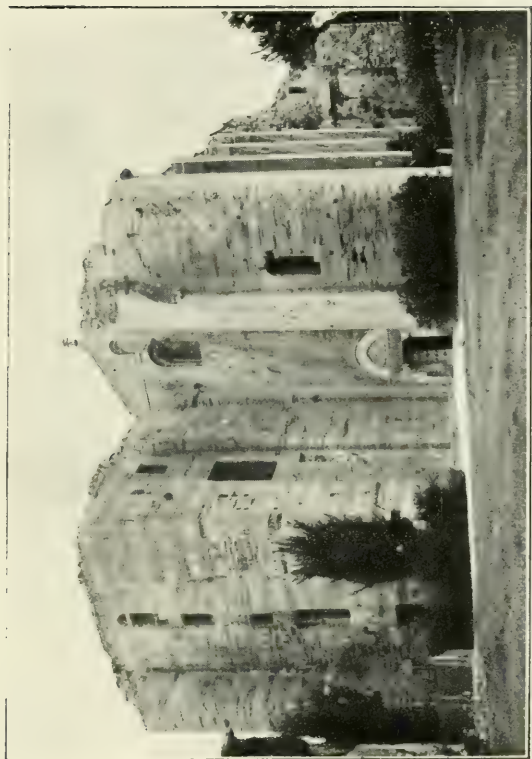
Masque de terre vernissée, fragment  
d'un épi de toiture de l'évêché.  
<sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle.

travers les siècles, le dernier cri d'une victime et celui même de la ville martyre de jadis? Devant Soissons Reims et Arras, pensons à Hesdin et Térouanne; devant la redoutable nécessité d'assurer l'avenir, comprenons qu'il n'y a ni sécurité ni civilisation possibles tant que dominera une race qui fut l'éternel fléau de l'humanité.

---







Maguelone ; Ensemble de la Cathédrale.

Phot. G. F. Inlet.



# UNE VILLE MORTE DU MIDI

---

## MAGUELONE

C'est vers le vi<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ que les Phéniciens fondèrent la ville maritime qui s'appela Mesna, puis Magalo.

L'emplacement était bien choisi ; il était favorable au commerce et à la pêche et se défendait à merveille.

Maguelone (1), en effet, occupait une île en forme

1. On peut consulter sur Maguelone : Bonnet (Emile), *Bibliographie du Diocèse de Maguelone*. Montpellier 1899 (*Mél. de Cabrières* III). Boncasert (Manlius), *Hist. du siège épiscopal de Maguelone et de Montpellier*, Montpellier, 1876, in-8°. Fabrége (Frédéric), *Hist. de Maguelone*, Paris et Montpellier, 1894-1901, 3 vol. in-4°. Germain (A.), *Chronique inédite de Maguelone* (*Mém. de la Soc. Archéol. de Montpellier*, 1854); *Chronica quatuor episcoporum Magaloneusium*, Montpellier, 1853, in-4°; *Etude hist. sur les comtes de Maguelone de Substantion et de Melgueil* (*Soc. Archéol. Montpellier*, 1854); *De la monnaie mahométane attribuée à un évêque de Maguelone* (*ibid.*); *Maguelone sous ses évêques et ses chanoines* (*ibid.* 1869); Pegueirolles (de), *Visite à Maguelone* (*Congrès scientifique de France Montpellier*, 1872); Piganiol de la Force, *Descr. de la France*.

de mamelon circulaire dans un grand étang salé communiquant avec la mer, distante d'un demi kilomètre. L'île, qui ne mesure plus que trente hectares d'étendue, était sensiblement plus grande avant le <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, époque où l'on y prit des matériaux pour construire les levées du canal du Languedoc. Son sol, élevé de 11 mètres au-dessus du niveau de la mer, est un plateau de tuf basaltique qui témoigne de l'existence en cet endroit d'un ancien cratère volcanique. L'étang de Maguelone s'étendait jadis depuis Agde jusqu'à Palavas. Il communique avec la mer par un canal, la grau de Palavas, en face duquel le mouillage de Maguelone atteint 10 à 12 mètres de profondeur d'eau.

Aujourd'hui, Maguelone a perdu sa situation insulaire : une ithsme artificielle la relie à la langue de terre qui sépare la lagune de la mer. Cette lagune elle-même se divise en étang de l'Arnel, au Nord-Ouest, de Peyre Blanque au Sud-Ouest, de Prévost au Nord-Est. Entre Maguelone et l'étang de d'Arnel règne un canal dit des étangs.

Moins envahie qu'aujourd'hui par les atterrissages, la lagune offrait jadis près de ses rives des fonds qui suffisaient au tirant d'eau des navires de l'Antiquité et du Moyen-Age. C'était, en quelque sorte l'avant port de Montpellier.

L'horizon de terre est agréablement vallonné de collines, et par-delà, au Sud-Ouest, on aperçoit les Pyrénées ; la région possède d'excellents vignobles, et se parsème de bouquets de verdure, mais il n'y faut



pas chercher de beaux arbres, et le vent de mer n'y laisse prospérer qu'un petit nombre d'essences, des pins et surtout le tamaris.

Sans atteindre une grande importance et sans marquer beaucoup dans l'histoire, Maguelone a cependant l'honneur d'être une cité romaine dont il nous reste quelques monuments. Après la chute de l'Empire, elle fit partie du domaine des Visigoths d'Espagne.

En 673, le comte Paul, qui gouvernait le pays, et Guimild, évêque de Maguelone avaient refusé de reconnaître le roi Wamba ; celui-ci imposa son autorité par les armes, assiégea et prit la cité, fit périr Paul dans les supplices et chassa l'évêque.

En 719, les Maures d'Espagne ayant conquis la Septimanie, Maguelone fit partie des domaines du Khalife de Cordoue. La domination sarrasine marqua l'apogée de la prospérité de son port.

En 732, la victoire de Poitiers ouvrit à Charles Martel toute la région du Midi, poursuivant alors les infidèles, il résolut de leur faire repasser les Pyrénées. Il n'y parvint qu'au bout de sept ans de luttes acharnées, car les forces de l'ennemi s'arrêtèrent successivement sur plusieurs lignes qu'il défendit avec opiniâtreté, se retranchant dans les places fortes d'Avignon, Nîmes, Agde, Béziers, Narbonne, et ne cédant le terrain que pour opérer bientôt des retours offensifs.

A cette stratégie, Charles Martel opposa, on le sait, les méthodes de guerre les plus sauvagement cruelles, ravageant systématiquement les campagnes, saisis-

sant des otages, rançonnant les villes ou les brûlant; laissant pour sa honte des traces indélébiles d'incendie sur les admirables arènes de Nîmes.

Ces pratiques barbares ne sont-elles pas inconcevables aujourd'hui que la civilisation a accompli son œuvre séculaire?

Au cours de cette campagne, la cité de Maguelone avait fourni aux Sarrasins un très utile point d'appui et de ravitaillement ; Charles n'hésita pas à détruire la ville et son port en 737.

La capitulation de Narbonne après un investissement de trois ans mit pratiquement fin à la campagne. Charles Martel l'avait obtenue par un acte d'habile politique, en promettant l'autonomie aux Wisigoths qui, dès lors, se rallièrent à lui et massacrèrent les Sarrasins.

En 793, une nouvelle invasion des Maures, sous la conduite d'Abdel Melek, s'étendit sur le Midi de la France. Guillaume duc d'Aquitaine la refoula victorieusement, et la reconnaissance des peuples a rendu son nom immortel.

La ville de Maguelone n'était plus dès lors qu'un amas de ruines ; les Sarrasins n'avaient pu cette fois s'en faire une forteresse. Le comte et l'évêque avaient fui ces lieux inhabitables pour se réfugier non loin de là, à Soustancion, près Castelnau-le-Lis qui resta pendant trois siècles le siège de leur double autorité. L'harmonie, bien entendu, ne régna pas toujours entre eux.

C'est à cette triste époque qu'apparut à Maguelone



Maguelone ; Intérieur de la Cathédrale.  
Phot. C. Enlart





un saint personnage justement célèbre dans tout le Midi, Benoît d'Aniane, réformateur de l'ordre bénédictin. Il mourut en 821.

Cependant, les évêques ne s'étaient pas mieux trouvés que les comtes du séjour de Soustancion, insalubre et distant de 15 kilomètres de la mer. L'évêque Arnaud, qui occupa le siège de Maguelone de 1037 à 1040 ramena ce siège dans la vieille cité épiscopale, qu'il entreprit de rebâtir.

Les comtes, de leur côté, étaient allés résider au château de Melgueil. Ils y battaient une monnaie qui jouit, comme celle de Tours, d'une grande popularité sur tous les marchés d'Occident.

En 1172, par le mariage d'Ernesende de Melgueil, cette seigneurie passa aux comtes de Toulouse.

On sait quel fut le rôle des comtes de Toulouse dans la guerre des Albigeois et combien implacable l'Eglise se montra envers eux. En 1215, Innocent III les déclarait déchus du comté de Melgueil et en donnait l'investiture aux évêques de Maguelone.

Cette cité, au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, avait pris sa part de la prospérité générale du Midi. Sa petite cathédrale romane, dédiée à Saint Pierre, a ce luxe de bon aloi qui consiste en une construction solide et soignée, mais elle est sobre d'ornements. Elle se composait à l'origine d'une abside polygonale à l'extérieur et d'une nef unique voûtée en berceau brisé, une grande tribune de bois divise en deux étages toute la partie occidentale. Le portail primitif, en plein cintre, avait un tympan de marbre orné des figures des Apô-



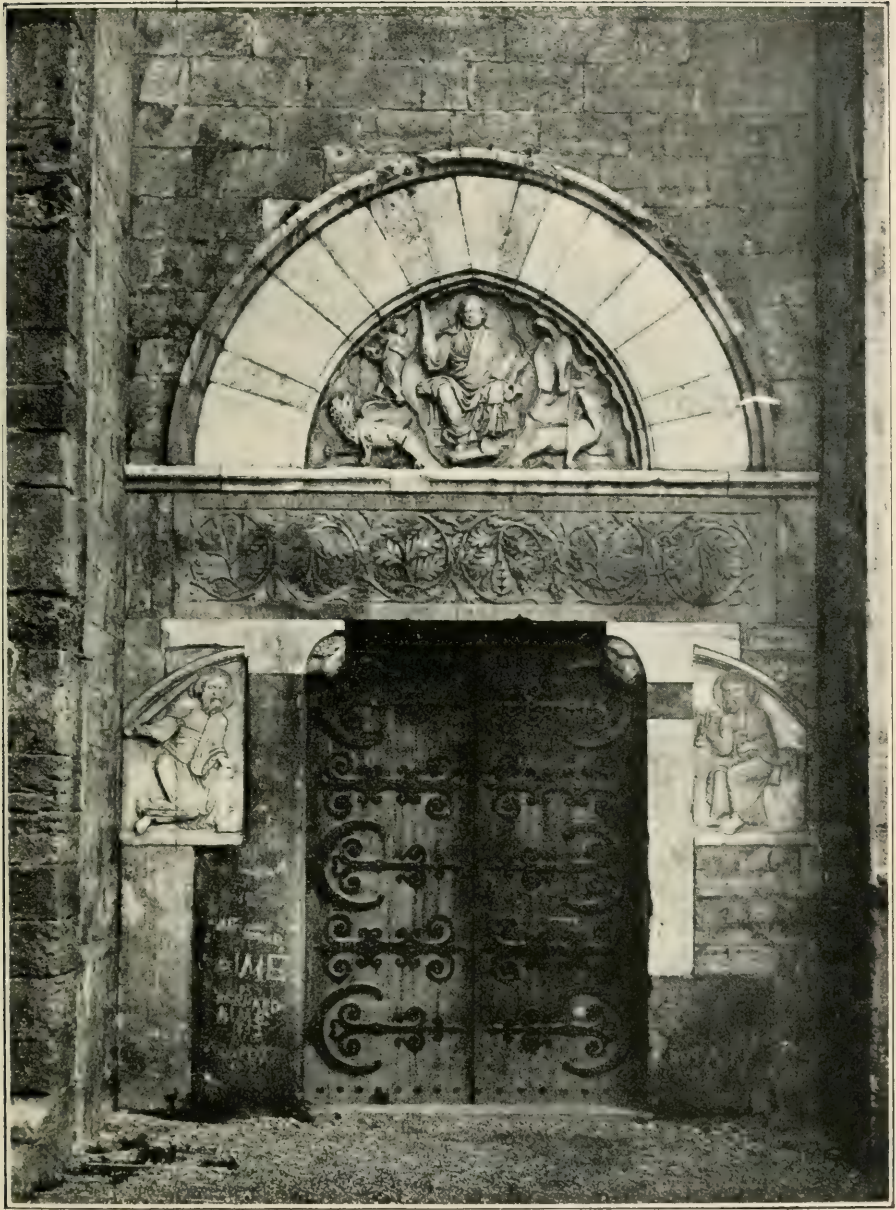
tres Pierre et Paul s'agenouillant devant le Christ.

Peu après sa construction, elle fut agrandie et embellie : on y ajouta deux croisillons bas à lourdes voûtes d'ogives primitives, celui du nord formant la base d'une tour dont l'étage supérieur est voûté de même. C'est sans doute alors que le portail fut remanié, légèrement rétréci et pourvu d'un nouveau tympan avec une figure du Christ en gloire qui appartient déjà au style français. L'ancien tympan, scié en deux, fut réparti à droite et à gauche ; une voussure de tracé brisé et un linteau orné d'une très belle course de rinceaux complétèrent cet ensemble, qui appartient, comme le transept, au style de transition. Sur le linteau est gravée la signature du maître imagier: Bernard de Tréviers( B de III, viis) avec la date de 1278, qui peut s'appliquer à toute cette restauration, faite aux frais de l'évêque Jean de Montlaur. On y lit aussi un distique pieux en vers léonins.

Ad portum vite sitientes quique venite  
 Has intrando fores, vestros componete mores,  
 Huic intrans ora: tua semper crimina plora  
 Quicquid peccatur lacryma et fonte lavatur.

(Vous qui avez soif venez tous au port de vie; en franchissant ce seuil, réformez vos mœurs, puis entrant, priez. ne cessez pas de pleurer vos fautes: les pleurs et l'eau sainte lavent tout péché).

A l'angle nord-ouest de l'église adhère une seconde grosse tour rectangulaire et massive, mais de plan barlong, car elle a deux travées en façade. Elle est



Maguelone ; Portail de la Cathédrale.  
Phot C. Enlart.

dre dit-on, des matériaux pour Aigues-Mortes. Villeneuve, qui fut alors fondée, devint le port de Maguelone et attira une partie de la population. La guerre des Albigeois avait été fatale à cette cité comme à toute la contrée, mais la cause principale de sa déchéance fut la restauration, en 1220, de la ville voisine de Montpellier.

Avec ses solides remparts, son climat sain, son port qui commerçait avec les côtes lointaines du Levant, son université renommée, Montpellier, rivale heureuse de Narbonne, était un centre d'affaires incomparable, tandis que son antique voisine, concurrencée d'autre part par le port royal et privilégié d'Aigues-Mortes, ne cessait de dépérir. A vrai dire, ce n'était plus qu'une ville ecclésiastique. Au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, on n'y trouvait plus guère que l'évêché, les maisons canoniales et le peu d'habitants nécessaires au service du chapitre. La vie s'était retirée de la vieille cité sans espoir de retour ; la tradition seule y maintenait l'évêque et ses chanoines. Lorsqu'en 1536 une bulle de Paul III transféra enfin leur résidence à Montpellier, ce ne fut que la consécration officielle de la ruine déjà ancienne de Maguelone, dont l'étang colmaté ne recevait plus de navires, dont le climat était insalubre et dont les remparts croulants n'étaient plus une barrière contre les entreprises des pirates barbaresques.

Richelieu, pourtant, s'en prit à ces vieilles fortifications délabrées ; il fit démanteler et raser la ville de Maguelone.



La cathédrale, dès lors mutilée, fut abandonnée au temps de la Révolution et rendue au culte seulement en 1880. Elle reste le seul vestige de la vieille cité.

On atteint Maguelone soit de Montpellier par la terre ferme et par la chaussée de l'ithsme, soit de Villeneuve-les-Maguelone en traversant dans un bâtelet un des bras de la lagune. Villeneuve est encore un village ; Maguelone n'est plus habitée que par une famille. Un château moderne où le regretté M. Fabrège écrivit son histoire de Maguelone, occupe avec son parc, l'emplacement de l'évêché. La cathédrale se dresse à côté, dominée par les ruines massives de la forteresse des évêques. Tout autour, une plaine désolée s'étend en pente douce jusqu'à la lagune, parsemée seulement de bouquets de tamaris. Par delà le miroitement des eaux saumâtres apparaît la mer, tachetée de fumées noires et de voiles blanches. A l'autre horizon, ce sont les hauteurs que couronne Montpellier, regardant du haut de ses tours sa rivale déchue. Montpellier même n'est plus la cité vers laquelle convergeaient les voiles du Levant, dès la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, son port est devenu inutilisable, le trafic se dirige aujourd'hui vers le port de Cette et emprunte le canal du Languedoc, mais rien de ce côté ne nous attire : toute la beauté, tout le prestige des souvenirs sont restés dans ces vieilles cités, l'une toujours vivace, l'autre qui ne vit plus que dans l'histoire.

---





## VILLES MORTES DE LA CORSE <sup>(1)</sup>

---

Un sort a certainement été jeté sur l'île de Corse.  
Son ciel est riant, ses côtes sont remarquables à

1. On peut consulter sur les souvenirs historiques de la Corse : Ambrosi (Ambroise), *Hist. des Corses et de leur civilisation*, Bastia, 1914, in-8°. Arù (Carlo), *Chiese pisane della Corsica*, Rome, 1908, in-8°. Boell (L.), *Hist. de la Corse... tirée des œuvres de F. Gregorovius et précédée d'une notice sur cette île*, Tours, 1882, gr. in-8°. Bôland (Henri), *Itinéraire de la Corse*, (Guides Johanne) 1900; *Bull. de la Soc. des sc. hist. et natur. de la Corse*, (paraît à Bastia depuis 1881). Cambiagi (Giov.), *Historia del regno de Corsica*, Livourne, 1770-1774, 4 vol. in-4°. Colonna de Cesari Rocca et Louis Villat, *Hist. de Corse*, Paris, 1916, in-8°. Cyrnaeus (Petrus), *Chronique de Corse du xiii<sup>e</sup> s.* pub. à Bastia par M. l'abbé Letteron, (*Bull. de la Soc. des sciences de la Corse*). Filipini (Ant.-Piet.) *La historia di Corsica insino el anno 1594*, 2<sup>e</sup> édition revue par Gregori, Pise, 1827-1832, 5 vol. gr. in-8°. Freiss, *Hist. de Corse*, 1852; Guistiniano (Agostino), *Dialogo nominato Corsica, 1531*, publié pour la première fois en 1882, par M. de Caraffa (Bastia, in-8°). Gregorovius, *Corsika*, Stuttgart, 1854, 2 vol. gr. in-4°. Trad. franç. par P. Lucciana, Bastia, 1881-1884. Girolami-Cortona (Mgnr.), *Hist. de Corse*, 1896. Limperani (Giov. Paolo). *Itoria della Corsica*, Rome, 1779-1780, 2 vol. in-4°. Mérimée (Prosper), *Notes d'un voyage archéologique en Corse*, Paris, 1840, in-8°. Molard (François), *Aleria* (*Bull. hist. et philol. du Comité des Trav. Histor. 1891*). Monti (J.), *Hist. de la Corse*, Paris, 1880, in-18. Renucci (F.), *Storia di Corsica*, Bastia, 1833-4, 2 vol. in-8°, fig. Robiquet, *Recherches Histor. et statistiques sur la Corse*, 1835. Rossi (abbé), *Hist. de Corse*, pub. en 1895 par M. l'abbé Letteron, Bastia, 13 vol.

l'ouest par leur pittoresque ; à l'est par leur fertilité, ses montagnes imposantes ont des rochers et des forêts grandioses ; ses habitants ont toujours été intelligents, hospitaliers, braves et loyaux.

Et malgré tout cela, la Corse est pauvre depuis sept siècles au moins, et partout y plane la tristesse.

Les Romains avaient mis en valeur cette belle contrée. Sur la côte de l'est Aleria, leur capitale, fondée par Sylla dans la plaine du Tagnone ; Mariana, fondée par Marius dans la plaine du Golo, étaient devenues des villes prospères grâce aux terres fertiles qui les entourent et aux ports que leur fournissaient les estuaires des deux fleuves.

Le christianisme établit en Corse six sièges épiscopaux, Ajaccio, Accia, Aleria, Mariana, Nebbio et Sagona. Toutes ces villes sont ruinées, sauf Ajaccio qui a été transportée loin de son ancien site.

Après cinq siècles de guerres ininterrompues, il serait étonnant que la Corse eût gardé beaucoup de monuments, et, en vérité, elle en possède peu. Des villes entières ont été anéanties : la cité d'Accia est effacée du sol et du souvenir, celle de Nebbio n'est plus qu'un faubourg de la pauvre ville de St-Florent ; celles de Mariana n'a plus que les ruines de trois édifices, à Rostino les ruines d'un baptistère et d'une cathédrale achèvent de s'effondrer et sur le sol où s'élevait Aleria, les ruines mêmes ont péri.

En 713, les Sarrazins s'étaient emparés de la Corse ;

Charlemagne envoya pour les en chasser le comte Bouchard, puis son fils Charles. En 823, le légendaire Ugo Colonna aurait été envoyé contre les Maures de Corse par Etienne IV et les aurait vaincus. Boniface marquis de Toscane acheva de les éloigner et reçut en 833 le commandement de l'île où il fonda Bonifacio.

La seconde moitié du x<sup>e</sup> siècle fut en Corse une période d'anarchie féodale.

Au xi<sup>e</sup> siècle, le Saint Siège prétendait tenir de Charlemagne la suzeraineté de la Corse. Une bulle de Grégoire VII, de 1079 qualifie d'usurpateurs les seigneurs qui s'en partagent la possession et y institue pour légat l'évêque de Pise, en lui confiant la mission de ramener le peuple sous son obéissance.

En 1091, Urbain II concède la Corse en fief ecclésiastique à la République de Pise, et en donne l'investiture à l'évêque Dagobert ; en 1092, il élève le siège de Pise à la dignité de métropole ; il décide en outre que les archevêques auront pour suffragants les évêchés de la Corse et exerceront à perpétuité les fonctions de légats.

En 1119, s'étant fait confirmer la double dignité de métropolitain et de légat pour la Corse, l'archevêque de Pise Pierre vint à Marana, avec une nombreuse suite, y consacra l'évêque Otto Colonna et la cathédrale et y reçut l'hommage des autres évêques de Corse. La domination pisane, qui marque la seule période heureuse et prospère de l'histoire de la Corse, fut très compromise en 1284 par la bataille de la Meloria, où les Gênois vainquirent les Pisans. Toute-

fois, Gênes n'occupa alors que Bonifacio et Calvi.

En 1297, Boniface VIII donnait la Corse en fief au roi d'Aragon et y nommait légat l'évêque de Valence, en invitant Gênes et Pise à l'évacuer. Les Aragonais n'y prirent pied qu'au début du *xiv<sup>e</sup>* siècle, sans que les Pisans et les Gênois se fussent retirés.

En 1359, Sambocuccio d'Alando y établit l'ordre et y créa la confédération dite Terre de Commune qui fonctionna jusqu'au *xviii<sup>e</sup>* siècle et qui avait pour centre Aleria.

Entre Pisans et Gênois en guerre perpétuelle, la Terre de Commune avait à défendre contre les uns et les autres à la fois l'indépendance qu'elle s'efforçait de conserver. En 1348, Pise définitivement vaincue, céda la Corse à Gênes, dont la Terre de Commune elle-même dut reconnaître l'autorité. Le dernier chef pisan, Sinuccelli, dit Giudice della Rocca, est resté un héros légendaire célèbre par son courage, par son équité et par sa fin malheureuse. Trahi par son fils bâtard Salnese, il finit ses jours dans une prison gènoise. Après lui, d'autres chefs indigènes luttèrent jusqu'au *xviii<sup>e</sup>* siècle contre l'oppression de Gênes et les exactions de la Banque de Saint Georges. Les uns après les autres, ils étaient vaincus et assassinés ; des familles nobles furent tout entières massacrées par ordre des Gênois, un jour, dans un festin, le gouverneur fit périr par trahison les chefs de toutes les grandes familles, mais la révolte renaissait toujours de l'exaspération que causait l'intolérable tyrannie. En 1511, la mort de Rinuccio della Rocca porta le dernier coup au pouvoir

féodal, mais en 1553 Sampiero colonel général de la garde corse d'Henri II obtint du roi l'envoi dans son pays d'une armée française qui le conquit sous les ordres du maréchal de Thermes et avec l'aide d'une flotte turque. Malgré André Doria et son lieutenant Spinola, les Français se maintinrent cinq ans en Corse, et quand François II la rendit à Gênes par le traité de Cateau Cambrésis, Sampiero refusant de reconnaître le traité, continua la lutte. En 1562 sa femme Vannina d'Ornano ayant traité avec les Gênois, il la tua de sa propre main ; cinq ans plus tard, acheté par les Gênois, son écuyer Vittolo l'assassinait. Son fils devait continuer encore deux ans la lutte.

Le 12 mars 1736, un bâtiment anglais arrivait à Aleria avec un plein chargement de munitions de guerre ; il était affrété par un allemand, Théodore de Neuhoﬀ qui venait oﬀrir son appui aux perpétuels révoltés. Ceux-ci accueillirent d'abord avec enthousiasme l'aventurier et le 15 avril, dans une assemblée des communes tenue à Alesani, il se fit proclamer roi. Les Corses se mirent en devoir de chasser les Gênois de tout l'intérieur du pays, mais ceux-ci, pour combattre l'insurrection triomphante, imaginèrent d'armer quinze cents galériens et condamnés de droit commun qu'ils lâchèrent sur le pays. Cette horde de malfaiteurs commit tous les excès, toutes les cruautés dont la bête humaine est capable.

Ces procédés ne gagnèrent pas à Gênes les cœurs des Corses, mais sentant fléchir la résistance, le roi Théodore, comprit que ses sujets l'avaient jugé. Il



avait promis d'illusoires secours, et partit sous prétexte de les chercher ; on ne le revit plus.

En 1738, Gênes appela l'armée française du général de Boissieux ; en une campagne de cinq ans il pacifia le pays, mais en 1768, le pays avait encore eu deux révoltes et Paoli était en train d'en chasser encore une fois l'oppresseur exécré. Gênes se décida à céder à la France la Corse qu'elle allait perdre.

---

## ALERIA

La plage d'Aleria, est une plaine qui s'étend sur 60 kilomètres de long, formant une bande de 16 kilomètres de large entre la mer et les montagnes. De ces montagnes descendent des torrents, dont le principal est le fleuve Tavignano. Ces cours d'eau impétueux emportent dans leur course des débris des roches peu consistantes de la montagne; ces matériaux forment avec le temps des digues naturelles qui obstruent les embouchures et donnent naissance sur la côte à des marécages et à des étangs.

La plaine d'Aleria est la terre la plus fertile et la plus giboyeuse de Corse, mais c'est aussi la plus malsaine : de la fin de juin jusqu'au mois d'octobre, elle est inhabitable et les brouillards chargés de miasmes qui s'en élèvent pénètrent jusque dans les vallées des montagnes voisines pour y exercer une action délétère.

Aleria, pourtant, est la ville la plus ancienne de la Corse et fut longtemps sa capitale.

Les Phocéens la fondèrent en l'an 562 avant notre

ère : occupée tour à tour par les Etrusques et les Carthaginois, détruite en 260 par L. Cornelius Scipio, elle fut rétablie par Sylla qui y installa une Colonie romaine.

Aleria, port d'attache de la *Classis Misenensis*, fut dès lors une cité et devint un évêché. Elle eut ses martyres : en 303 la vierge Sainte Laurine; et vers 470, Sainte Julie.

Au v<sup>e</sup> siècle, les Vandales ravagèrent et occupèrent la contrée; en 484, leur roi Hunneric exilait l'évêque d'Aleria dans l'intérieur des terres.

En 508, le pape Saint Grégoire écrivait à Pierre évêque d'Aleria au sujet de la conversion des païens, nombreux encore dans son diocèse.

La paix, qui semblait revenue alors, ne dura guère : aux Vandales avaient succédé les Lombards et aux Lombards les Bysantins, puis les Sarrazins. Ceux-ci occupèrent longtemps la côte, d'où ils avaient refoulé les habitants dans l'intérieur des terres. En 810, ils furent battus non loin d'Aleria par Charles, fils aîné de Charlemagne.

C'est à la suite de cette expédition que Charlemagne aurait donné la Corse au Saint Siège. Quoi qu'il en soit, la Corse fut au x<sup>e</sup> siècle livrée à l'anarchie féodale. En l'an 900, Bérenger roi d'Italie, de Sardaigne et de Corse délivrait cependant un diplôme de privilèges à l'abbaye des Saints Benoit et Zenobi d'Aleria.

En 1079, une bulle de Grégoire VII revendique la souveraineté accordée au Saint Siège par Charlemagne et usurpée par les seigneurs laïques. En même

temps, le pape envoyait comme légat en Corse Landolfe évêque de Pise qu'il promut archevêque en lui donnant comme suffragants tous les évêques de la Corse.

Telle fut l'origine du protectorat pisan sur la Corse. La république de Pise paraît l'avoir administrée avec équité et y favorisa les arts. La cathédrale d'Aleria semble avoir été rebâtie au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle dans le style pisan, si toutefois les sculptures remployées dans une maison et publiées par Mérimée proviennent de cet édifice. La ville était loin, cependant, d'être redevenue prospère : en 1252, une bulle d'Innocent IV nous dit qu'il y restait à peine quelques habitants, que les pirates y opéraient de fréquentes descentes et que, du côté de la terre, les seigneurs du pays ne se privaient pas d'y exercer les mêmes brigandages. Abandonné de ses diocésains, l'évêque avait sollicité l'envoi de colons de Toscane et d'autres parties de l'Italie pour repeupler et défendre la contrée. Le pape accorda des indulgences pour favoriser cette émigration.

On sait qu'en 1296, le pape Boniface VIII donna la Corse en fief au roi d'Aragon, envoya comme légat l'évêque de Valence, mais cela n'empêcha point les Gênois, maîtres de Bonifacio depuis 1187, de disputer l'île à la République de Pise, qui, finalement, la leur céda en 1348.

Les Gênois fortifièrent Aleria, et y bâtirent un château qui subsiste encore, mais leur domination n'y pouvait ramener la prospérité : on sait qu'elle fut, au contraire, la ruine de la Corse.

Sambocuccio d'Alando organisa en 1359 une sorte de république, la Terre de Commune, entre les montagnes et la mer, d'Aleria à Brando et à Calvi. Cette organisation allait se maintenir à travers les siècles.

En 1639, le siège de la lieutenance fut transféré à Aleria dans l'espoir d'y attirer de nouveau des habitants, mais la vieille cité est restée depuis lors le village insalubre qu'elle était depuis longtemps. Avec ses nombreux hameaux, il compte aujourd'hui 760 habitants.

L'ancienne cité occupe un mamelon d'une quarantaine de mètres d'altitude, autour duquel le Tavignano décrit une grande boucle ; le fort génois commande l'ithsme de cette boucle.

Comme Boulogne, Saint Lizier et Bergame, Aleria se divisait en haute et basse ville, ainsi qu'en fait foi la double enceinte très ruinée et d'époque incertaine mais qui semble remonter au Moyen Age. La bulle de 1252 décrit Aleria comme une ville ouverte et sans défense. Les remparts sont sans doute postérieurs à cette date ; ils sont flanqués de tours rondes.

Deux ruines romaines de très basse époque se voient à Aleria. L'une est un petit amphithéâtre ovale dont le grand axe n'a pas plus de 23 mètres dans le centre ; l'autre est une ruine dite *Sala reale*, qui aurait été une maison prétorienne avant d'être un château au Moyen Age : on y trouve une salle basse voûtée en berceau brisé, qui semblerait être un reste de donjon d'époque indéterminée et une pile romaine



beaucoup mieux construite, portant l'amorce de deux arcades.

Au pied de la colline, sous la route nationale qui longe la côte, se voit une autre ruine que l'on considère comme celle de l'antique basilique de Sainte Laurine. Elle avait une abside unique et des bas-côtés, séparés de la nef par des piliers de quatre mètres de haut. Elle mesurait 30 mètres sur 10; ses murs latéraux ont de 1 à 2 m. de haut. Au sud de cette église coule une fontaine abritée sous une voûte.

Est-ce bien une basilique primitive, ou n'est-ce pas plutôt une de ces églises pisanes qui gardèrent à travers tout le Moyen Age la simplicité basilicale? Les supports qui sont des piliers et non des colonnes; la ressemblance avec les églises de Mariana feraient incliner vers la seconde hypothèse. Quant à la cathédrale Saint Marcel, qui aurait été érigée selon la légende de 823 en actions de grâces de la défaite des Maures, il semble qu'il faille la chercher dans la ville haute, mais cette recherche est vaine. Mérimée a publié deux sculptures, dès longtemps encastrées dans le mur d'une maison, et qu'il considère à bon droit comme provenant d'une église pisane qui d'époque avancée, probablement S. Marcel ou Filippini avait vu les ruines et que S. Erasme remplaça comme cathédrale au xvii<sup>e</sup> siècle. M. Carlo Arù donne ces dessins comme de l'ingénieur F. Zanda, précise que ce sont des débris de la cathédrale. Son hypothèse est probable. L'une des sculptures représente un griffon foulant aux pieds un dragon; l'autre est un quadrupède formé de deux

avant-trains de cheval adossés. Ce que ne remarquent ni Mérimée ni M. Arù, c'est que ces motifs sont directement inspirés de figures antiques que le sculpteur a pu voir dans les ruines de la cité romaine. L'animal bicéphale n'est qu'une inintelligente copie du motif classique du char vu de face et attelé de deux chevaux qui inclinent la tête à droite et à gauche.

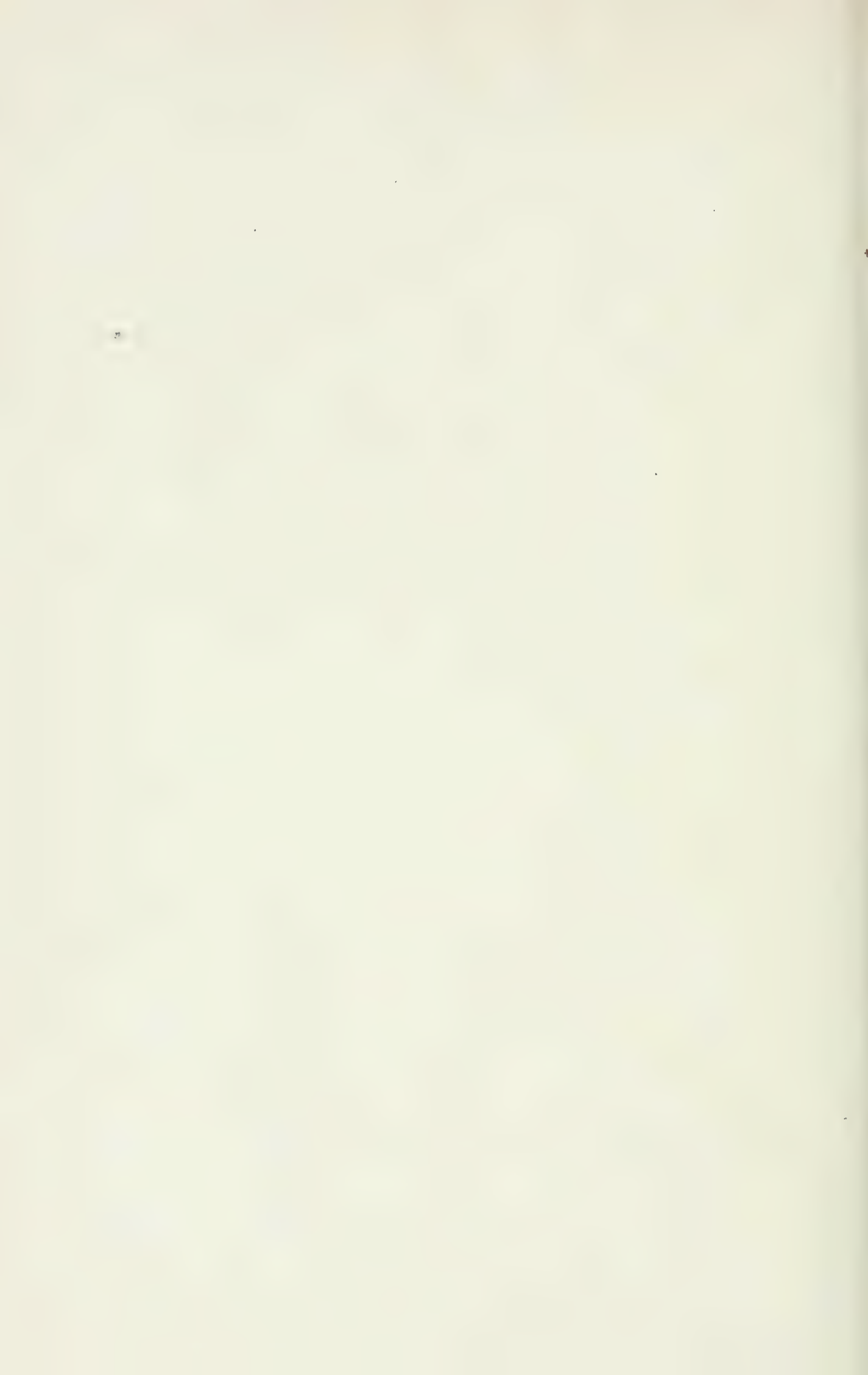
On a vu qu'une abbaye bénédictine dédiée aux saints Benoit et Zenobi existait à Aleria en l'an 900.

A deux kilomètres environ au nord du bourg s'étend l'étang de Diana. C'est l'ancien *Portus Dianae*, le port antique d'Aleria, qui abritait la *Classis Misenensis*. Il nourrit des huîtres renommées et contient deux îles : l'île Sainte Marie, où se trouve une église en ruines envahie par la végétation, et l'île des Pêcheurs. La première a un kilomètre de pourtour ; la seconde 400 mètres seulement. Mais l'île des Pêcheurs est une île artificielle, entièrement formée de coquilles d'huîtres. C'est le témoin de l'antique industrie des pêcheurs d'Aleria qui extrayaient les huîtres de leurs coquilles pour les saler et les expédier à Rome. La saline était un autre étang, « Stagno del Sale », qui s'étendait au sud de la localité, près de la rive droite du Tavignano, sous le fort génois.

---



Mariana ; La Canonica.  
Phot. C. Enlart.



## MARIANA

La ville de Mariana, appelée depuis le Moyen Age Marana, doit sa fondation à Marius.

Ce fut une cité romaine et sa bonne situation lui a valu une certaine prospérité. Elle s'élevait sur la rive gauche du Golo, entre l'étang de Biguglia et l'embouchure, à trois ou quatre kilomètres de la mer. Le fleuve était navigable. Les Romains y avaient établi un pont dont on a retrouvé les piles. Des fouilles ont fait découvrir aussi les restes d'un canal et ceux de bains, quelques sarcophages, des tuiles et autres débris antiques.

Un diplôme du roi Béranger, daté de 900, en faveur de l'abbaye des Saints Benoit et Zanobi d'Aleria est délivré à Mariana devant l'église cathédrale Sainte Marie, mais son authenticité a été discutée.

Plus discutable encore est la légende selon laquelle la cathédrale de Mariana aurait été érigée, comme celle d'Aleria, en 823, en actions de grâces de la victoire remportée sur les Infidèles par Ugo Colonna, noble romain envoyé du pape Etienne IV.



Nul doute, cependant, que la cité de Mariana n'ait possédé dès longtemps un siège épiscopal à l'époque où se précise son histoire. Elle semble s'être développée sous la protection de la république de Pise, lorsqu'en 1091, le pape eut confirmé le protectorat pisan en Corse. Selon la chronique anonyme *De gestis Pisanorum*, publiée par Ughelli. Urbain II avait élevé l'évêque de Pise à la dignité d'archevêque, en lui donnant juridiction sur les évêchés de Corse et Gélase II confirma ces privilèges lorsqu'il vint en 1119 consacrer la cathédrale de Pise. Dès qu'il eût quitté cette ville, l'archevêque Pierre, accrédité comme légat auprès du peuple de Corse, prit la mer accompagné de ses chanoines et du juge Ildebrand, consul de la République de Pise. Le clergé et le peuple leur firent à Mariana une réception solennelle. Là, l'archevêque légat procéda à la consécration de la cathédrale et au sacre de son évêque Otton Colonna, puis il reçut l'hommage d'obédience des autres évêques de Corse.

Mariana fut le port et le centre de gouvernement des Pisans, son déclin et sa ruine semblent avoir suivi ceux de la puissance de Pise, au cours du XIII<sup>e</sup> siècle et la ville génoise de Bastia l'a supplantée. L'insalubrité croissante du pays, amenée par le colmatage de l'embouchure du Golo, contribua plus encore à faire de cette cité un désert.

Dès 1594, sa mort était consommée : le chroniqueur Filippini constatait alors avec amertume que la cathédrale était à ce point laissée à l'abandon qu'elle servait d'abri aux vaches et aux porcs. L'évêque et les

chanoines avaient fui dès longtemps le séjour pestilentiel de leur cité, où ils ne se souciaient plus d'assurer le service divin, ni l'entretien, ni même le respect des édifices sacrés.

Dès lors Mariana ressemblait à ce qu'elle est encore.

De la station de chemin de fer de Casamozza, proche de Bastia, on peut l'atteindre en une heure en suivant les bords du Golo.

Dans la plaine assez fertile, mais très malsaine, où s'espacent des oliviers et quelques rares habitations, deux belles églises pisanes du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle se dressent au milieu de champs cultivés. Elles sont construites avec luxe, en beaux blocs de marbre et de travertin appareillés avec le plus grand soin ; leur décoration est sobre et de bon goût ; ce sont deux édifices de grand style. Elles sont particulièrement imposantes vues de l'est, quand le soleil du matin met en valeur leurs élégantes absides et détache leur silhouette dorée sur le fond bleu des grandes montagnes de l'horizon de terre.

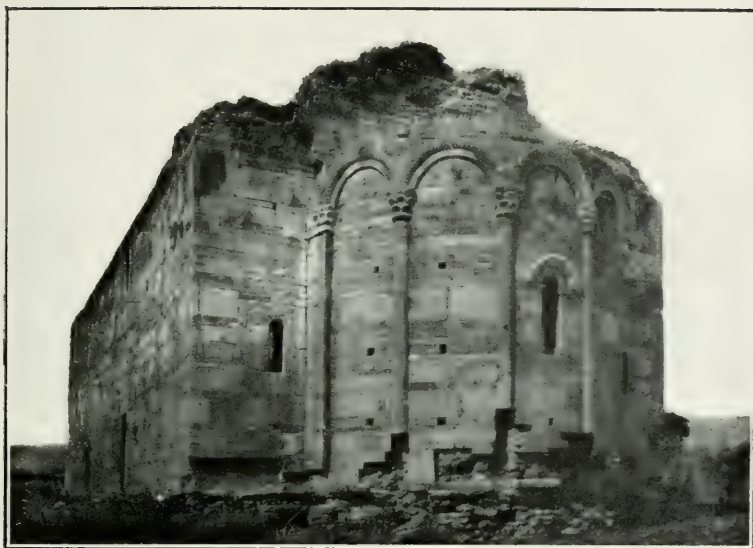
La plus grande église s'appelle *la Canonica*. C'est l'ancienne cathédrale Sainte Marie et le plus beau monument de la Corse ; la plus petite, ancienne paroisse, est *San Perteo*.

Toutes deux sont bâties en assises hautes et basses alternées. Leur plan est très simple. Toutes deux ont une abside unique, voûtée en cul de four et précédée d'une travée centrale voûtée qu'accostent deux travées latérales à voûtes d'arêtes, formant chapelles carrées.

Cette triple division concorde, à San Perteo, avec une nef unique ; à la Canonica, elle se continue en une nef flanquée de bas côtés, mais dans une église comme dans l'autre, la partie orientale est seule voûtée.

Les piliers rectangulaires simples se couronnent de minces impostes moulurées et d'arcades simples en plein-cintre. Chaque église a trois portails sur ses façades de l'ouest, du nord et du sud. Seuls sont ornés, à la Canonica celui de l'ouest ; à San Perteo celui du sud. Ce dernier a un linteau en forme de fronton très grossièrement sculpté d'un motif d'origine orientale ; l'arbre accosté de deux lions. Le grand portail de la cathédrale est plus riche et un peu moins rude ; son linteau porte une course d'entrelacs et de palmettes ; ses deux voussures un joli motif d'entrelacs et une suite de neuf animaux. On y reconnaît l'agneau crucifère, vers lequel se dirigent un lion, un cerf et d'autres bêtes ; deux paires d'animaux sont affrontés et semblent combattre.

Les fenêtres sont d'une absolue simplicité. San Perteo n'en a que deux sur chaque face ; à la cathédrale elles sont cinq, sans concordance avec les neuf travées. Les deux absides s'ornent extérieurement d'une grande arcature qui s'élève jusqu'à la corniche. A San Perteo, les contreforts qui portent cette arcature sont des colonnes à chapiteaux de feuillage ; à la cathédrale, ce sont des pilastres grêles et chaque forme d'arcature est refendue en deux petits arcs dont une console centrale reçoit la retombée.



Mariana ; San Perteo.  
Phot. C. Enlart.



Nebbio ; La Cathédrale (état ancien)





Les deux églises ont perdu leurs toitures à charpentes apparentes ; la cathédrale a perdu aussi sa grosse tour. San Perteo ne garde pas trace de clocher. Cette grosse tour de la cathédrale avait été appliquée après coup aux deux travées orientales du bas-côté sud. Il n'en subsiste qu'un énorme massif carré de maçonnerie pleine s'élevant à quelques mètres du sol. Ce socle massif et l'absence de toute trace d'escalier donne à penser que la tour était un donjon en même temps qu'un clocher. La travée de bas-côté qui précède cette tour a dans son parement trois fragments d'incrustations qui ne semblent pas faits pour la place qu'ils occupent. Ce sont deux dalles à dessins géométriques en creux et une plate bande ornée de cinq disques et qui semble destinée à former linteau, car elle est clavée à une extrémité. Les creux étaient remplis de mastic ou de mosaïque ; le travail est analogue à ceux des pavements et chancels qui se voient à San Miniato et au baptistère de Florence.

La Canonica porte les traces d'un violent incendie et les témoins d'une restauration misérable exécutée en brique. Il est difficile de dire, tant l'histoire de la vieille cité est obscure, à quel événement tragique se rattachent ces dégradations.

Telles qu'elles nous restent, les deux églises de Mariana sont les plus anciens et les meilleurs monuments pisans de la Corse ; elles se présentent encore à nous presque telles qu'elles apparurent au légat Pierre et au consul Ildebrand lorsqu'ils y débarquèrent avec leur fastueux cortège en 1119.



## NEBBIO

Nebbio était une cité romaine qui n'a pas prospéré. Elle s'élevait pourtant dans un site salubre et dans une position aisément défendable, à un kilomètre environ de la magnifique rade de Saint Florent.

Son histoire est dès longtemps perdue. On sait qu'en 649, un évêque de Nebbio prit part au concile de Latran, mais on n'en connaît pas entre cette date et 1283 ; pourtant la cathédrale pisane de la seconde moitié du xii<sup>e</sup> siècle démontre par sa belle construction que la cité était alors prospère.

Comme le reste de la Corse, elle était tombée au viii<sup>e</sup> siècle sous la domination des Maures ; elle en fut délivrée au ix<sup>e</sup>, et, si l'on en croit la légende la victoire des Chrétiens fut suivie de la conversion des Musulmans.

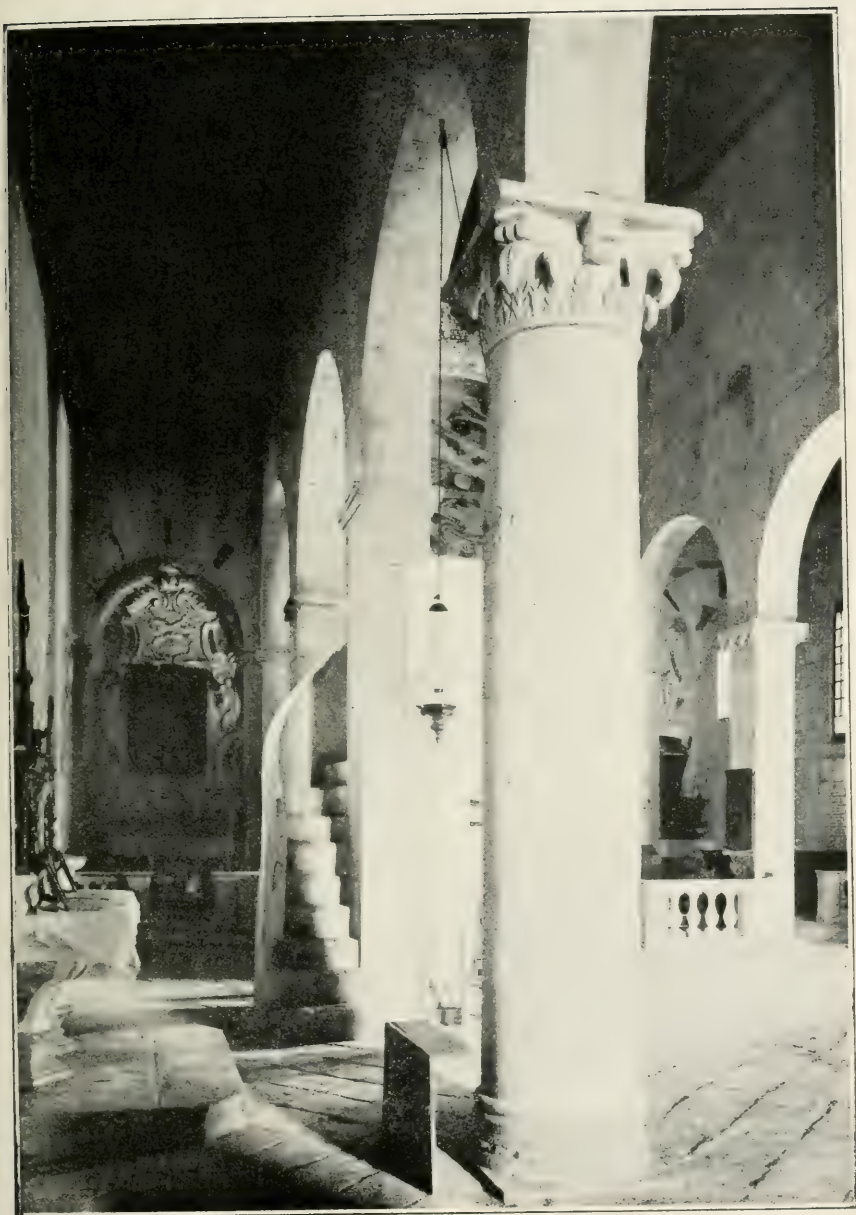
La prospérité relative dont avait joui Nebbio prit certainement fin à partir de 1440. En cette année là, la cité pisane, souvent attaquée par les Gênois, reçut d'eux le coup de grâce quand à ses portes mêmes et

au bord même du golfe, Janus Campofregoso fonda la place forte de Saint Florent.

Au début du xvi<sup>e</sup> siècle, Nebbio eut pour évêque un des personnages qui firent le plus d'honneur à la Corse, l'érudit Agostino Giustiniani qui, en 1520, fut le premier titulaire de la chaire de langues Orientales au Collège de France. Il entretenait des relations d'amitié avec Erasme et Thomas Morus, mais ces relations illustres et lointaines ne l'avaient pas détaché de sa patrie; il lui a consacré un livre : *Dialogo nominato Corsica*; il fit restaurer sa cathédrale et reconstruire le palais épiscopal.

On pourrait supposer que ce palais, demeure d'un prélat humaniste et érudit de la Renaissance, ressemblait aux villas d'Italie; Giustiniani avait été plus sage et plus conscient des réalités; il en avait fait une forteresse d'aspect sévère, prenant peu de jours sur l'extérieur et défendue par de bons mâchicoulis. A ce château, il avait ajouté un séminaire; on lui doit très probablement aussi le clocher de la cathédrale. En 1553, Sampiero entra en lutte contre la domination génoise et fit de Saint Florent sa principale forteresse. Dès l'année suivante, André Doria l'attaquait. Nebbio subit alors un siège de plusieurs mois et sa cathédrale fut bombardée : la façade porte encore la trace des boulets.

Ces luttes se poursuivirent vingt ans et la ville devint graduellement une ruine. Au xvii<sup>e</sup> siècle, la cathédrale n'avait plus de toiture; elle fut réparée et le clocher fut alors remanié, mais de nouvelles



Nebbio ; La Cathédrale.  
Phot. C. Enlart.





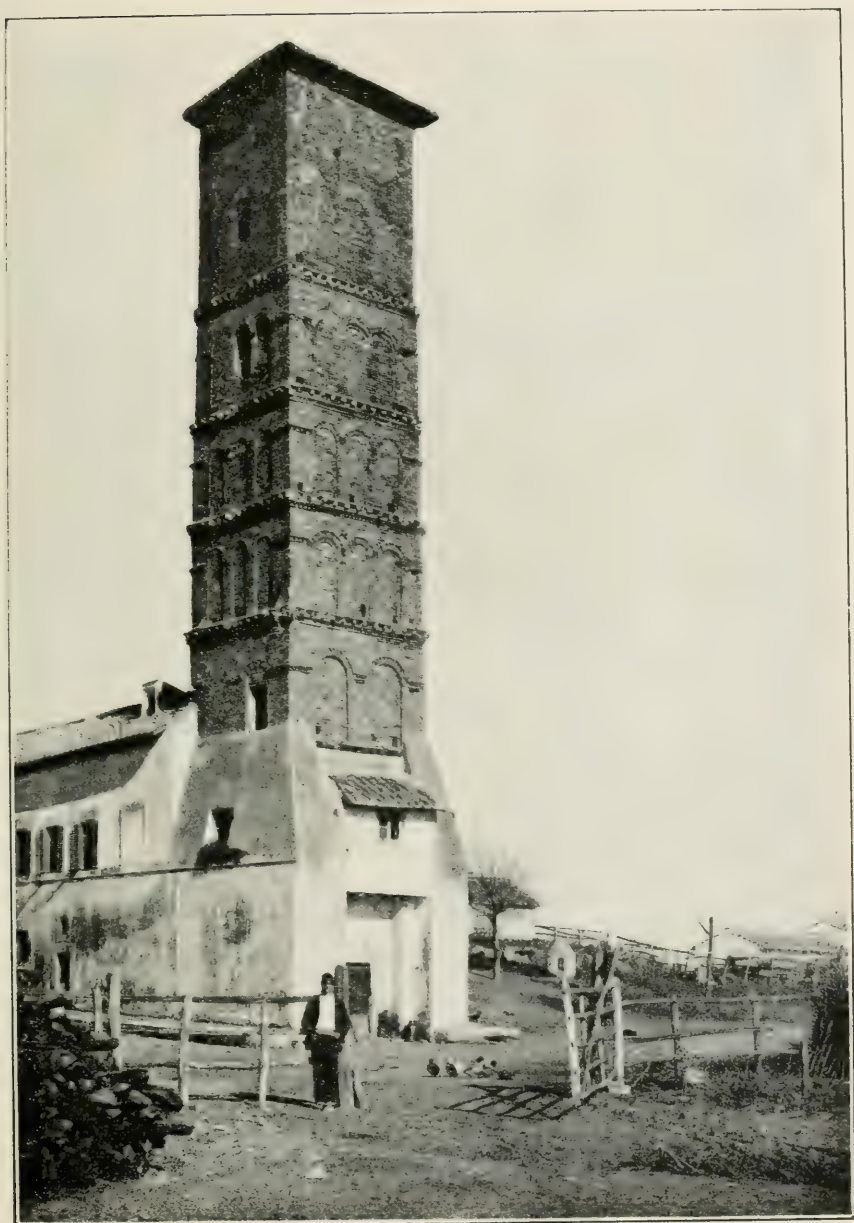
épreuves ne se firent pas attendre. En 1755, la tyrannie de Gênes provoquait une autre révolte, sous la conduite de Paoli. Les forces génoises résistèrent d'abord à Nebbio et à Saint Florent, mais les révolutionnaires enlevèrent d'assaut ces forteresses et s'y maintinrent dix années durant. Ils occupèrent militairement la cathédrale et l'évêché, et en 1768, les Français leur conservèrent la destination de caserne. La Révolution amena la vente et la démolition de l'évêché et du séminaire; la cathédrale resta affectée aux logements militaires, puis le concordat, en 1811, la rendit au Culte. Classée de nos jours comme monument historique, la cathédrale de Nebbio fut expurgée en 1888 de la plupart des additions postérieures au Moyen Age, mais s'il n'y a pas lieu de regretter les retouches fâcheuses quo l'église même avait subies, la démolition de son clocher fut très malencontreuse. C'était une imposante tour carrée, latérale à l'abside; elle avait une noble et simple ordonnance, où se mariaient l'art de la Renaissance et celui du xvii<sup>e</sup> siècle. Par exception, ce dernier avait fait preuve de goût et de discrétion. Une ancienne photographie, reproduite ici, en conserve le souvenir.

La cathédrale est dédiée à l'Assomption; son style est austère; rien n'y subsiste qui soit antérieur à la seconde moitié du xii<sup>e</sup> siècle. C'est une très belle construction de travertin, de plan identique à la cathédrale de Mariana, avec une abside unique, sept travées de nef et des bas-côtés. Les seules voûtes sont le cul de four de l'abside et trois voûtes d'arêtes sur

la travée qui la précède et sur les travées terminales des collatéraux à l'est. Les piliers ont quelques chapiteaux à sculptures fantastiques ; les fenêtres sont étroites et des portails très simples s'ouvrent à l'ouest, au nord et au sud. Des corniches d'arcatures règnent tout autour de l'abside, de la nef et des bas côtés ; la façade a deux arcatures superposées : cinq arcs encadrant le portail ; trois encadrant la maîtresse fenêtre. Une intéressante Vierge pisane du XIII<sup>e</sup> siècle a été placée devant celle-ci.

Ce beau monument est tout ce qui subsiste de la cité de Nebbio, à peine reconnaît-on quelques vestiges de l'évêché parmi les masures sans caractère qui l'avoisinent et le tracé même des remparts a disparu.

---



Porto ; Clocher de la Cathédrale.

Phot C. Enlart.





# VILLES MORTES

## DE LA CAMPAGNE ROMAINE

---

### PORTO

A quatre kilomètres de la mer, sur le canal de Trajan qui forme un second bras du Tibre, non loin de la station actuelle de Fiumicino, la cité de Porto (1), fondée par Trajan, était le port antique de Rome; ce privilège lui a valu une grande prospérité, suivie de grands malheurs. Elle eut de bonne heure une communauté chrétienne, que sanctifia le martyre de Saint

1. Sur Porto, on pourra consulter : Capelletti, *Chiese d'Italia*, 1844, t. I. Coppi (Antonio), *Atti dell' Accademia Romana d'Archeologia*, 1836. Moroni, *Dizionario di erudizione storico ecclesiastica*. Piaggia, *Gerarchia cardinalizia*, 1703. Rossi (Comm. G. B. de'), *I monumenti cristiani di Porto* (*Bolettino di archeologia cristiana* 1866); *Insigne lucerna di bronzo trovata negli scavi di Porto* (ibid. 1868); *Epigrafe storica scoperta in Porto, alludente agli ultimi spettacoli gladiatorii ed alla loro abolizione* (ibid.). Thomasetti (Giuseppe), *La Campagna Romana*, 1910, in-4°. Ughelli, *Italia Sacra*, t. I et X.

Hippolyte et qui, dès 251 possédait déjà un évêque. On y a trouvé une inscription qui rappelle l'abolition des jeux du cirque. Au iv<sup>e</sup> siècle, Porto reçut une enceinte de remparts dont on relève encore des vestiges et autour desquels bien des luttes sanglantes durent s'engager : ils virent passer en 455 Genséric, et en 537 Vitigès s'en empara, bientôt chassé par Paul, lieutenant de Bélisaire. L'armée de ce dernier y soutint une longue lutte contre Totila.

Mais la place forte avait ruiné le port de commerce : vers le milieu du ix<sup>e</sup> siècle, celui-ci était déjà ensablé et la ville n'était plus qu'un poste militaire quand, en 847, elle fut ravagée par les Sarrasins.

Ils ne devaient pas en oublier le chemin, et jusqu'à la destruction finale, l'histoire de Porto ne sera plus qu'une perpétuelle alternance de dévastations et de restaurations par les papes, qui furent longtemps avant de se résigner à sa ruine. Saint Léon III (795-816), avait enrichi de dons précieux le sanctuaire du martyre Hippolyte, après la dévastation de 847, la ville fut relevée et ses défenses réparées, si bien que deux ans après, elle repoussait une nouvelle attaque ; elle n'en restait pas moins dépeuplée et saint Léon IV (847-855), qui fit de nouveaux dons à la cathédrale, se préoccupait d'y ramener une population.

En effet, ses abbayes étaient désertes, et les demeures ruinées des anciens habitants disparus avaient fait retour, comme les monastères, au domaine du Saint Siège. En 852, des colons y furent installés,

mais en 876, les Sarrazins recommençaient leurs ravages.

Le gouvernement du Saint Siège ne se décourageait pas. Jean XIII (965-973) décida même la création de canaux qui devaient rendre un port à Rome et protéger les remparts de Porto, tout en assainissant la contrée : en 992, il délivre à Grégoire, évêque de Porto, un privilège qui lui confère la propriété de terres dépendant du domaine du Latran, à la condition de creuser un canal parallèle au Tibre, qui suivrait les murs de la ville jusqu'à la porte Majeure, puis gagnerait de là le bassin de Trajan, et du bassin de Trajan un autre canal qui le joindrait au Tibre.

Le pape Benoît VII, qui était titulaire du siège épiscopal de Porto, le dota vers 1019 d'un privilège fixant les limites du diocèse. Ce document nous apprend que Porto comptait alors deux cathédrales, Saint Hippolyte et Saint Laurent, et cinq autres églises : Sainte Marie, Saint Pierre, Saint Grégoire, Saint Théodore, Saint Vit, toutes dans l'enceinte. Plus loin existait encore la cité de Constantin, avec les églises détruites de Saints Pierre et Paul. Mais si les églises sont toujours nombreuses à Porto, les habitants ne semblent plus l'être à proportion : le document n'en mentionne qu'un petit nombre, ils vivaient dans une tour.

Le privilège de Benoît VII fut renouvelé en 1049, par Léon IX ; sous Victor III (1086-1088) la chronique du Mont Cassin mentionne encore la cité de Porto, et, en 1118, le pape Gélase II y cherche un refuge

contre Henri V, mais, dans le canal, il essuie une tempête.

Calixte II (1119-1124) réunit à Porto l'évêché détruit de Sainte Rufine; en 1236, Grégoire IX confirmera cette réunion, en la motivant par la proximité des deux cités et par la rareté de leur population.

Au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, Porto ne marque plus du tout dans l'histoire; on sait seulement qu'en 1346, Martin, neveu du cardinal de Ceccano, en devint seigneur.

Ce fut un infatigable restaurateur qu'Eneas Silvius Piccolomini, le grand pape Pie II; un instant, il avait projeté de curer le port de Trajan et en 1461 il alla sur les lieux se rendre compte de la possibilité de l'entreprise. Il explora la ville de Porto : elle occupait alors une île entourée de remparts démantelés; le phare et une porte subsistaient encore; la cathédrale n'avait plus de toiture et son clocher, que le pontife trouva assez beau, n'avait plus de cloche. Ça et là dans la ville s'élevaient d'autres églises ruinées.

Sixte IV visita Porto en 1483. L'évêque était alors le Cardinal Roderico Borgia; il fit rebâtir le château, dont le blason de sa famille orne encore la porte; quant à la ville, elle fut une fois de plus ravagée trois ans après, par le duc de Calabre. En 1556, dans leur campagne contre le duc d'Albe, les Caraffa neveux de Paul V y campèrent.

En 1583, Fulvio Corveo évêque de Porto, entreprit, nous dit Ughelli, la restauration du port et celle de

l'église. Il semble que cette église ait été non la cathédrale, mais la chapelle du château, dédiée alors à Saint Laurent et depuis à Sainte Lucie.

En 1612, une petite population vint s'établir à l'embouchure du Tibre; elle ne prospéra guère; en 1825, le bourg de Fiumicino fut créé et des constructions furent exécutées à Porto, mais elles semblent avoir eu surtout pour résultat de détruire les ruines de l'ancienne cité.

Actuellement, Porto, que Trajan avait bâtie au bord même de la mer, en est éloigné de trois kilomètres. Le grand bassin octogone qui porte encore son nom est une tourbière envahie de roseaux, où se mirent de beaux pins parasols et que commande le château à machicoulis bâti par le cardinal évêque Borgia en 1483. Il porte encore le blason de sa famille.

De la ville il ne reste rien que quelques pans de murs et une arcade de briques antiques; c'est à peine si sous le maigre gazon de la plaine dénudée, on peut suivre le tracé de son enceinte. Une ferme s'élève vers le centre.

De la cathédrale, il reste la tour majestueuse que Pie II admira en 1461, et deux beaux pilastres de marbre blanc aux fines arabesques. Ces pilastres peuvent dater de Pie II; quant à la tour, identique à celles de plusieurs vénérables basiliques de Rome, elle pourrait remonter au x<sup>e</sup> siècle ou même au ix<sup>e</sup>. Peut-être aussi n'est-elle que du xiii<sup>e</sup>; l'uniformité du type des clochers romains à travers le Moyen Age, et les perpétuelles destructions et restaurations de Porto

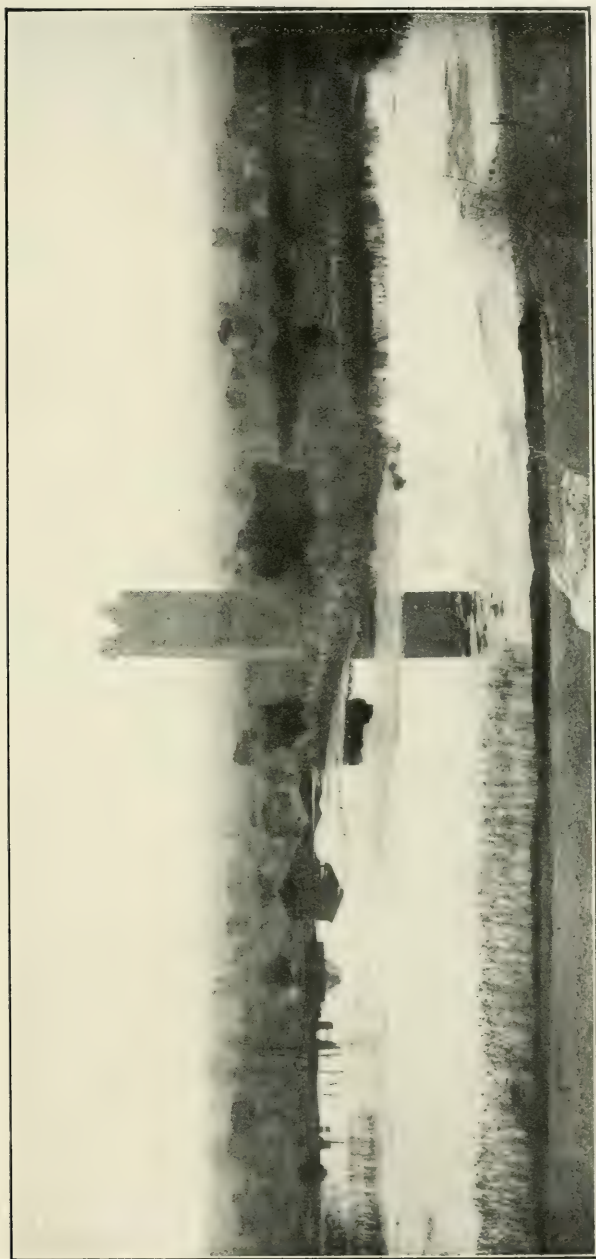


concourent à mettre dans le plus grand embarras celui qui voudrait lui assigner une date.

Quel que soit son âge, c'est un noble et gracieux édifice et un émouvant témoin des longues tragédies de l'histoire.

A la vieille tour dont la silhouette élégante domine au loin la campagne, sont accolées les bâtisses sans caractère de la ferme moderne. Il s'y trouve une chapelle, humble certes d'architecture mais fière de sa noblesse, car elle n'est rien moins que deux fois cathédrale, de Porto et Sainte Rufine. C'est là qu'une fois l'an, le cardinal évêque vient dire la messe devant une douzaine de paysans, à cela se borne le gouvernement spirituel de son double diocèse.

---



Ninfa : Vue générale prise de la station.  
Phot. G. Endart



## NINFA

Qui de nous, aux pays du soleil et aux jours d'été, n'a béni avec François d'Assise notre sœur l'Eau? Qui n'a senti un charme et un bien-être à contempler une source fraîche dans son cadre de verdure? On comprend alors que les apôtres chrétiens aient été impuissants à abolir le culte des fontaines, qui impérieusement, nous font évoquer des nymphes parées de toutes les grâces, ces nymphes des eaux qu'adorait Chloé et qui protégèrent Daphnis. Ce sont de ces sources-là qui baignent le pied de la falaise abrupte d'où la petite cité de Norma domine au loin la voie Appienne et commande la route de Cori à Sernone.

Les eaux limpides s'étalent d'abord en un petit lac, puis s'en échappent pour former un petit fleuve qui prend sa course à travers les Marais Pontins. C'est l'antique Nymphæus, et aux nymphes de sa source, les Romains avaient bâti un temple. Les pâtres du Latium, en abreuvant leurs troupeaux, ap-

portaient leurs hommages aux déesses, mais nul n'avait encore élu domicile dans leur solitude aimée.

Quand le Dieu des chrétiens eut renversé leur autel, des habitants se groupèrent autour de la source des nymphes et ce fut l'origine d'une ville. Ninfa entre dans l'histoire en 570 ; Constantin V la donna alors au pape Zacharie. Elle devait vivre environ mille ans, mais cette courte existence ne manque pas d'intérêt. Elle a laissé des traces dans le *Liber Pontificalis* (1), a inspiré des pages intéressantes à Gregorovius, à Tito Berti (2), à Auguste Sindici (3), mais c'est surtout au Prof. Giuseppe Tomasetti dans son beau livre *La Campagna Romana antica, medioevale e moderna* (4) que nous devons les recherches les plus savantes et les plus complètes sur cette ville abandonnée.

Comme Galera et pour la même raison, l'insalubrité, Ninfa est aujourd'hui déserte. Quant aux causes de sa courte prospérité, elles furent diverses : ce fut d'abord la fertilité du sol, puis un concours de circonstances.

Peu après l'an 700, l'ancienne Voie Appienne avait été abandonnée au profit d'une route passant par Ninfa, puis bientôt les populations qui cherchaient des refuges contre les incursions Sarasines trouvèrent une protection dans les marécages qui entourent Ninfa : elle devint une forteresse, dont l'importance

1. T. I. p. 433.

2. *Paludi Pontine*, p. 91.

3. *La Fata Ninfa* (*Nuova Antologia*, 1907, 1<sup>er</sup> juia.

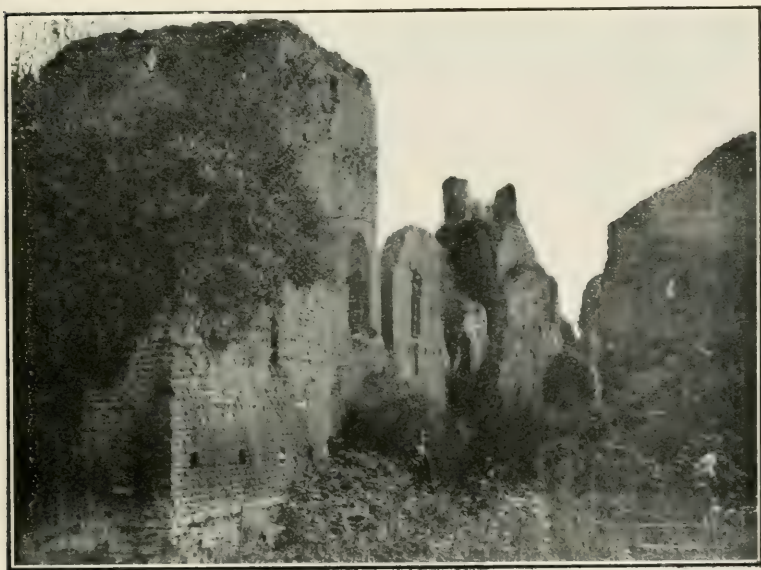
4. Rome, E. Loescher, 1910, in-4<sup>e</sup>, t. II, p. 393 et suiv.





Ninfa; Vue d'ensemble sur la rive droite.

Phot. C. Enlart.



Ninfa; Une rue de la rive gauche.

Phot. C. Enlart.



s'accrut au <sup>x</sup>i<sup>e</sup> siècle par sa situation en frontière des Etats Romains et des possessions Normandes.

Très disputée dans les guerres féodales, Ninfa prit sa part des luttes du Sacerdoce et de l'Empire. Paul III s'en étant rendu maître en 1110, la donna en fief à la Commune, sous condition qu'elle serait démantelée. La forteresse redevint un centre agricole; ce fut pour la contrée un court répit.

En 1159, Alexandre III, chassé de Rome par Frédéric Barberousse et l'antipape Victor, vint se faire couronner à Ninfa, qui lui restait fidèle. Peu après, le vindicatif empereur saccageait la malheureuse ville. La lâcheté des « représailles » allemandes ne date pas d'aujourd'hui.

En 1234, nous voyons Grégoire IX faire la paix entre les communes de Ninfa et de Sermoneta; en 1243, Innocent IV demande à la première d'envoyer des secours à Terracine assiégée.

Occupée en 1294, par les Colonna, puis par Boniface VIII, elle fut donnée par ce pape à sa famille, et les Caetani la possèdent encore.

Le règne de Boniface VIII fut l'époque de la grande prospérité de Ninfa : « *castrum Nymphae ditissimum et uberrimum in redditibus* » pouvaient dire à bon droit les Colonna, qui la revendiquaient vainement contre les Caetani. Le dessèchement des Marais Pontins, poussé activement par Boniface, avait rendu pour quelque temps la salubrité au pays.

Son histoire n'en resta pas moins agitée : en 1391, Honoré Caetani enleva un instant Ninfa à son cousin

Benoît, en utilisant des troupes de mercenaires bretons et gascons que le pape d'Avignon avait fait passer en Italie.

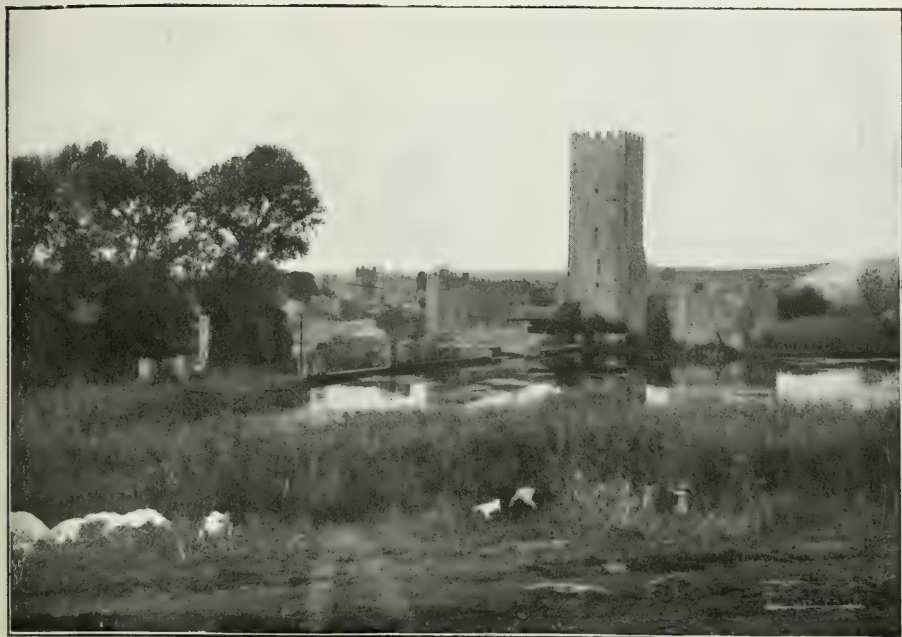
Au xv<sup>e</sup> siècle, commence la décadence de Ninfa : on y peignait de belles fresques, mais la ville redevenait malsaine : l'affaissement du sol ; le colmatage des canaux ruinaient l'œuvre de Boniface VIII. Les rôles de la gabelle accusent encore la présence de 2.500 habitants, mais ce nombre allait décroissant et en 1475, quand le cardinal d'Estouteville, archevêque de Rouen, eut la fantaisie d'acheter aux Caetani la ville de Ninfa, l'acte de vente la qualifie de *castrum dirutum*. Ce n'est déjà plus qu'une ruine et pourtant on ne cesse de la convoiter, tant son sol est fertile. Alexandre VI la confisque pour en faire don à son petit fils, l'enfant de Lucrèce, mais bientôt Jules II la rend aux Caetani.

Les habitants avaient fini, sans doute, par s'habituer aux changements de maîtres, mais ils pouvaient de moins en moins s'habituer au climat.

De 1670 à 1675, le cardinal Altieri, frère de Clément V, avait encore vu des habitants à Ninfa, au dire du cardinal Piazza, qui, lui-même, en janvier 1681 trouva la ville déserte et envahie par la végétation. La prospérité de Ninfa avait été rapide. Sa décadence le fut plus encore.

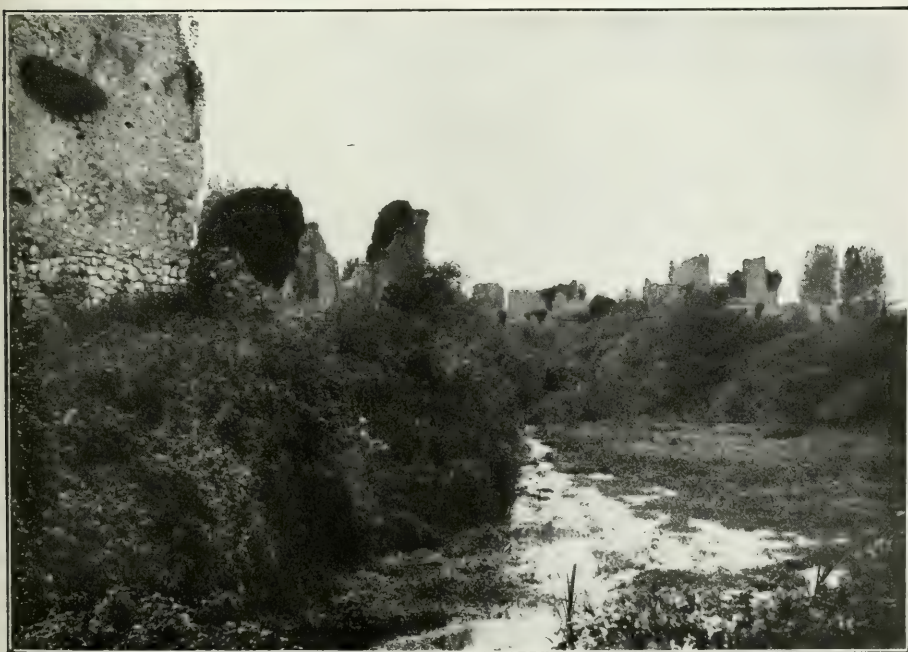
Si la nymphe du fleuve Ninfeo a toute l'attraction d'une sirène, elle en a aussi toute la perfidie. Traîtreusement, elle empoisonne ses hôtes ; ils se découragèrent d'habiter un sol maudit, où périodiquement l'épidémie faisait dans leurs rangs des brèches de plus





Le Château.

Phot. C. Enlart.



Ninfa ; Les Remparts.

Phot. C. Enlart.





en plus larges. Les survivants restaient livides, les yeux injectés, le corps débile et secoué de frissons. Un jour vint où le conseil de ville demanda et obtint pour ces malheureux accueil et droit de cité dans les communes voisines, Sermoneta, Norma. Quelques-uns même s'enfuirent jusqu'à Cisterna.

On vit alors la population fuir les miasmes comme on fuit devant une invasion. Sur les chars à bœufs, ils chargèrent les reliques de leurs Saints, le mobilier et les ornements transportables de leurs églises et de leurs maisons, puis, clergé en tête, les réfugiés s'acheminèrent vers les villes voisines, où les autorités vinrent les recevoir aux portes.

On retourna encore de temps à autre à Ninfa, chercher les meilleurs matériaux des édifices, puis quand il n'y resta plus que les squelettes des bâtiments et les os des morts, la ville fut abandonnée, comme on laisse une défunte au cimetière, et doucement, le lierre et la vigne sauvage, les figuiers, les églantiers et les myrtes lui tissèrent un linceul de verdure, heureux de s'épanouir dans la tiédeur humide qui empoisonne les hommes, mais réconforte les plantes.

Une tentative de restauration eut lieu en 1765. Pie VI ayant entrepris d'assainir les Marais Pontins, le duc de Sermoneta répara un palais, remit en état des moulins, accommoda en grange une église, créa des jardins et permit en 1771 au chanoine Georges Dini d'élever une chapelle qui allait bientôt devenir une ruine de plus.

La nymphe des eaux n'avait pas été consultée : elle

n'approuva pas le plan et « la malaria forte » continua de sévir.

J'ai fait plus d'une fois, et toujours avec émotion, le pèlerinage de Ninfa ; il y a trente ans, à cheval ou à pied ; depuis, en automobile ou en chemin de fer, car cette ville qui n'a plus d'habitants possède maintenant une gare et une usine de force électrique. Les nymphes n'ont pas attendu la guerre pour être ouvrières d'usines ! Les travailleurs se relaient chaque semaine pour éviter la maladie ; ils forment, avec les habitants de Norma et quelques chasseurs, la clientèle de la station, où dans une baraque sordide décorée du nom de buffet, ils trouvent de mauvais fromage, un plus mauvais pain et un vin pire encore.

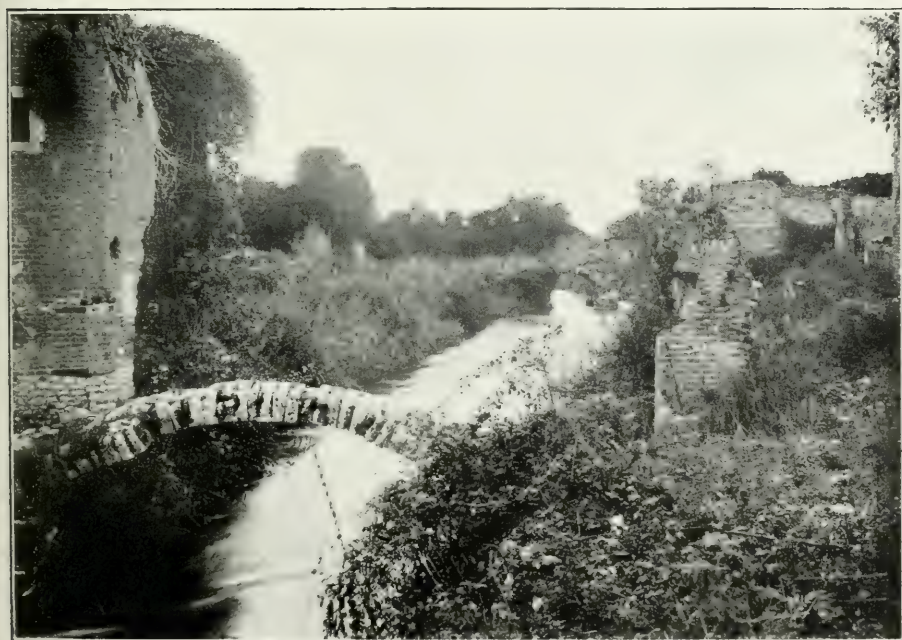
On y contemple, en revanche, un panorama vraiment saisissant.

Dans les miroirs d'eau du petit lac limpide et des anciens fossés, se reflètent les remparts encore crénelés, le haut donjon carré du palais ducal ; les tours découronnées des églises et des maisons nobles, et tous ces édifices portent des guirlandes et cimiers de verdure que le vent de la plaine fait ondoyer. Sur un coteau au nord-ouest, d'autres ruines, celles d'un monastère ; à l'horizon sur une colline les mâchicoulis puissants de Sermoneta ; au-dessus de la route, la haute falaise qui sert de piédestal à Norma et d'où les lavandières descendent aux sources par des sentiers en lacets.

Le premier édifice qui se présente à nous est une église romane du <sup>xiii</sup>e siècle, Saint Pierre hors les



Ninfa ; Saint-Pierre hors les murs.  
Phot. C. Enlart.



Ninfa : Restes d'un pont.  
Phot. C. Enlart.





murs, qui conserve son abside à arcature, ses lourds piliers carrés et une partie de ses bas-côtés à voûtes d'arêtes. Ses murs gardent de bonnes fresques représentant la Crucifixion, la décollation de Saint Jean Baptiste, l'Annonciation, la Vierge recevant les hommages des Saints, et autres sujets.

La création des jardins Caetani a fait démolir au XVIII<sup>e</sup> siècle la moitié du front nord des remparts et les ruines voisines, entre le palais et la porte Sainte Marie, mais le front occidental de l'enceinte conserve onze tours crénelées, ses fausses braies et ses fossés d'eau courante. A l'est et au midi, les remparts subsistent aussi sous l'envahissement du lierre; du côté sud une porte, peut-être la porte Saint Blaise, menait à Cisterna; de ce côté aussi se voit une porte d'eau à deux arches, que défendait une tour ronde.

Du lac à cette porte, le clair fleuve des nymphes traverse la ville en ligne droite et d'une course rapide. Des quais demeurent par endroits et deux ponts franchissent encore la rivière.

L'un, au sud, est un pont romain à deux arches; l'autre était fait de plusieurs arcs rapprochés mais indépendants; un seul a subsisté, d'une telle étroitesse que ce pont semble bâti pour les chèvres.

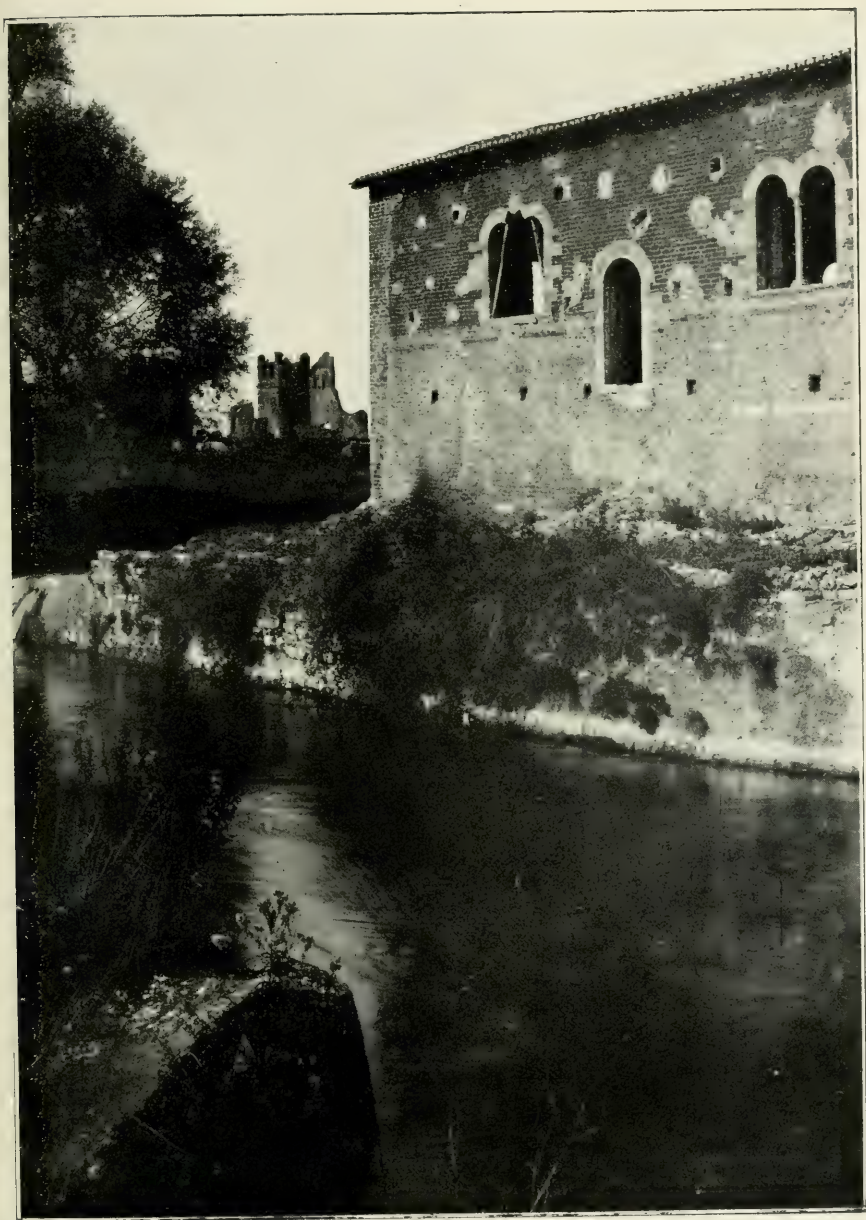
Le Prof. Gius. Tomasetti a réussi à retrouver les noms de plusieurs rues: Strada Malvetti, Strada Subalsena; Via de Plegano; Via de Salpi; via Sarapi. Un endroit de la ville s'appelait *Senagonia*, corruption peut-être de Sinagoga, une tour était dénommée *Turris de Inserra*. Il est douteux que l'on puisse restituer

ces emplacements, mais on reconnaît encore nombre de voies publiques.

Trois rues parallèles s'étendent de l'ouest à l'est; au centre, la grande rue de dix mètres de large avec ses portiques dont il reste une seule arcade et divers piliers. Là s'alignaient les palais nobles. Le pont romain reliait cette rue à la rive gauche, où elle se prolonge plus étroite, aboutissant à une église dont il reste la grande abside aveugle et des murs. Une jolie fresque de la Nativité du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle y est presque intacte. Le clocher est une réplique en pierre des clochers de brique romains.

A l'autre bout de la grande rue et à l'ouest de la ville, se dressent les vestiges encore imposants de la collégiale de Sainte Marie Majeure. C'est là qu'en 1159, Alexandre III fut couronné et l'on assure que le même jour il consacra l'église. Quatre ans plus tard, à Paris, il consacrait Saint Germain des Prés et posait la première pierre de Notre Dame.

Les ruines de Sainte Marie Majeure comprennent une grande abside sans fenêtre, avec une corniche de brique à modillons de marbre, une vaste crypte effondrée, des collatéraux croulants; à l'ouest une haute façade très nue, dont les trois fenêtres sont surmontées d'une corniche à modillons de marbre et d'un fronton. La tour accolée à cette façade est d'un style analogue, mais de proportions plus humbles et de date antérieure. Sur sa base de pierre en petit appareil régulier, s'élève un étage à arcades de brique et à modillons de marbre, du style romain le mieux caracté-



Ninfa ; Palais près de l'entrée des eaux.

Phot. C. Enlart.





risé. Des plats de faïence s'y incrustaient et deux d'entre eux restent en place, ornés l'un d'une fleur et l'autre d'un dragon; des touffes de giroflées parsèment de taches d'or son architecture. A la base de cette tour, une absidiole conserve des fresques du XIII<sup>e</sup> siècle ou du XIV<sup>e</sup>; d'autres du XV<sup>e</sup> ou XVI<sup>e</sup> ornent le bas côté sud; on y lit l'inscription *Urbanus*, on y reconnaît Saint François et Saint Césaire de Terracine, très populaire dans le pays et dont le type est bien romain. Il tient un cartel où sont tracés deux titres : c'est le *codicillus* portant l'effigie des deux Augustes, dont l'église de Saint Césaire au Palatin gardait le dépôt sacré.

La grande rue aboutit à une place, place du marché sans doute, qui occupe l'angle sud-ouest de la ville. On l'a, depuis peu, transformée en verger.

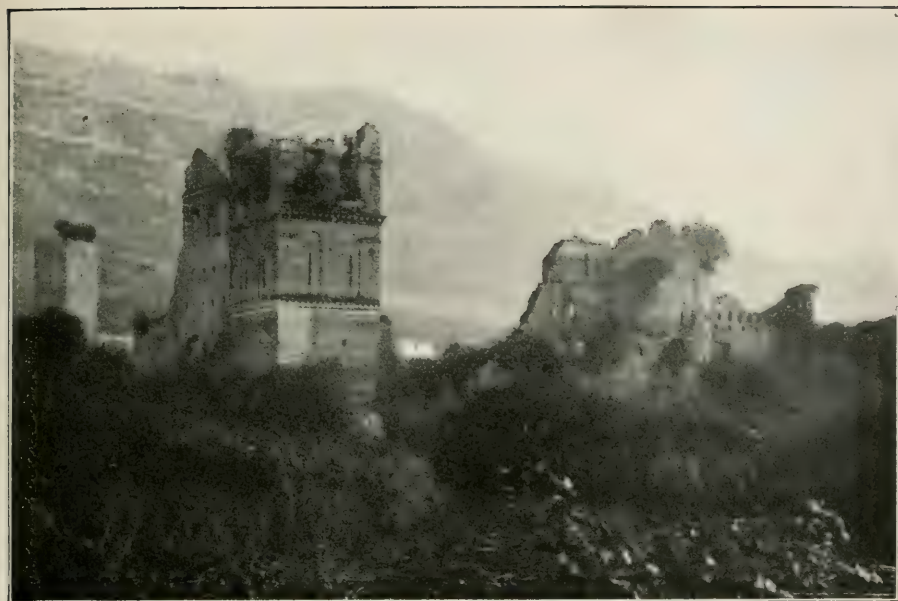
Là se dresse une façade de pierre qui passe pour celle de l'hôtel de ville. Des fenêtres cintrées s'ouvrent dans le haut; on y reconnaît les vestiges d'une tour, d'un escalier et d'une terrasse sur voûte ou d'un balcon, mais si l'on pénètre dans l'édifice, on y reconnaît à première vue une spacieuse église, à laquelle il ne manque guère que la toiture et le clocher. Son abside aveugle regarde l'ouest et se loge dans l'angle même des remparts, une Vierge assise peinte à fresque y trône encore, mais on s'est mis à allumer des feux dans cet abside et la fresque est maintenant gâtée. La paroi sud de l'église, appuyée au mur d'enceinte conservait d'autres fresques, effigies de saints du XIV<sup>e</sup> siècle; cette paroi vient de s'abattre tout d'une pièce.



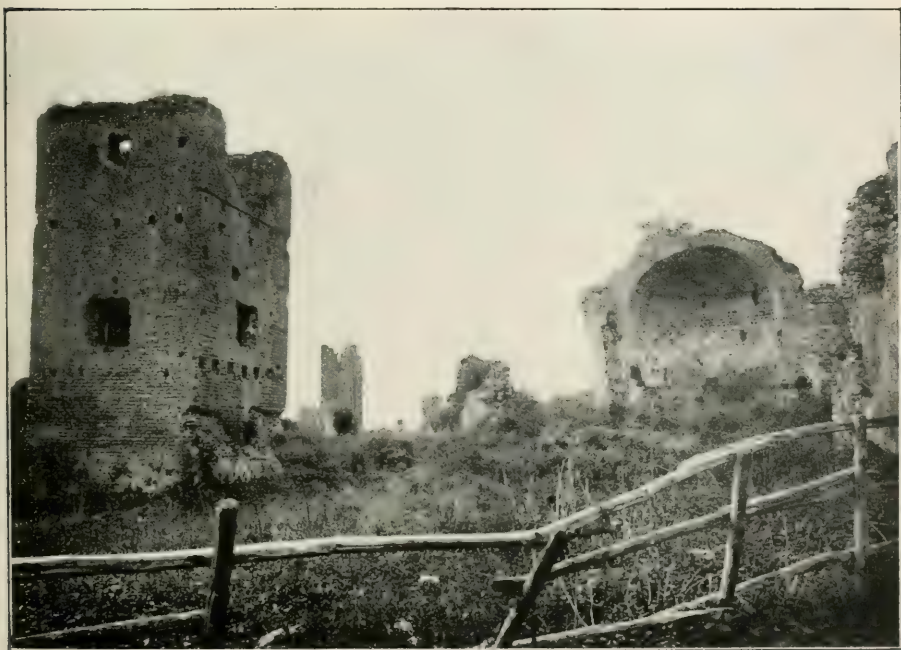
Outre Sainte Marie, Saint Blaise, Saint Pierre et Saint Michel, Ninfa possédait encore des églises de Saint Léon, Saint Paul, Saint Martin et Sainte Parasceve. Cette dernière sainte, patronne aussi d'une paroisse de Sezze, est ainsi nommée parce qu'elle naquit le Vendredi Saint. Son culte est tout local.

Le long de la grande rue et dans les voies perpendiculaires plus étroites, on remarque des demeures nobles en forme de donjons carrés, aux ouvertures rares et petites ; entre ces constructions sont ménagées, comme dans certaines villes du Midi de la France d'étroites venelles, qui ont le triple avantage de faire écouler l'égout des toits, de faire obstacle à la propagation des incendies, et de supprimer les contestations qui naissent de la mitoyenneté. Les salles basses de ces demeures ont des voûtes d'arêtes dans lesquelles sont noyées des poteries qui les allègent. Quelques-uns des vases ouvrent leur orifice sous le douelle, pour favoriser l'acoustique. On remarque aussi un tuyau de descente en maçonnerie qui devait alimenter une citerne.

La grande rue qui s'étend parallèlement au front nord de la ville relie la porte Sainte Marie à l'esplanade du palais. Près de la porte, elle longeait l'église Saint Michel, dont il subsiste une large abside, une amorce du transept et la base d'une puissante tour carrée. Dans l'abside se remarque l'alternance régulière de la brique et de la pierre et à l'intérieur, quelques bonnes fresques du XII<sup>e</sup> siècle et du XIII<sup>e</sup> : translation d'un corps saint et guérison d'un aveugle. Un



Sainte-Marie Majeure.  
Phot. C. Enlart.



Saint-Michel.  
Ninfa.

Phot. C. Enlart.



bâtiment monastique à voûtes d'arêtes, s'appuyait d'une part à cette abside et de l'autre au rempart.

Toute cette architecture de Ninfa, qui resta romane jusqu'au xiv<sup>e</sup> siècle, s'inspire directement des modèles antiques. La brique combinée avec les modillons de marbre, les arcades des clochers, les amples absides sans fenêtres, font penser aux ruines romaines ; l'extrême sobriété des formes donne à ces monuments un caractère assez noble. C'est l'architecture romaine du Moyen Age et cet ensemble nous donne une idée de l'aspect que présentait la Rome du xiii<sup>e</sup> siècle, aspect si difficile à restituer aujourd'hui dans cette Ville Eternelle éternellement remaniée.

Le style gothique, ou pour mieux dire français, n'apparut à Ninfa que sous Boniface VIII et le palais ducal, bâti en travertin bien taillé, y est resté le seul témoin de cet art. Il rappelle l'architecture des monuments de Cahors. Le donjon et le centre de la façade sont les seules parties primitives. Dans cette façade s'ouvrent deux jolies fenêtres géminées, dont les arcs aigus redentés retombaient sur une colonnette centrale. Au xv<sup>e</sup> siècle le bâtiment fut prolongé en un rectangle flanqué de quatre tours carrées normales aux angles et dont la face nord a le pied dans l'eau même du lac. Les planchers achèvent de s'effondrer ; les cheminées sont encore reconnaissables. Au centre de la cour se dresse l'imposant donjon du xiv<sup>e</sup> siècle, tour de 10 mètres carrés haute de 32 mètres. Ses murs mesurent 2<sup>m</sup>40 d'épaisseur. Un chêne vert touffu a longtemps ombragé la terrasse du sommet. Près du pa-

lais, une ferme, les moulins, un pont et le lavoir sont les seules parties de Ninfa que l'on entretienne encore, elles voisinent avec un joli palais du xiii<sup>e</sup> siècle auquel on a remis un toit pour l'utiliser comme magasin. Dans ses gracieuses fenêtres à cintres géminés, des colonnettes de marbre ont subsisté.

Sa façade sur la rivière était garnie d'un balcon de bois, dont on reconnaît les traces. Du côté opposé, elle a un perron extérieur dans le style de ceux de Viterbe. Serait-ce là que fut signé en 1349 un acte cité par Gregorovius : *actum in scalis palatii Nymphae ?* »

Vers le milieu de la grande rue, un palais de même style a été dépouillé de ses ornements de travertin et malheureusement, cette spoliation n'est pas un fait isolé. Les émigrés et les voisins de Ninfa ont emporté dans les environs beaucoup de pierre travaillée. Le P. Iculi, historien de Sermoneta au xviii<sup>e</sup> siècle y avait vu la cloche de Saint Jean de Ninfa et la rose encadrée de marbre que l'on avait arrachée de la façade de cette église. Ces souvenirs ont disparu.

Le quartier de la rive gauche était devenu un roncier inextricable; des prisonniers autrichiens l'ont défriché en 1918.

Depuis trois siècles, un silence de mort règne dans les rues de Ninfa. Seuls les lavandières et les pâtres descendent au matin des hauteurs habitées du voisinage; à la source du fleuve des nymphes, les femmes



de Norma bavardent en vaquant à leur lessive et de petites filles étalent le linge sur les buissons. Dans les rues et sur les places, maintenant tapissées de gazon, se balance le pas lent et silencieux des grands bœufs au pelage ardoisé, aux yeux noirs, aux cornes arquées et démesurées.

Privés désormais de cierges, les saints des fresques s'écaillent tristement aux murs des églises qu'ils n'ont su protéger. Le lierre grimpe à l'assaut des tours, tandis que du faite descendent en se balançant des vignes sauvages que l'automne pare de rouge et d'or. Au printemps, s'épanouissent giroflées des murailles et fleurs des champs et s'ouvrent les ombelles des lauriers, puis les myrtes se constellent de fleurettes blanches; les grives et les merles y installent leurs nids. C'est seulement en hiver ou la nuit que la tristesse vient planer sur ces ruines et rend au visiteur le sentiment du désastre accompli.

Quand le soleil s'approche de l'horizon, les lavandières du Ninfeo se hâtent d'empiler sur leurs têtes d'énormes ballots blancs que l'on va voir monter avec des ondulations lentes sur le flanc du rocher de Norma. Alors, d'eux-mêmes aussi, les bœufs se rassemblent dans les carrefours et, par ce qui fut des rues, ils vont à pas comptés vers le lac, boivent lentement, puis reprennent ensemble le chemin des étables lointaines.

Avec le crépuscule, une brume transparente s'élève du sol, enveloppant la ville fantôme. Alors, les rongeurs et les reptiles sortent des crevasses des murs;

les hiboux quittent les clochers et leur donnent la chasse. Comme dans la prophétie d'Ezéchiel, la cité est devenue la demeure des bêtes sauvages. Un seul signe de vie humaine et moderne y apparaît encore : c'est un point lumineux très vif qui fait miroiter l'eau des sources : c'est l'usine électrique installée par les petits neveux de Boniface VIII sous les murs du palais ancestral.

Combien de générations verront encore Ninfa ? L'Etat, il est vrai, et le duc de Sermoneta veillent sur ses ruines historiques ; elles ne servent plus de carrière, mais font graduellement place à des jardins. En effet, un travail se poursuit, plus lent que celui de la pioche mais non moins sûr. Traîtreusement, les pluies d'hiver infiltrent les murs ; sournoisement, les racines se fauflent dans les joints et les désagrègent.

Quand la végétation et l'eau ont accompli leur œuvre dissolvante, un coup de vent passe sur la plaine, secoue les panaches de verdure qui couronnent les ruines, et avec un sourd fracas, un pan de mur s'abat entraîné par l'arbre parasite. C'est le désastre pour la nichée d'oiseaux qu'il abritait ; mais les arbres et les oiseaux ne cesseront de croître et de multiplier, tandis qu'une noble et historique silhouette de tour a pour jamais disparu de l'horizon.

Ainsi la nymphe des eaux, patiente mais obstinée en ses maléfices, finira-t-elle par effacer de son domaine toute trace des mortels qu'elle avait séduits et attirés pour les perdre.

---



Galera : Vue d'ensemble.  
Phot. C. Enlart.



## GALERA

Sur la ligne de Rome à Viterbe, la station de Cesano s'élève dans une plaine inhabitée et sans arbres. C'est de là qu'un assez mauvais chemin mène en une heure le piéton à Sainte Marie de Galera, centre d'exploitation agricole qui fut jadis un couvent de dominicains. Là est une vieille église dont les arcades gothiques portent une simple charpente et reposent sur des chapiteaux corinthiens antiques.

Bientôt, en poursuivant la route, on découvre un vallon boisé au centre duquel un rocher forme une île escarpée couverte d'un bois touffu dont émerge un clocher. C'est la petite ville de Galera, dont les fièvres paludécennes ont chassé les derniers habitants au début du xix<sup>e</sup> siècle.

Galera (1) doit sans doute son nom à l'aspect qu'elle présente : le rocher qui la porte, entre une rivière et

1. Sur cette ville, on peut consulter la dissertation de Coppi (Antonio) au t. VII des *Atti dell' Accademia Romana di Archeologia* (1836) et sur les événements de 1058 l'*Histoire de l'Eglise* de Mgnr. Duchesne.



un marais, a le plan d'une ellipse aigüe; il évoque l'image d'un navire.

La ville est d'origine antique et conserve quelques vestiges romains : j'y ai vu un débris de sarcophage, qui semble avoir été utilisé comme fontaine près de la porte du sud. — Tout auprès de la petite ville, sur la colline du nord, un singulier édifice remonte sinon à l'Antiquité, du moins à une époque pré-romane.

C'est une église abandonnée composée de deux nefs égales, voûtées en berceau et reliées par des arcades que portent de lourds piliers carrés. Une terrasse la surmonte et des contreforts garnissent ses murs; des fresques ornent l'intérieur. L'étrangeté de l'édifice consiste en son mode de structure : il n'est pas appareillé, mais formé d'une concrétion de béton, pierrailles et mortier d'une incroyable dûreté.

Tels sont les témoignages de l'antiquité de Galera, mais cette ville n'a marqué dans l'histoire qu'en l'année 1058.

En cette année, une faction avait élu à Rome l'antipape Benoît X (1). Chassé de la Ville Eternelle, il s'enferma avec ses partisans dans la petite place forte que les normands vinrent aussitôt assiéger. Durant ce siège, Benoît montait chaque jour sur les murs de la ville et du haut des créneaux, d'une voix puissante et terrible, il déversait sur ses ennemis les plus effrayantes malédictions.

1. Gregorovius, *Geschichte der Stadt Rom.*; Mgr. Duchesne, *Hist. de l'Eglise*

Les Normands finirent par lever le siège ; les anathèmes purent être pour quelque chose dans cette retraite, mais celui qui les lançait ne devait plus prendre place dans la chaire usurpée de Saint Pierre. Il mourut l'année suivante.

Nul autre événement ne marque l'histoire de Galera. Le petite ville était trop insalubre pour devenir jamais prospère, et sa situation insulaire ne lui permettait du reste, aucune extension.

Elle était du patrimoine de la famille Orsini.

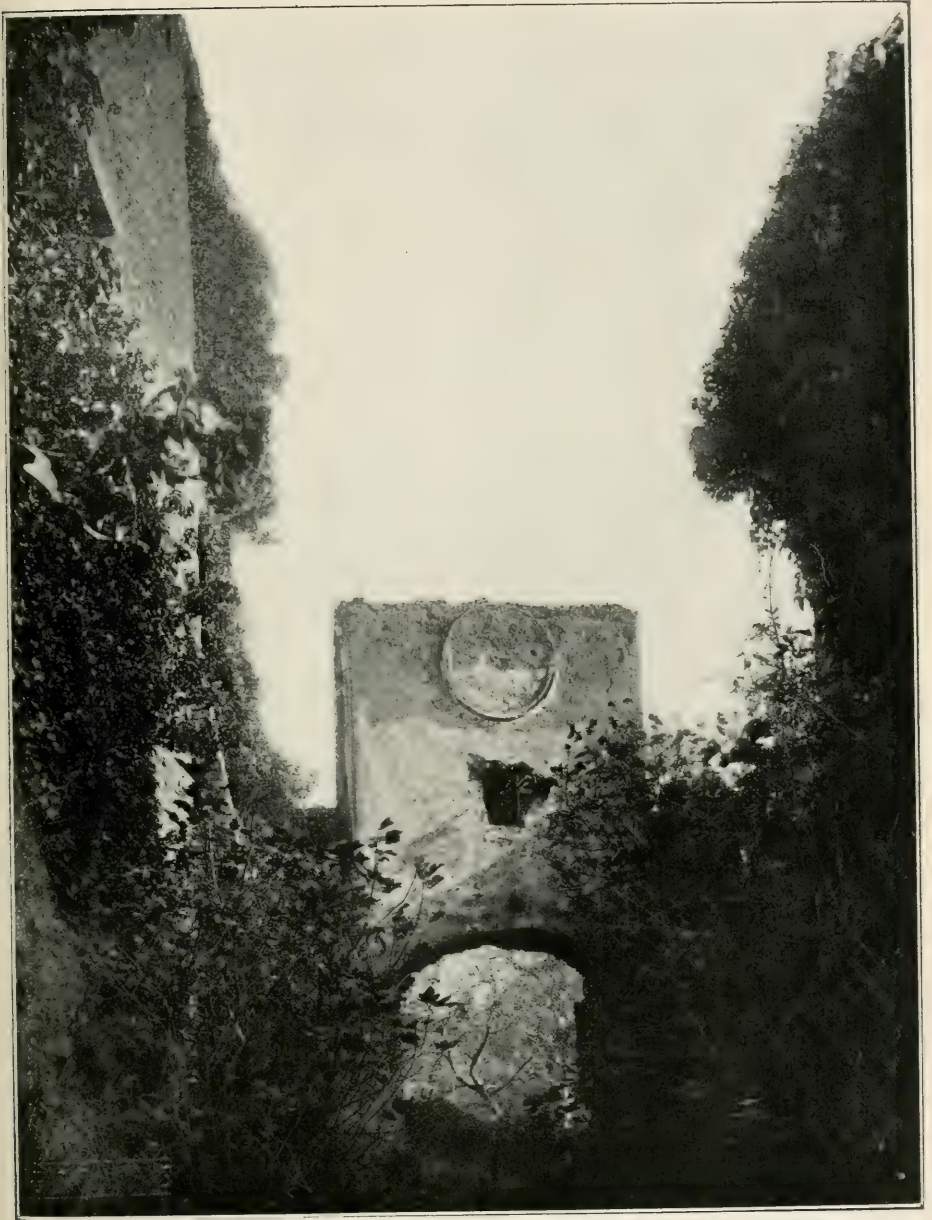
Des hauteurs de Santa Maria, un chemin creux descend en pente douce et s'engage dans le vallon boisé ; il s'encaisse entre d'abrupts talus tapissés de cyclamen aux fleurs rose vif et couronnés de chênes verts, qui forment une voûte complète sur l'étroite route. Celle-ci débouche enfin dans une prairie qui descend vers la rivière bruyante et rapide. Au fond de la prairie se dresse un rempart d'une imposante hauteur ; sa base n'est autre que le rocher même ; sa crête est garnie de grands arbres qu'étreignent des lierres touffus ; derrière cette végétation apparaissent une tour d'église, une porte de ville et les grands murs d'un palais.

Au pied du rempart, un grand pont, à l'arche unique et hardie, relie Galera à la rive opposée qui forme une autre falaise aussi abrupte, aussi boisée. En amont du pont sont des ruines de moulins et sur l'autre rive les ruines d'une petite église de faubourg. Les arbres, les ronces, les fougères et le lierre semblent conspirer à cacher ces vestiges ; le pont est

entièrement tapissé de verdure et il faut être sur le pont même pour voir la rivière.

C'est du pont également que l'on aperçoit, au sommet de la pointe orientale du rocher qui porte la ville, l'abside de brique de l'église, morceau d'architecture du Moyen Age dont il est difficile de préciser la date. De la prairie, on monte à la ville par une rampe en pente douce pavée, qui côtoie le rempart et que borde un parapet crénelé. Le lierre envahit les crénaux et les ronces ont pris possession de la chaussée. Celle-ci passe sous l'arcade très haute d'une première porte puis, faisant un coude brusque, franchit la seconde porte que commande une tour carrée. Cette tour était celle de l'horloge publique, dont les deux cadrans subsistent. De la porte de l'horloge, une rue en pente accède à la place ; de hautes constructions bordent cette rue ; à gauche, on discerne la large baie d'une boutique et l'on peut encore utiliser la rampe qui conduit au chemin de ronde du rempart.

A droite, c'est la haute muraille du palais Orsini, immédiatement contigu à la porte et bâti sur le rempart même. Ses fenêtres rectangulaires sont sans caractère, mais des murs en petit appareil allongé de pierre noire semblent plus anciens. En tournant à droite sur la place, on trouve sa porte d'entrée, une arche en tiers point. Dans les vastes salles, dont les planchers ont disparu, quelques autres détails indiquent une construction du Moyen Age : fenêtres cintrées bouchées, corbelets de travertin qui soutenaient



Galera ; La Tour de l'Horloge.

Phot. C. Enlart.





les poutres, et sur un tympan de porte une rosace tracée à la pointe dans le mortier. Un large escalier droit voûté, comblé d'éboulis s'engage sous le rempart.

Entre le rempart et la cour du palais s'élève la ruine de l'église. Son clocher du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle émerge seul du lierre ; ses maçonneries de dates incertaines mais diverses témoignent de peu d'opulence et de très nombreuses reprises.

De la place, une rue se dirige vers le sud et mène à ce côté des remparts. Là une autre rampe donnait accès à une autre porte de ville, plus ruinée. Un bastion polygonal défendait cette rampe ; entre cet ouvrage et l'arc en grandes briques de la porte, des entrées de souterrains s'ouvrent dans la falaise. Ils sont encore en partie praticables.

Il semble que près de ces caves ait existé une fontaine dont l'auge était un sarcophage antique. Un débris de marbre orné de strigiles git sur la chaussée.

C'est avec une infinie difficulté que l'on explore les rues, devenues des ronciers touffus, et les maisons où partout ont poussé des arbres et des arbustes en un inextricable fouillis. Vers le centre de la ville, quelques maisons bâties en petit appareil régulier allongé, dont les pierres noires ont la forme de briques, remontent au moins au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, comme les murs du palais Orsini. Au sud, une maison présente un reste d'escalier sur arcades en anse de panier, qui évoque la même période. De ce côté, le coteau qui porte la ville est moins abrupt, et les sources qui en sortent

ont fait croître un immense champ de bambous. Du côté sud, au contraire, la falaise tombe à pic dans la rivière. Sur sa crête, des remparts achèvent de s'écrouler; une tour ronde ne présente plus au dehors qu'une moitié concave.

Si l'exploration intérieure de la ville est pénible et sans réel intérêt d'art ou d'histoire, il est facile et très curieux d'en faire le tour sur la crête des falaises boisées qui dominant le fleuve au nord et sur les collines herbeuses qui, au sud, dominant le marais. Peu de sites offrent pareille abondance de motifs de paysage romantique. Du dehors seulement et à distance apparaît l'ensemble de la petite ville et se discerne l'individualité de ses édifices, dont une végétation aussi touffue qu'épineuse interdit presque la visite.

Également pittoresques mais non également curieuses, les villes mortes de Ninfa et de Galera offrent un parfait contraste : Ninfa s'étend dans une plaine dénudée; Galera est campée sur un rocher à pic envahi par une forêt qui fait penser au château de la Belle au bois dormant; le climat est également malsain, mais à Ninfa la vie n'a pas disparu de l'horizon : quelques ouvriers, quelques lavandières animent les rives du lac; au loin l'on voit sur leurs rochers les bourgades de Sermoneta et Norma.

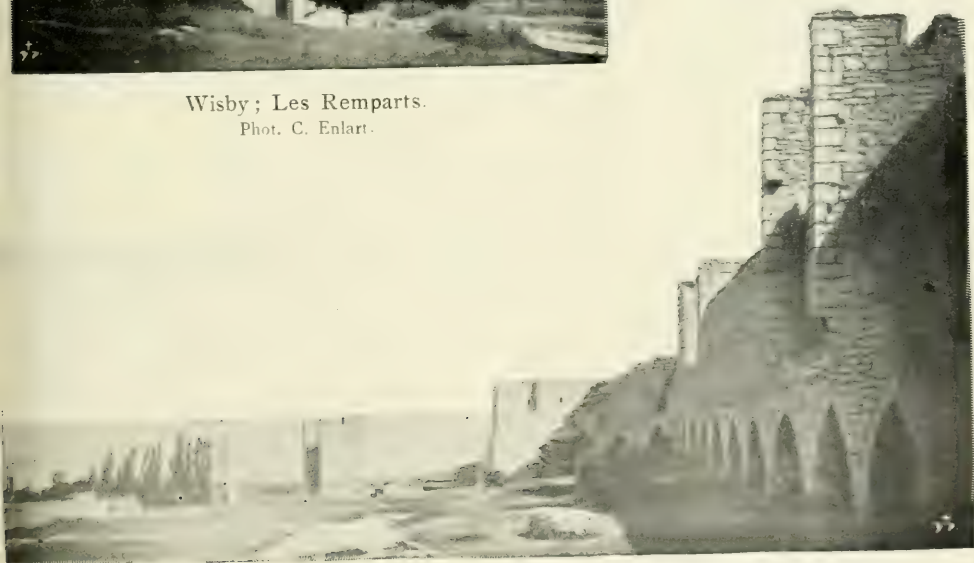
Il n'y a rien ici de semblable, car rien n'attire plus personne à Galera; seuls les lézards animent ses pierres; seuls les oiseaux y rompent le silence et ses quatre horizons ne sont faits que de solitudes.



Wisby ; Le Gibet, la Ville et la Mer.  
Phot. C. Enlar.



Wisby ; Les Remparts.  
Phot. C. Enlar.



Wisby ; Intérieur des Remparts.  
Phot. C. Enlar.



# UNE VILLE MORTE DE LA BALTIQUE

---

## WISBY

Il est peu de séjours plus poétiques que Stockholm en été. Entre les arbres séculaires du Djurgarten, on voit glisser doucement des voiles blanches sur des bras de mer bleue; sur les canaux qui traversent la ville, des orchestres voguent dans le long crépuscule du soir. Les hommes semblent avoir hâte de vivre à l'égal des végétaux qui, en quelques jours fournissent leur feuillage exubérant, leur fleur et leur graine. Les habitants se hâtent de profiter du soleil dans le court répit que donne l'austère hiver scandinave.

Des quais, égayés d'un papillonnement de toilettes claires, se détache de temps à autre un vapeur emportant des excursionnistes à travers les rives boisées des fjords et des lacs, et vers 5 heures du soir, au Riddarholmen, un plus grand nombre de mouchoirs



s'agitent au départ du petit paquebot qui mène vers les jolies plages de Gotland une élégante société.

Le petit vapeur s'engage bientôt dans des marais où des balises lui indiquent son chenal, puis dans des canaux traversant des forêts où les branches des sapins viennent frôler les haubans ; enfin, l'on soupe et peu après la houle vous avertit que l'on a pris le large. Le lendemain au lever du jour on est devant la capitale de Gotland (1).

Wisby, dans la brume matinale, apparaît comme un scintillement de taches blanches sur la bande grise de la côte gotlandaise, puis bientôt, en se précisant, le spectacle devient plus pittoresque : dans un pêle-mêle de toits aigus et de robustes tours découronnées, s'épanouissent de nombreux bouquets d'arbres, non de ces sapins dont la monotonie attriste le continent scandinave, mais de gros bouquets de verdure variées ; les maisons sont blanchies avec soin ; les monuments montrent, au contraire, leur pierre grise, et la brique, qui fait toute l'architecture de la Suède, n'apparaît presque pas ici. La ville, qui s'étend en pente très douce vers le port, se montre en entier du large avec son diadème de remparts gothiques, de 1288, car cette enceinte est démolie du côté de la mer.

1. Sur cette ville, voir Nordin (C.-J.), *De Gothlandorum cum Suecis diversis temporibus conjunctione*, Upsal, 1832, in-4° ; Fant, *Scriptores rerum svevicarum*, III, II, 290 (1871) ; Schröder (H.), *Disput. Acad.*, Upsal, 1848 ; Wallin (J.), *Gothländska Samlingar*, Stockholm, 1747-1776, 2 vol. ; Hildebrand (Hans), *Den kyrkliga Konsten under Sveriges Medeltid* ; Enlart (C.), *Hist. Gén. de l'Art* (André Michel), t. II, 2<sup>e</sup> partie, *Scandinavie*.

Des autres côtés, elle est complète, avec ses tours régulièrement espacées, qui sont alternativement des échauguettes peu saillantes de plan rectangulaire portées sur un grand arc de décharge en tiers point, et des tours plus hautes, carrées ou à pans coupés. A l'intérieur, des arcs de décharge portent la coursière établie derrière le parapet. Les portes en tiers point sont percées dans des tours carrées à simples voûtes d'arêtes. L'aspect d'ensemble est comparable à celui d'Aigues Mortes, sans toutefois que les remparts de Wisby aient la même beauté d'appareil et de détails. Les tours portent des noms selon l'usage du Moyen Age. Il y a, comme partout, une tour de César.

Le port actuel est un bassin minuscule rappelant les petits ports méditerranéens; le port du Moyen Age, beaucoup plus vaste, a été comblé et transformé en esplanade plantée d'arbres jusqu'au bord de la mer. Les rues silencieuses et aimablement gazonnées mènent toutes à des ruines d'églises.

L'île de Gotland, comme beaucoup d'autres îles, était jadis bien plus fréquentée qu'aujourd'hui. Alors que nos navires à marche rapide peuvent franchir d'une traite de longues distances, ont des moyens plus parfaits pour conserver leurs vivres et ne redoutent plus les pirates qu'en temps de guerre déclarée, la navigation ancienne avait, au contraire, intérêt à multiplier les escales et faisait la fortune d'îles aujourd'hui délaissées.

La navigation au long cours offrait tant de difficultés et de dangers que la voie de terre était parfois pré-

férée, quand elle raccourcissait notablement les distances. C'est ainsi que le trafic de l'Asie et de l'Empire d'Orient avec l'Allemagne du nord et les pays Scandinaves se faisait généralement à travers la Russie. Ce trafic était important et on trouvait un lieu de transaction et d'entrepôt tout désigné dans l'île de Gotland qui se trouve au centre de la Baltique, à mi-chemin entre la Suède et la presqu'île de Courlande, à égale distance de la Russie, de la Suède et du Danemark.

C'est une des raisons de l'ancienne prospérité de Gotland : elle a disparu, mais il en est une autre qui subsiste : le sol de Gotland a sur les pays riverains de la Baltique le double avantage d'être plus fertile et d'avoir des carrières de pierre.

Cette île de 140 kilomètres sur 50 est encore un pays assez riche; elle l'a été beaucoup plus encore du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle au <sup>xiv</sup><sup>e</sup>. Son climat est plus doux que celui des autres pays scandinaves.

Les beaux objets des temps mérovingiens et carolingiens découverts en Gotland témoignent de l'ancienneté de la civilisation artistique dans ce pays, qui continue à parler la vieille langue des Goths.

Au <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle, Gotland fut un des centres d'ou rayonnèrent les expéditions des pirates normands; au <sup>xi</sup><sup>e</sup>, l'île se civilisa et fut évangélisée par des missionnaires suédois, en même temps qu'une colonie commerciale venue de Poméranie y fondait la ville de Wisby.

Dès cette époque, la prospérité commerciale et l'activité des îles de la Baltique ont été considérables. Leurs navigateurs, pour renoncer à la piraterie, n'en res-

taient par moins hardis : on sait que des scandinaves colonisèrent au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle une partie de l'Amérique du nord, sous le nom de Vinland, les gotlandais durent prendre part à cette entreprise ; quoi qu'il en soit, une ruine étrangement curieuse située à Newport (Rhode Island) présente une telle similitude avec les églises rondes fortifiées de l'île de Bornholm qu'on peut sans invraisemblance y voir un souvenir de cette vieille colonisation.

Au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, Gotland supplanta Bornholm, et sa prospérité dura jusqu'à la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle comme l'atteste une extraordinaire quantité de monuments.

Les marchands gotlandais avaient déjà une colonie à Novgorod, quand au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, ils reçurent des privilèges à Lübeck. En 1237, le roi d'Angleterre et en 1295 le roi de France leur accordaient des traités de commerce, et c'est du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle aussi que date la fondation par les Gotlandais de la ville de Riga, où ils élevèrent une cathédrale gothique.

Ce peuple de navigateurs avait promulgué un code maritime célèbre, et l'une des curiosités de ce monument législatif est qu'il procède d'un modèle français plus célèbre encore : les *Rôles d'Oleron*. C'est un témoignage irrécusable des relations de Gotland avec nos côtes du sud-ouest.

Un autre curieux témoignage des relations lointaines de Gotland, c'est l'extraordinaire quantité de monnaies non seulement anglo-saxonnes et allemandes, mais arabes que les fouilles ont fait découvrir dans l'île. Ces monnaies montrent que les Gotlandais com-



merçaient avec l'Orient bien avant les croisades. Elles témoignent aussi qu'ils vendaient plus qu'il n'achetaient.

29      Quels étaient les objets de leur commerce ?

D'abord, ils fournissaient aux côtes de la Baltique, comme aujourd'hui encore, la pierre de taille, le marbre, la chaux et les céréales, le bétail, le beurre ; puis ils envoyaient partout le produit de leurs pêcheries : poisson conservé ; huile de phoque. Enfin, leur plus important commerce consistait alors à servir d'intermédiaires à des échanges entre pays très lointains : on a vu qu'ils fréquentaient le golfe de Gascogne : ils y embarquaient du vin, et dans l'estuaire de la Loire, ils venaient chercher le sel de Brouage. En Flandre, ils achetaient des draps ; en Angleterre de l'étain ; en Russie, de la cire ; en Suède, du fer ; enfin, dans tous les pays scandinaves ils recueillaient des bois, des cuirs et des fourrures. Leur principal centre d'affaires était Novgorod : là, ils échangeaient toutes sortes de marchandises avec les Russes, les Grecs et même les Sarrazins. Les Russes, de leur côté, étendaient jusqu'en Arabie leur commerce, consistant principalement en pelleteries, en pains de cire et en esclaves. Les Orientaux étaient alors très grands amateurs de fourrures, et les fourrures se conservant mal chez eux, ils en faisaient une grande consommation. L'Occident, de son côté, consommait énormément de cire pour le luminaire des églises et l'éclairage de luxe. C'est sur le marché de Novgorod que les Gotlandais achetaient des pains de cire pour les revendre et



revendaient des fourrures recueillies dans toute la Scandinavie.

Gotland avait encore une autre source de revenus : tous les navires étrangers qui sillonnaient la Baltique y faisaient relâche et toutes les nations riveraines y avaient des entrepôts et des comptoirs d'échanges. Les Grecs même y possédaient une colonie et une église.

En même temps que les marchands d'Orient et d'Occident fondaient à Wisby des comptoirs et des consulats, Gotland recevait une colonie de moines français de Citeaux.

On sait quels furent la puissance et le rôle civilisateur des disciples de Saint Bernard au XII<sup>e</sup> siècle et au XIII<sup>e</sup>. De la Bourgogne, où ils étaient puissamment centralisés, les Cisterciens se répandirent alors dans toute la chrétienté, depuis la Suède et la Norvège jusqu'à l'Asie Mineure, à la Sicile, à l'Espagne et à l'Irlande.

Grands ingénieurs, grands agriculteurs et grands industriels, les moines de Citeaux se faisaient donner des terres incultes, les défrichaient, les drainaient, y établissaient des canaux et aqueducs de dessèchement ou d'irrigation, et, avec les eaux captées, actionnaient des usines. Au XIII<sup>e</sup> siècle, ils avaient réalisé le dessèchement des Marais Pontins et de la Maremme Toscane et la fertilisation de certaines plaines d'Orient. Ils avaient acquis d'immenses richesses, qui furent la cause première de la décadence de leur institution.

Les Cisterciens devaient prospérer en Gotland ; ils

y trouvaient tout ce qui pouvait rendre fructueuse leur industrie d'ingénieurs agricoles : l'île possède deux sortes de terrains : tandis que les collines formées de roches calcaires donnent d'excellentes pierres à bâtir, les terres basses étaient alors des marécages, anciens bras de mer remplis dès longtemps d'alluvions. Le dessèchement de ces marais, aujourd'hui presque complètement réalisé, fut commencé au XIII<sup>e</sup> siècle par les moines de Citeaux.

Les Cisterciens se sont toujours distingués comme architectes et les carrières gotlandaises leur donnèrent l'occasion d'exercer leur talent. L'architecture cistercienne doit sa remarquable uniformité à la centralisation de l'Ordre ; ainsi, l'église type de Fontenay (Côte-d'Or) a inspiré des imitations réduites depuis Girgenti en Sicile jusqu'à Alvastra en Suède.

L'abbaye de Gotland reçut le nom de Roma, car ces moines migrants aimaient, comme depuis les colons du Nouveau Monde, à transplanter des noms : en Italie, ils acclimataient les vocables français de Citeaux, Clairvaux, Morimont, Valloires et Rocamadour ; en Danemark, ils fondaient l'abbaye de Soroe, qui doit son nom à Sora, une de leurs possessions des États Romains.

Cependant, les marchands de Wisby et les cultivateurs de l'intérieur se disputaient le gouvernement de la petite république de Gotland, et leurs rivalités amenèrent en 1288 une guerre civile. Les terriens avaient leur forteresse, encore imposante, à Thorsburger point culminant de l'île, et Wisby possédait de ma-

gnifiques remparts, élevés alors depuis dix ans et aujourd'hui presque intacts.

Les bourgeois de Wisby demeurèrent vainqueurs mais ils avaient sollicité les secours de la Suède, et Gotland dut accepter sa suzeraineté. Sous cette domination, l'île commença à perdre de son importance. Wisby, jusque là la principale des Villes Hanseatiques, se vit supplantée par Lübeck.

Moins d'un siècle plus tard, cette suzeraineté de la Suède allait être la cause de la ruine de Wisby.

De tous temps, dès qu'un petit pays a de grandes richesses, il se trouve une nation plus forte pour s'en emparer, pour peu qu'elle soit exempte de scrupules.

En 1360, Waldemar IV, surnommé non sans raison le Mauvais, roi de Danemark, après avoir restauré son royaume qu'il avait trouvé en triste état, venait de conquérir la Scanie.

La prospérité des îles d'Æland et de Gotland lui portait ombrage en même temps qu'elle tentait sa cupidité, et ces îles, confiantes dans leur bonne fortune, venaient de faire acte de rébellion vis-à-vis de Magnus roi de Suède, allié de Waldemar. Waldemar saisit l'occasion : prenant fait et cause pour son allié, il réunit une flotte et se présenta devant Wisby. Les habitants comprirent qu'ils avaient mal calculé les risques auxquels ils s'exposaient. Ils n'étaient pas en mesure de résister, et, calculant les pertes que chaque jour d'hostilités allait entraîner pour leur com-

merce présent et à venir, ils firent leur soumission. Ce changement d'attitude ne faisait nullement l'affaire de Waldemar : de son côté, il avait supputé les profits de son intervention. En armant sa flotte, en mobilisant ses troupes, il avait entendu non seulement rentrer dans ses frais, mais réaliser un bénéfice. Il commença par occuper la ville, dont une légende veut que les portes lui aient été ouvertes par une jeune fille éprise d'amour pour le conquérant. Maître de la place, le roi danois exigea d'abord une rançon, mais comme on s'était empressé de la trouver pour obtenir son départ, il jugea qu'il tirerait sans peine quelque chose de plus, et exigea un supplément ; servi encore une fois, il donna l'ordre d'appareiller, mais, pour partir sans regret, il prit avant de lever l'ancre la précaution de livrer Wisby au pillage. Waldemar savait son métier de conquérant comme sait le sien le vigneron ou le fabricant d'huile avisé qui tire plusieurs pressures. Il possédait déjà les bonnes méthodes allemandes.

Le sac de Wisby fut si horrible que les édifices comme les cœurs des Gotlandais devaient en garder à jamais la cicatrice. Chargé de malédictions autant que de trésors, Waldemar reprit le large mais le cri de la détresse et de l'indignation de Wisby était monté jusqu'au trône de Dieu : une formidable tempête infligea bientôt l'angoisse à ceux qui venaient de la répandre, et le navire où Waldemar avait entassé les objets les plus précieux toucha sur un récif et sombra. Dans la Baltique comme dans la Méditerranée, l'avenir est



à l'archéologue qui saura développer l'art des fouilles sous-marines.

Le pillage de Gotland et d'Æland dépassait le but que s'était proposé le roi de Suède, même dans sa colère, en déchainant contre les îles rebelles son farouche allié. Cette expédition avait inspiré autant d'indignation que d'épouvante aux peuples voisins, qui ne se sentaient plus en sûreté et à tous ceux qui entretenaient des relations d'affaires avec la malheureuse ville de Wisby. La Suède, la Norvège, le comte de Holstein, le duc de Mecklembourg et les Villes Hanséatiques se liguèrent contre Waldemar, mais la bonne fortune du conquérant ne l'abandonna pas, et ses adversaires trop peu unis, trop dispersés, trop vulnérables, acceptèrent la paix en 1362. Cependant, ils n'avaient point pardonné, toutes les villes hanséatiques s'unirent bientôt contre le destructeur de Wisby et en 1364, au retour d'un voyage à la cour d'Avignon, Waldemar reçut à la fois soixante dix sept déclarations de guerre. Ce fut lui qui, cette fois, demanda la paix et accorda des privilèges commerciaux. Il sut encore diviser ses adversaires, et la paix fut courte.

Mais désormais ces événements étaient de peu de conséquence pour Wisby, cette cité infortunée ne devait jamais se relever complètement du sac de 1361. On y montre encore hors des murs une curieuse croix de pierre sur laquelle une inscription rappelle la date de l'acte de brigandage et le nombre des victimes, et dans une tour de l'enceinte, la légende veut que les

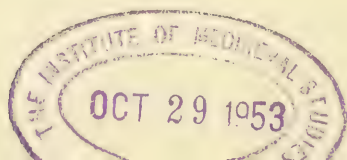


survivants aient emmuré la jeune fille qui, par amour, aurait ouvert les portes à Waldemar.

Plusieurs quartiers de Wisby ne furent jamais rebâti et n'ont pas laissé de trace ; ils devaient être bâtis en bois.

La ville avait recouvré quelque prospérité lorsqu'en 1526, elle fut attaquée, prise et complètement incendiée par les Lübeckois. Depuis lors jusqu'en 1646, Gotland fut une possession danoise. Depuis 1646 elle est rattachée à la Suède et jouit d'une paix qui n'a pas réussi à faire revivre Wisby, ville de 7500 habitants aujourd'hui alors qu'au xiv<sup>e</sup> siècle elle en comptait douze mille.

Wisby est une ville de silence, l'abondance et la beauté de l'herbe qui croit entre ses mauvais pavés attestent à la fois la fertilité du sol et le calme béni de cette capitale. Les rues sont mélancoliques et propres ; au centre est un jardin botanique, où, à côté d'une ruine d'église s'élève un chalet. C'est le restaurant cher aux étudiants de la petite université ; il emprunte un double charme à son orchestre et à l'élégance des jeunes et parfois jolies filles qui y font le service. Elles donnent toutes leurs préférences à leurs plus jeunes clients. L'université est un bâtiment simple et modeste, mais bien aménagé ; le curieux musée est plus que simple ; c'est une grange à peine modifiée ; les maisons sont banales et rarement anciennes ; celles-là ont le pignon sur rue. Elles appartiennent à ce style gothique des pays du nord qui règne depuis Arras jusqu'aux





Wisby ; La Maison de l'Apothicaire.  
Phot. C. Enlart.



régions glacées où l'architecture ne pousse plus.

La plus célèbre est la *Maison de l'Apothicaire*, construction de pierre qui a gardé intact son pignon en gradins, mais dont les ouvertures sont modernes. Deux autres maisons, dans une ruelle derrière l'hôtel (*Staadsthotellet*) conservent des pignons de brique beaucoup plus riches, ornés d'arcatures, et rappelant ceux de la Belgique et de l'Allemagne.

Le musée est riche en vieux souvenirs, quoique beaucoup des antiquités de Gotland soient allées enrichir ceux du continent, celui de Stockholm en particulier.

On y voit ces curieuses fibules barbares à têtes humaines souvent trouvées dans les fouilles de Gotland, des morceaux de vitraux et de boiseries, des fonts baptismaux, des colonnes et des gargouilles. Deux boiseries curieuses viennent de la cathédrale de Wisby, un buffet d'orgue, simple caisse de bois peint dont les rinceaux en bon style du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle rappellent les armoires des trésors de Bayeux et Noyon, et des vantaux sculptés probablement plus récents ornés d'entrelacs dans ce style particulier à l'architecture de bois de la Norwège, style qui n'a point passé en Suède.

Une sorte de gargouille de bois tenant dans la gueule une poulie et provenant d'une église de l'île semble témoigner d'une influence orientale, car il s'en trouve d'analogues sur les iconostases des églises de Chypre, où elles servent à suspendre des lampes.

Les églises de Gotland sont plus riches en meubles anciens que le musée, même; plus riches que la capitale deux fois pillée. Les retables flamands et alle-

mands sculptés et peints, du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, les vitraux du <sup>xiv</sup><sup>e</sup>, les flambeaux pixides et couvertures d'évangélistes en émail limousin du <sup>xiii</sup><sup>e</sup>, les christs de bois et les fonts baptismaux romans y sont fort intéressants à étudier, ainsi que les tabernacles gothiques en bois. Le musée en possède un en forme de tourelle; type beaucoup moins fréquent en Gotland que la petite armoire à fronton. Notons comme un trait curieux d'influence orientale que le type de tabernacle en forme d'église, l'*arcophorium* byzantin, a été traduit en style gothique en Gotland, d'où vient le curieux objet de bois doré du musée de Bergen, en style du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle.

Un musée ethnographique conserve les costumes et meubles locaux qui achèvent de disparaître.

La ville de Wisby comme la cité de Carcassonne, comme Sienne, comme la Rome d'il y a quarante ans, flotte dans son enceinte, bâtie en des temps plus prospères: on y rencontre des bouquets d'arbres et non seulement de grands jardins, mais même de petits champs cultivés. Dans ces lacunes de la ville, les églises, plus solides et plus respectées que les maisons, dressent encore leurs ruines. Sur dix huit églises que possédait la ville, une seule reste livrée au culte et suffit amplement à la population, dix autres ont laissé des débris bien conservés et bien entretenus, mais non restaurés. On y laisse pousser ce qu'il faut de verdure à une ruine pour la rendre poétique; on y laisse entrer qui veut moyennant une modeste rétribution tarifée et l'on y laisse photographier et dessiner



quoique le gardien vende des photographies. Chose plus merveilleuse encore, ce gardien ne vous importune pas de ses explications. Le promeneur séjourne tant qu'il lui plaît. Peut-on trouver mesures mieux entendues ? Et pourtant, je n'ai vu comprendre ainsi les choses qu'à Wisby et en Angleterre.

La cathédrale Notre-Dame, seule église intacte, sert au culte protestant. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les deux tourelles octogones de son pignon occidental ont reçu de disgracieuses toitures germaniques en forme de cloches ; de nos jours M. l'architecte Herrmann Hagg a très habilement et consciencieusement rendu à l'intérieur son aspect primitif.

Notre-Dame de Wisby a été bâtie au XIII<sup>e</sup> siècle dans le style de transition par les marchands de Lübeck. Au XIV<sup>e</sup> siècle, on y ajouta un portail latéral sur le fronton duquel s'étagent assez bizarrement des clochetons, ainsi qu'une grande chapelle largement éclairée qui est le morceau d'architecture le plus franchement gothique de toute l'île, mais cette chapelle, comme l'église elle-même, procèdent de l'art germanique, l'église a trois nefs de même hauteur et de lourds piliers où des colonnes engagées reçoivent la retombée des ogives. A l'extérieur, le vaisseau central apparaît beaucoup plus élevé que les collatéraux, c'est qu'une grande salle surmonte la nef du milieu : cette salle était le siège du consulat de Lübeck.

Le cimetière de Notre-Dame a conservé sa porte monumentale gothique, surmontée de pignons en es-

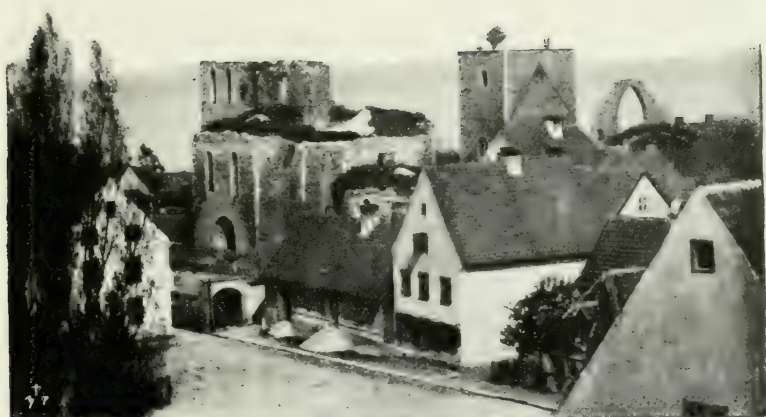
caliers. Ces portes sont encore fréquentes dans les cimetières de Gotland.

L'église du culte grec est la plus curieuse de Wisby et même de Gotland. Plusieurs influences très diverses s'y marient, le plan en croix grecque avec quatre piliers centraux appartient à l'art byzantin, mais une voûte d'arêtes remplaçait la coupole centrale qui semblerait avoir été prévue par le maître de l'œuvre. Le massif clocher carré établi sur le bras occidental de la croix, les portails à colonnettes, le triforium qui circule dans l'épaisseur énorme des murailles affectent les formes de l'art roman germanique; enfin, l'abside, peut-être plus récente, offre un style moins sévère, avec sa corniche d'arcatures et des colonnettes extérieures, et elle est couverte d'une voûte d'ogives d'inspiration française, seule particularité gothique du monument, car l'ornementation même de cette abside est romane.

Immédiatement à côté de Saint-Laurent, se dresse une église presque pareille, Sainte Dorothée, moins intéressante et moins ancienne, mais copiée manifestement sur sa voisine. Pourquoi cette similitude et cet immédiat voisinage? Cette énigme se pose avec tant d'insistance au passant qu'une légende s'est formée pour lui donner réponse : ces églises auraient été élevées par deux sœurs ennemies. La légende a atteint la vérité sous la forme d'un symbole et l'architecture de ces églises si semblables, à peine séparées par une étroite ruelle, l'avait exprimée d'instinct avant la légende elle-même : les églises étaient



Wisby ; Saint-Nicolas.  
Phot. C. Eckert.



Wisby ; Églises jumelles.



celles de deux confessions chrétiennes différentes.

Une autre étrange église est celle du Saint-Esprit, dépendance de l'ancien hôpital de ce vocable, élevée au XIII<sup>e</sup> siècle dans le style roman germanique et sur un plan octogone imité de la chapelle de Charlemagne à Aix. Elle a deux étages reliés par un élégant escalier pratiqué dans le plein d'une muraille et éclairé par une suite d'arcades sur des colonnettes. Une ouverture centrale ménagée dans les voûtes inférieures relie aussi les deux étages. Les supports sont de gros piliers en forme de colonnes trapues.

Un sanctuaire en forme d'abside à l'intérieur, mais carré au dehors se rattache à une face de l'octogone et se trouvait en communication avec ses deux étages d'où l'on pouvait également assister à l'office. Cette disposition, qui a ses analogues dans beaucoup de chapelles de châteaux et de palais, devait être évidemment commode pour le service religieux de l'hôpital. Non loin de là, l'église Saint Clément est une belle ruine du XIII<sup>e</sup> siècle, dans le style de transition, rhénan, elle a deux sanctuaires opposés, de plan carré.

Saint Nicolas était l'église des Dominicains. Là vécut au XIII<sup>e</sup> siècle le prieur Pierre de Dacie, célèbre par l'étrange correspondance mystique qu'il entretenait avec Catherine de Strumbelen, autre visionnaire.

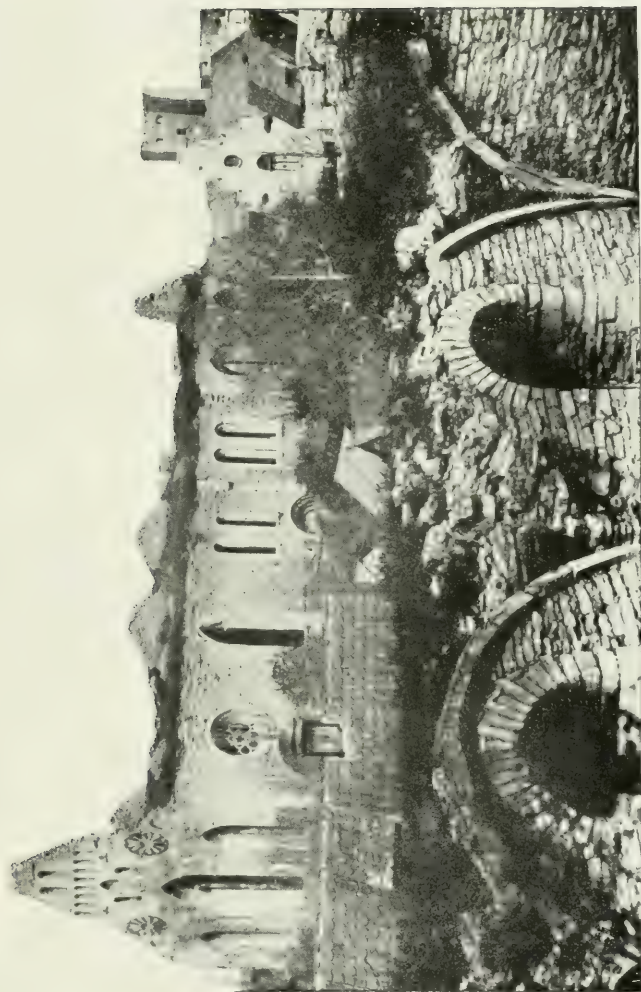
L'ensemble des ruines de Saint Nicolas se voit à merveille lorsqu'on monte sur celles du Saint Esprit. C'est une grande église originairement semblable à



Saint Clément, mais agrandie et embellie au xiv<sup>e</sup> siècle. Le sanctuaire, d'une maigreur élégante, appartient à cette époque, ainsi que le bas de la façade ; les portails latéraux sont romans du xiii<sup>e</sup> siècle et l'un est surmonté d'une rose inspirée du style bourguignon. Le pignon de la façade est fort bizarre, d'une composition compliquée, gauche, enfantine qui rappelle l'art gothique italien, et, en effet, ses deux roses aveugles à arcatures aigües ont une singulière analogie avec celles de la cathédrale de Spolète. Le cœur de ces pâquerettes colossales est aujourd'hui formé d'une cavité vide, dans laquelle la légende veut qu'aient jadis été enchâssées d'énormes escarboucles.

L'escarboucle, selon les lapidaires du Moyen Age, est une pierre précieuse lumineuse la nuit. La science moderne a rangé son existence au nombre des fables, tout en reconnaissant à divers corps, notamment au sulfure de zinc, les propriétés qu'on lui attribuait. Peut-être serait-il plus scientifique de chercher à déterminer ce que l'on entendait jadis par escarboucle, et plus littéraire de ne pas substituer à ce mot français quelque barbarisme cacophonique tiré du grec, qui n'a rien à faire dans notre langue.

Malheureusement pour le savant qui voudrait identifier l'escarboucle, Waldemar s'est bien gardé de négliger un souvenir de voyage aussi important que les grosses pierres lumineuses de Saint Nicolas, et l'on sait comment le ciel l'a puni. Les deux yeux arrachés à la façade de l'église sont donc aujourd'hui au fond de la mer. Les pêcheurs gotlandais prétendent



Wisby ; Eglise Saint-Dominique.  
Vue de la nef du Saint-Esprit.

Phot. G. Enlart.



les y avoir vu briller certaines nuits, dupes en cela sans doute de certaines méduses phosphorescentes telles qu'on en voit luire tant sur le banc de Terre-Neuve, dans le sillage des navires.

Avant 1361, les lumières de Saint Nicolas de Wisby étaient un guide connu des navigateurs, et il est très possible que les escarboucles ne soient qu'un souvenir légendaire de fanaux allumés autrefois à la façade de l'église, pour servir de phares. On a d'autres exemples de signaux de ce genre.

L'église Sainte Catherine, dont la façade latérale forme le fond d'une place, est peut-être le monument le plus gracieux de la ville. Elle fut fondée en 1233 par les Franciscains qui bâtirent d'abord un édifice presque roman, dont il reste très peu de chose, mais ces vestiges portent la trace de l'incendie allumé par Waldemar. A la suite de ce sinistre, le chœur fut rebâti, de 1376 à 1391; les trois nefs suivirent de près; la consécration eut lieu en 1412. Le clocher ne date que du xvii<sup>e</sup> siècle.

Cette jolie église gothique rappelle le style de sainte Elisabeth de Marbourg. Elle n'a pas de transept; ses piliers octogones assez sveltes sont couronnés de chapiteaux formés de simples moulures; les voûtes avaient de fines ogives en brique moulurée.

Une autre église intéressante dresse ses ruines hors de la ville, tout près d'une des portes, c'est saint Georges, qui appartenait à un hôpital et semble dater du xiii<sup>e</sup> siècle. Elle avait deux nefs égales, disposition aussi fréquente en Gotland qu'elle est rare

ailleurs, le chevet, plus récent que la nef, a aussi des voûtes d'arêtes, bizarrement appareillées, car leur sommet se termine en assises annulaires de coupoles, disposition fréquente en Gotland. Cette voûte a des formerets et retombe sur des consoles en forme de cornets, d'un type nettement bourguignon, que les Cisterciens avaient popularisé dans l'île. Le chevet rectangulaire à trois fenêtres rappelle les édifices de la même école.

De Saint Georges, l'œil découvre la presque totalité de l'enceinte de Wisby. Autour des remparts, s'étendent des terrains où se distinguent encore de larges fossés sans eau. Ces terrains sont couverts d'une herbe maigre et de touffes de vulnéraire; on y trouve aussi de nombreux fraisiers, de cette espèce particulière à la Scandinavie, qui porte un fruit d'un rouge sale et d'une consistance coriace, à goût de framboise. On les trouve surtout au pied du gibet, qui couronne une falaise et d'où l'on a une belle vue d'ensemble de la ville.

Ce gibet est une des plus rares curiosités de Wisby: peu d'édifices ont été plus nombreux que ceux-là, mais peu ont été plus soigneusement détruits. A Nîmes subsistent trois piliers octogones à chapiteaux moulurés que l'on dit antiques et que la Révolution a épargnés par méprise: en réalité, c'est un gibet du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> ou du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, ils portaient des poutres auxquelles on suspendait les suppliciés. A Wisby, les piliers étaient carrés et sans nul ornement, comme à Montfaucon, et se dressaient aux quatre angles d'une

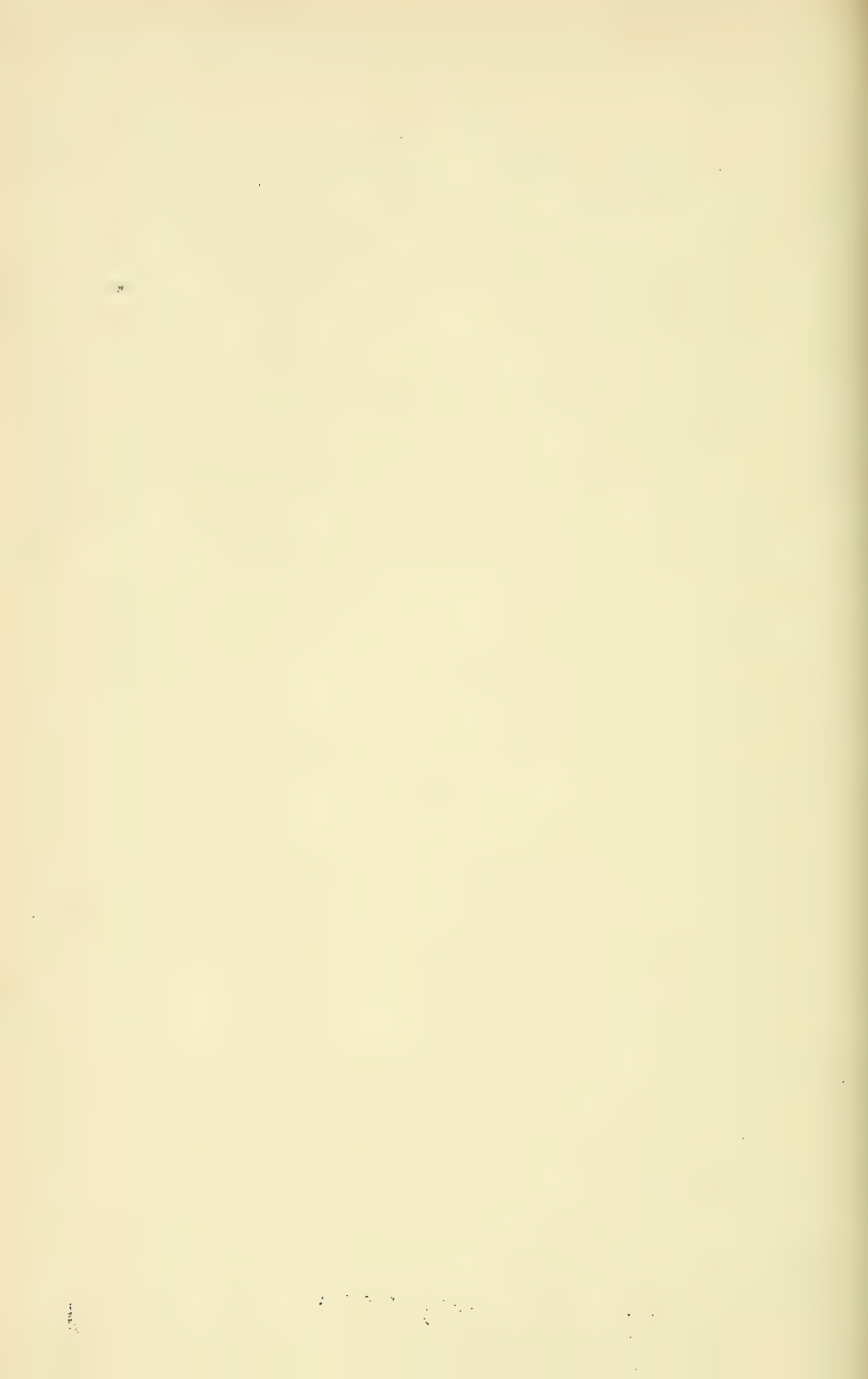


terrasse de maçonnerie. Il reste trois des ces piliers.

Wisby a, comme Orange et Béziers, son théâtre en plein air. C'est en 1900 que la société *Utile Dulci* imagina de l'installer dans les ruines de Saint Nicolas.

Le culte des arts et de l'histoire est en honneur dans cette charmante ville, à demi morte depuis ses lointaines et tragiques aventures. Parmi ceux qui aiment et connaissent le mieux cette intéressante petite patrie, il faut citer M. le Professeur Klintberg, de l'Université de Wisby.

---



# VILLES MORTES

## DU ROYAUME DE CHYPRE

---

Les villes mortes sont innombrables en Chypre; il s'en trouve de grecques, comme Amathonte, de romaines, comme Constantia, de byzantines, comme Afendrika; nous ne visiterons que celles qui furent bâties par les colons français.

L'histoire du royaume de Chypre devrait s'enseigner avec l'histoire de France et nous être aussi familière, car Chypre devint, à la fin du xii<sup>e</sup> siècle, une colonie française qui fit honneur pendant quatre cents ans à la mère patrie et de qui un voyageur pouvait encore écrire en 1507 « ils sont aussi bons françois que nous sommes en France. » (1)

Vers 1190, l'empereur de Constantinople avait délégué comme gouverneur en Chypre Isaac Comnène,

1. Pierre Mésenge, *Pèlerinage de Jérusalem*. Bibl. d'Amiens, fonds Lescalopier, ms. 5.215.

son parent. Or Isaac possédait une grande qualité, il savait simplifier l'administration; à son arrivée, il se proclama empereur de Chypre et cet empire eût prospéré si un très mauvais vent n'eût soufflé sur la mer dans la nuit du 9 mai 1191.

La flotte de Richard Cœur de Lion faisait voile vers la Syrie et quelques navires désemparés voulurent relâcher à Limassol, mais, entre les Croisés et les Sarrasins, Isaac jouait le jeu dangereux de la neutralité et Richard, irrité de son mauvais accueil, débarqua et s'empara de Chypre. Son premier acte fut de s'y faire marier à Limassol, le dimanche 12 juin, par l'évêque d'York.

Lorsqu'il eut rejoint, à Saint-Jean d'Acre, son cousin Philippe-Auguste, il vendit Chypre aux Templiers, qui la revendirent à Guy de Lusignan. Guy eut pour successeur son frère Amaury, qui prit le titre de roi et eut l'imprudence d'en demander l'investiture à l'Empereur d'Allemagne, en 1194. Isaac Comnène mourut prisonnier et trouva une consolation très byzantine à porter des chaînes d'or et d'argent, qu'il avait réclamées.

Sa fille unique fut adoptée par la reine Bérengère, qui la promena en Europe. Devenue la femme de Raymond VI comte de Toulouse, elle se fit enlever par le troubadour Peire Vidal qui, l'ayant épousée, s'érigea en prétendant au trône de Chypre, mais un chevalier croisé de Picardie l'enleva à son tour et débarqua avec elle en Chypre, où personne ne s'intéressa à une restauration byzantine. La princesse et son chevalier

furent prestement rembarqués pour la Syrie, où l'on perd leur trace. Ceci se passait en 1203.

En 1220, l'empereur Frédéric II, pour se faire absoudre d'insignes trahises, avait promis au pape de prendre la croix, et pour une fois en sa vie, il tint sa parole, mais c'est le propre du génie allemand de déshonorer tout ce qu'il touche : la croisade de Frédéric fut une expédition de rapines et de trahison des intérêts chrétiens.

En 1225, il épouse la fille de Jean de Brienne, roi de Jérusalem, et détrône son beau-père ; en 1226, il achète la ville sainte au sultan du Caire. En même temps, il noue des intelligences avec les mécontents du royaume de Chypre.

Profitant dès lors de la minorité du roi Henri 1<sup>er</sup> de Lusignan, et prétextant de l'investiture donnée en 1194, il émet la prétention de s'emparer de la régence et des revenus du royaume.

En 1229, il débarque en Chypre, se fait offrir un banquet par le régent Jean d'Ibelin et à l'issue du festin, il saisit comme otages les fils de son hôte, puis conclut un traité, le pape l'ayant obligé à passer en Syrie. Comment il sut y gagner le cœur de ses sujets, leurs adieux peuvent nous l'apprendre : quand il se rembarqua à Saint-Jean d'Acre, ils lui jetèrent en guise de fleurs la marchandise qu'ils pillèrent dans le bazar des tripiers.

Revenu en Chypre, il viole le traité qu'il avait signé et vend la régence à cinq de ses créatures. Les exactions de ces *bayles* soulèvent bientôt toute la po-



pulation ; Jean d'Ibelin prend les armes et l'Empereur envoie en Chypre une armée d'invasion. Une lutte désespérée s'engage alors entre les impériaux et les français de Chypre. Ceux-ci appellent à leur secours une puissante république d'outre-mer, Gênes, et en 1232, malgré l'infériorité du nombre, les alliés conduits par Jean d'Ibelin, et ses fils, assistés d'Anceau de Brie et de Philippe de Novarre (1) infligent aux italo-allemands du maréchal Filangieri la défaite décisive d'Agridi, le 15 juin 1232.

Dès lors Chypre prospéra sous le sage gouvernement des Lusignans ; les monuments de sa législation, de sa littérature et de son architecture attestent un haut degré de culture, de caractère purement français.

En 1247-48, saint Louis campa à Limassol et resta sept mois dans l'île, avec sa cour et son maître d'œuvres Eudes de Montreuil, qui put collaborer à la belle cathédrale de Nicosie.

De 1266 à 1283, le roi Hugues III de Lusignan, fut le fondateur de la splendide abbaye de Lapaïs et l'ami de saint Thomas d'Aquin, qui lui dédia son *De regimine principum*.

De 1317 à 1353, Hugues IV se rendit célèbre par

1. La science militaire de Philippe de Novarre est attestée par cette campagne, comme sa science juridique par les *Assises de Jérusalem*. Dans les *Quatre tems d'age d'ome*, il se montre un philosophe plein de bon sens et dans les *Gestes des Chiprois* un de nos plus grands prosateurs. Ce chevalier n'était pas une grande exception parmi les siens, et pourtant combien d'entre nous ne se représentent-ils pas la noblesse du Moyen Age comme un ramassis de soudards ignorants ?

son faste. Il construisit à Nicosie un palais magnifique et protégea Boccace.

De 1353 à 1369, Pierre 1<sup>er</sup> fut le plus grand des rois de Chypre. Il conquît sur le continent Gorhigos et Salatie, fit deux voyages en Europe pour décider les princes d'Occident à prendre la croix, et malgré l'insuffisance des secours obtenus, il s'empara d'Alexandrie, mais ses troupes y avaient trouvé de tels trésors qu'elles ne pensèrent plus qu'à repartir avec leur butin : ainsi finit la croisade, rêve de Pierre 1<sup>er</sup> et par surcroît, son entourage lui donna les plus cruelles déceptions : la reine Eléonore d'Aragon, impulsive et despotique, savait concilier l'infidélité avec une jalousie féroce, et les barons de Chypre se refusèrent à condamner son complice le comte de Rochas. Ces trahisons exaspérèrent le caractère violent du roi Pierre : il exerça sur les familles de ses barons de telles représailles qu'ils l'assassinèrent dans la nuit du 17 janvier 1369.

Ce roi élégant et victorieux, célébré par Pétrarque, qui fut chargé de le recevoir à la cour d'Avignon, chanté par Guillaume de Machaut, qui lui consacra un poème épique, (1) admiré par Froissart, qui se complaît au récit de ses voyages en Europe, avait pour conseillers fidèles le légat saint Pierre Thomas et le chancelier Philippe de Mézières, (2) l'un des plus nobles esprits de son temps.

1. Ce poète estimable fut surtout un compositeur de génie, qui devance de très loin son époque. On lui doit la *Messe du sacre de Charles V.*

2. Sur cet homme remarquable et sur ses nombreux écrits, voir le livre de N. Jorga, cité ci-après.

Ils reçurent un accueil enthousiaste à Venise, à Gênes, à Avignon, à Paris, à Londres et dans les royaumes du nord. Pierre I<sup>er</sup> fit prendre la croix au roi Jean, que la mort empêcha de réaliser son vœu ; il assista au mariage du roi de Pologne et au sacre de Charles V ; il reçut à Rome le titre de citoyen ; à Bologne, il fit la paix entre le Pape et les Milanais qui l'avaient pris pour arbitre ; il fut fêté par l'empereur Charles IV, par Edouard III, par le prince de Galles ; par les rois de Navarre, d'Ecosse et de Danemark. Il réalisa véritablement l'idéal chevaleresque et l'Ordre de l'épée, qu'il fonda, exprime éloquemment cet idéal dans ses insignes qui sont une épée avec la devise : POUR LOIAUTÉ MAINTENIR (1).

Sous le règne malheureux de Pierre II, 1369-1382, les Gênois ravagèrent et pillèrent Chypre ; prirent et gardèrent Famagouste ; son oncle Jacques lui succéda et eut pour fils Janus, né en captivité à Gênes. Il épousa Charlotte de Bourbon. Vaincu par les Egyptiens à Cheroïdia en 1426, il fut fait prisonnier et se racheta moyennant un tribut.

Son fils Jean II (1438-1458) présida, ridicule, aux querelles de sa maîtresse Mariette de Patras et de la reine Hélène Paléologue qui, de ses royales dents, trancha le nez de sa rivale.

Après lui, sa fille Charlotte, mariée à Louis de Savoie régna sept ans, puis fut détrônée par son frère Jacques le Bâtard, fils de Mariette. La tombe de la

1. On voit encore ces insignes à Venise, à la façade du palais Loredan, qu'habita le roi de Chypre.

reine Charlotte se voit encore à Rome, dans les « Grottes Vaticanes. »

Jacques II avait les défauts et les vertus des Lusignans ; il reprit Famagouste aux Gênois et scella son alliance avec Venise en épousant la belle Catherine Cornaro, filleule du Sénat. Il mourut en 1473, d'une mort foudroyante et suspecte et bientôt son fils posthume le suivait dans la tombe. Catherine abdiqua en faveur de la République de Venise et rentra triomphalement dans sa patrie le *Bucentaure* était venu la chercher au Lido, le 6 juin 1489 (1).

Venise administra bien sa colonie et la fortifia avec soin, mais, après des luttes héroïques poursuivies plus d'un an, Chypre tombait aux mains du Sultan Selim, en 1571.

Depuis lors jusqu'à l'occupation anglaise de 1878, son histoire ne fut plus qu'un long supplice. Les ruines que nous allons voir en attestent éloquemment l'horreur.

---

1. Un banquet lui fut offert ce soir-là au palais de Ferrare, qui fut depuis, le Fondouk des Turcs, sur le Grand Canal. La République lui donna le domaine d'Asolo et une pension.





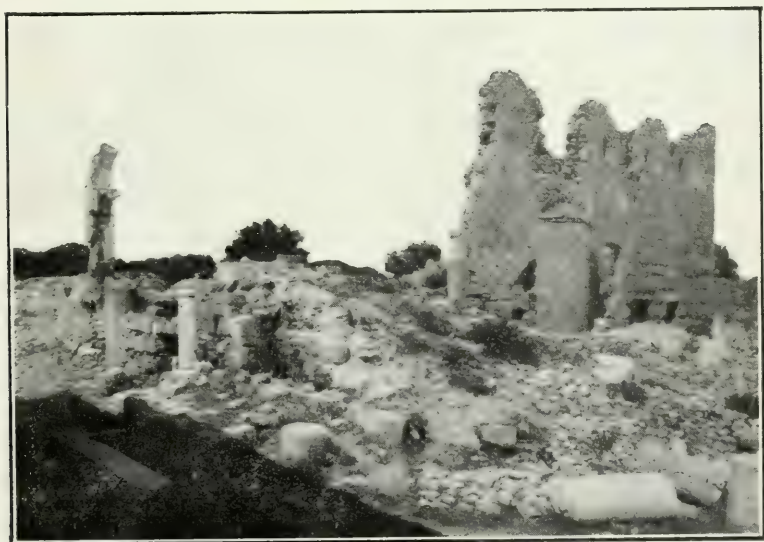
## BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- AMADI, *Chronique de Chypre*, éd. R. de Mas Latrie, Paris, 1891, in-4° (*Docum. Inéd.*)
- BARBARIGO (Doge), *Risposta a diecinove domande della comunità di Famagosta*. Bibl. Nat. ms. ital. 895.
- BRUYN (Cornelis de), *Voyage en Levant*, Paris, 1725; La Haye, 1732, in-4°.
- BUSTRON (Florio), *Historia overo commentarii de Cipro*, éd. R. de Mas Latrie, Paris, 1886, in-4° (*Docum. Inéd.*)
- CARMESSON (Jean), *Vita S. Petri Thomae*, Bill. Nat. ms. 5616 et édit. Daniel de Sainte-Marie, Anvers, 1666, in-12.
- COBHAM (Cl. Delaval), *Bibliography of Cyprus*, Nicosie, 1894, in-12.
- DAPPER (O.), *Descr. des Isles de l'Archipel*, etc. Amsterdam, 1704. in-fol.
- DESIMONI (Cav. Cornelio), *Actes génois de Famagouste*, (*Archives de l'Orient Latin*, t. II.)
- DIEHL (Charles), *En Méditerranée*, Paris, 1901, in-4°.
- ENLART (Camille), *L'art gothique et la Renaissance en Chypre*, Paris, 1899-1900, 2 vol. gr. in-8°.
- ENLART (Camille), *Fouilles de Famagouste*, (*Archaeological Journal*, 1902.)
- HEYD (Guillaume), *Hist. du Commerce du Levant au Moyen Age*, trad. Furcy Raynaud, Leipzig, 1885-86, 2 vol. in-8°.
- HUEN (Nicole Le), *Relation du Pèlerinage en Terre Sainte*, Lyon, 1488, incunable (traduction amplifiée da Breydenbach).

- J'ANSON (Edw.) et VACHER (Sydney), *Mediaeval and other buildings in the Island of Cyprus* (Transactions of Roy. Inst. of Brit. Architects, mai 1833).
- JEFFREY (George), *Mediaeval Cyprus*, (Alhenaecum, 1897).
- JEFFREY (George), *Monuments of Cyprus*, Nicosie, 1919, in-8°.
- JORGA (N.), *Philippe de Mézières*, Paris, 1896, in-8°.
- JORGA (N.), *Notes pour servir à l'hist. des Croisades au XV<sup>e</sup> s.* (Rev. de l'Or. Lat. 1896).
- KERGORLAY (Comte Jean de), *Soirs d'épopée*, Paris, 1913, in-12.
- LUSIGNAN (P.-Etienne de), *Description ou Histoire de Cypre*, Paris, 1580, in-4°.
- MACHAUT (Guill. de), *La Prise d'Alexandrie*, Ed. L. de Mas Latrie, Genève, 1877, in-8°.
- MACHERAS (Léonce), Κρονικόν Κύπρου. Ed. Sathas et Miller, Paris, 1835, in-8°.
- MARITI (Giov.), *Viaggi per l'isola di Cipro*, 1769, in-8°.
- MARTINENGO (Nestor), *L'assedio e presa di Famagosta*, Vérone. 1572, in-8°. — *La vraie histoire du siège et de la prinse de F.* Paris, 1572, in-8°.
- MAS LATRIE (L. de), *Vestiges de la domination des princes de Lusignan dans l'île de Chypre*, (Bull. soc. de l'Hist. de Fr., 1847). *Monum. franc. de l'île de C.* (Magas-Pittor, 1847). *Hist. de l'île de Chypre sous le règne des princes de la Maison de Lusignan*, Paris, 1852-62, 3 vol. gr., in-8°. — *Nouv. preuves*, 1873-74. — *Docum. nouveaux* (Docum. inéd. Mél. Hist. t. IV), Paris, 1882, in-4°. — *Docum. génois*, 1882. — *Généal. des rois de C.*, 1884, in-8°. — *Reg. des lettres du roi de C.* (Bibl. de l'Ec. des Ch., 1894). — *Hist. des Archevêques latins*, 1882.
- MÉSENGE (Pierre), *Pèlerinage à Jérusalem*, Bibl. d'Amiens, fonds Lescalopier, ms. 5215.
- MÉZIÈRES (Ph. de), *Vita S. Petri Thomae*. (Acta SSor. Januar. II. 27 janv.)
- MOREL (Edmond), *Famagouste*, communication à l'Acad. des Sciences, Belles Lettres et Arts de Lyon, le 14 déc. 1913, Lyon, 1915, gr. in 8°
- NOVARE (Philippe de), *Les Gestes des Chyprois* (continué par Gérard de Montréal), Ed.-Gaston Raynaud, Genève, 1887, in-4°.

- OLDENBOURG (Willibrand d'), *Relation*, (Laurent *Peregrinatores Medii Aevi quatuor*).
- PERISTIANY (J.-K.), *Γενική Ιστορία της νήσου Κύπρου*. Nicosie, 1912, gr. in-8°.
- PEGOLOTTI (Francesco Balducci), *Pratica della Mercatura*, (Pagnini, g. F. *Della decima*, etc. Lisbonne et Lucques, 1765-66, t. III).
- REY (Baron E.), *L'architecture militaire des Croisés*, Paris, 1871, in-4°.
- SAIGE (Jacques Le), *Voyage*, Ed. R. Duthillcœul, Douai, 1851, in-4°.
- SAINTE MARTHE, *Hist. des Lusignans*, Bibl. Nat. ms. fr. 24211.
- STRAMBALDI, *Chronique de Chypre*, Edit. R. de Mas Latrie, Paris, 1893. in-4°.
-





Paphos ; Ruines de la ville du Moyen Age.

Phot. C. Enlart.





## PAPHOS

Les fadaïses littéraires du xviii<sup>e</sup> siècle nous obsèdent d'une Paphos d'imagination, avec laquelle Paphos réelle présente le contraste le plus absolu.

Une côte rocheuse aride et sans ombre se découpe capricieusement, mais sans beaucoup de pittoresque ; quelques maigres champs d'orge, quelques caroubiers clairsemés représentent la culture, entre de grandes étendues de cailloux et de broussailles épineuses. Des femmes en grosses bottes et en pantalons de toile ; des hommes dont les grandes culottes ressemblent à des jupes, s'enveloppent la tête de mouchoirs sombres. Par des moyens primitifs ces hommes travaillent leur terre ingrate et surtout ils la font travailler par leurs compagnes, défraîchies dès l'enfance par la fatigue et le hâle. Cette population, qui n'inspire pas la confiance, ne la mérite guère ; elle est de relations peu sûres, sans culture, sans idéal, sans poésie. En résumé, nul coin de terre n'est plus prosaïque et moins souriant que la terre de Paphos.

Le voyageur qui vient de Limassol par la côte rencontre d'abord la commanderie de Kolossi, aux vi-

gnobles illustres, que domine toujours le vieux donjon des Templiers, puis le domaine fertile de Piscopi qui fut un fief des Cornaro, puis une sorte de désert, et le promontoire de falaise qui portait Amathonte.

En approchant de Paphos, il rencontre une sorte de latomie avec chambres creusées dans les parois de rocher taillées à pic. Ce sont, semble-t-il, des tombeaux antiques; la tradition y voit l'emplacement des jardins sacrés de Vénus, et explique autrement les grottes. Une curieuse et très ancienne petite église byzantine, à cinq coupoles disposées en croix, s'élève là; le village se nomme Hieroskypos.

Plus loin, une grande plaine s'étend en pente douce vers la mer; de petits torrents la sillonnent; on y voit des restes de travaux d'art du Moyen Age, ponts, digues de barrage, écluses, aqueducs; là était, en effet, le domaine royal de Covocle, en grec Kouelia, planté de cannes à sucre qui étaient un des principaux revenus de la couronne de Chypre.

Dans la partie la plus haute de cette plaine inclinée, se dresse la ruine puissante du manoir des Lusignans. Il se développait en carré autour d'une vaste cour. L'aile qui faisait face à l'entrée est encore en partie conservée. Elle a une grande salle basse du XIII<sup>e</sup> siècle, vaisseau unique d'un aspect très monumental avec sa voûte d'ogives retombant sur des consoles. La salle haute n'avait qu'un plancher de bois, soutenu par une ligne centrale de poteaux. On y accédait par un perron extérieur. Kouelia n'est autre chose que l'emplacement de la plus ancienne ville de

Paphos, celle des Grecs, et c'est tout près du manoir des Lusignans que gisent les ruines du plus célèbre des temples de Vénus.

Depuis longtemps, les tremblements de terre ont jeté bas sa belle colonnade dorique ; les chapiteaux et les tambours cannelés des fûts sont épars sur le sol ; les fondations du temple et de ses dépendances ont été dégagées dans des fouilles méthodiques opérées par les soins du gouvernement anglais ; les mosaïques des pavements ont été remises au jour. Elles sont d'un style sévère, comme le temple lui-même et ne comportent que des dessins géométriques, en marbres blanc noir et pourpre.

Malheureusement les pluies abondantes de l'hiver ravinent le sol sacré et désagrègent ces mosaïques. Dans les endroits abrités où se maintient un peu d'humidité, de jolies touffes de *cheveux de Vénus* égaient les pans des murs ruinés.

Le Moyen Age connaissait bien le temple et son histoire et en attribuait la destruction aux apôtres Paul et Barnabé. Le Père Etienne de Lusignan qui, au xvi<sup>e</sup> siècle, a recueilli les traditions de son infortunée patrie, nous en informe en ces termes :

« Et bien que la ville ait esté ruinée, toutefois, le magnifique Temple de Vénus est demeuré en son entier jusques au temps des Apostres. Et quand Sainct Paul et Sainct Barnabé preschoient le Sainct Evangile au proconsul Paul Sergie, et le convertirent, alors Sainct Barnabé voyant en ceste isle (qui estoit son païs) la tresmeschante et malheureuse Idolatrie

qu'on faisoit au Temple de Vénus, et que les hommes et femmes y entroient tous nuds, il esleva ses mains et sa face au Ciel, priant le Très-puissant : si que ayant achevé son oraison, aussi tost ce Temple fut foudroyé par terre, et tua et massacra tous ceux qui estoient dedans. On en voit encore les vestiges. »

Ce récit n'empêche pas le digne religieux de nous dire quelques pages plus loin que Paphos fut détruite par les tremblements de terre. Le lecteur choisira entre les deux versions.

A deux kilomètres environ plus à l'est, c'est la Paphos romaine, abandonnée aussi, et plus à l'est encore, sur une éminence, Ktima, la ville de fondation turque qui, dans les temps modernes, a remplacé Paphos.

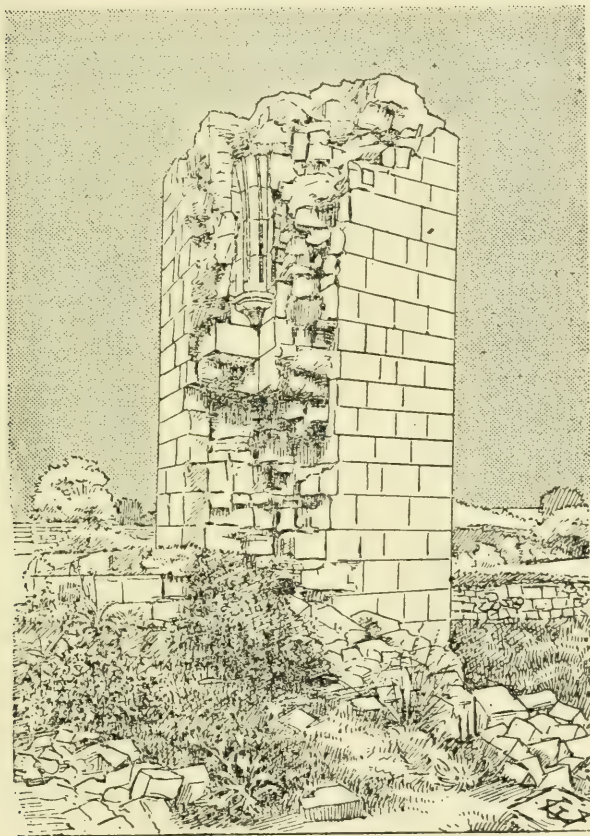
Ktima ne contient rien d'intéressant ; Kouclia, nous l'avons vu, ne contient plus guère que deux ruines ; Baffo, au contraire, est un immense champ de décombres, où se mêlent étrangement les vestiges romains, byzantins et français, car trois civilisations s'y sont succédé.

Le port de Paphos a toujours été très mauvais, mais il fut, à certaines époques, très fréquenté. Il était défendu par deux châteaux de mer que les Vénitiens firent sauter. Il ne subsiste plus de ce port qu'un môle ruiné relié par un pont à un fortin vénitien carré qui s'élève dans la mer et paraît n'être que la transformation d'un ouvrage plus ancien.

De la période romaine il subsiste Paphos un groupe de grandes colonnes corinthiennes à fûts de marbre ;



elles se dressent à moitié engagées dans la terre et les décombres, près de l'église byzantine consacrée à l'a-



Ruine de la cathédrale latine de Paphos.

pôtre Paul, et la tradition affirme que l'apôtre fut lié à l'une de ces colonnes pour être fustigé.

L'église byzantine est campée sur un piédestal de rocher encadré de quelques touffes de figuiers et de caroubiers. Sous ce rocher sont des excavations antiques, citernes ou sépultures, que l'on montre depuis des siècles aux pèlerins comme la Caverne des Sept Dormants.

Plus belle était la cathédrale latine, élevée au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, continuée au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> dans un style français très pur. Il n'en reste, hélas, qu'un tas de décombres et une pile carrée, contrefort ou culée d'arc boutant à laquelle adhère une retombée des voûtes d'un collatéral.

Les églises de Saint Dominique et de Saint François, monuments plus modestes du même art, n'ont laissé que de faibles vestiges.

Un grand édifice qui pouvait remonter au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle ou au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> a été accommodé en mosquée au <sup>xvi</sup><sup>e</sup>, puis aux trois quarts démoli.

On y remarque sept très gros chapiteaux de marbre blanc à volutes; autour de l'un d'eux est sculptée une scène de chasse à courre. Leur style rappelle les interprétations italiennes de l'art français.

Tels sont les vestiges qui racontent encore aux passants l'histoire de la Paphos du Moyen Age. Cette ville eut des retours de fortune très divers. Prospère au temps des romains et sous la domination byzantine, elle était misérable au début du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle; puis après la chute de Saint-Jean d'Acre, elle prit son essor comme l'amagouste, vit affluer les marchands d'Orient et d'Occident et fut le siège de consulats et

deux évêchés grec et latin, qui eurent de belles églises.

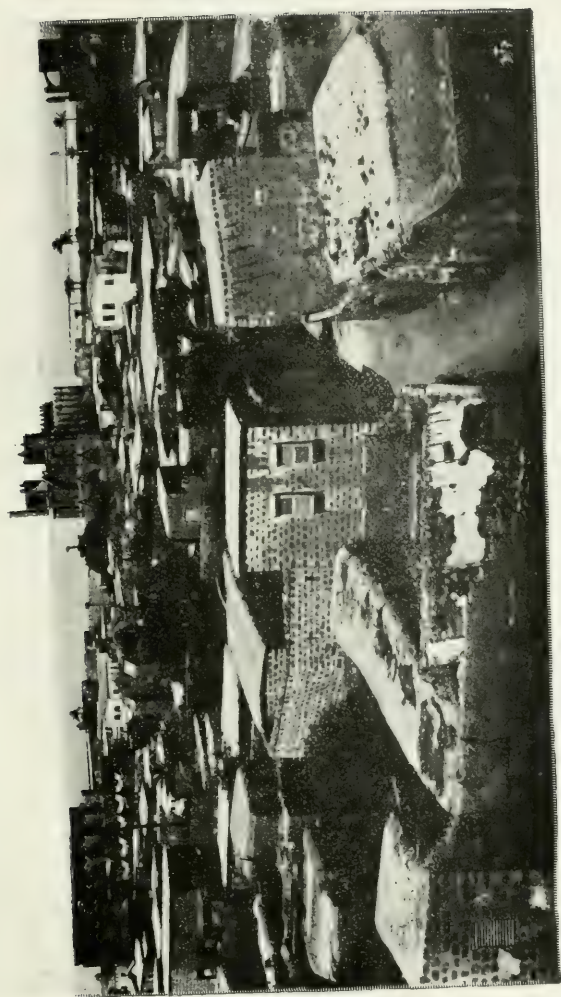
Comme à Famagouste, les Gênois exercèrent de terribles ravages, en 1360, puis en 1373, et depuis l'occupation de Famagouste, ils s'attachèrent à ruiner le commerce de ce port rival.

Lors de l'invasion des Mameluks, en 1425, Paphos reçut leur premier et terrible choc, elle végéta depuis lors péniblement jusqu'en 1570. Le premier juin de cette année là, elle vit le débarquement de l'armée du sultan Sélim qui venait conquérir l'île de Chypre. Sa population latine chercha asile à Nicosie avec son évêque, Contarini, mais Nicosie fut emportée d'assaut et ce jour-là le dernier évêque latin de Paphos périt en héros sur la brèche.

Bien que les tures aient aménagé dans les ruines de Paphos une mosquée bientôt ruinée elle aussi, on peut dire que la ville n'a pas survécu à leur conquête. Depuis des siècles, elle a servi de carrière de pierre de taille.

La pierre de taille écroulée couvre pourtant encore de nombreux hectares de ce sol historique. Les décombres semblent s'étendre à perte de vue, sillonnées de sentiers qui furent des rues, fleuris de cyclamens roses au printemps, et parsemés çà et là de bouquets de lentisques, de figuiers, de cystes ou de caroubiers, que domine de place en place le panache d'un grand dattier.





Famagouste ; Vue prise de la porte de terre.  
Phot. C. Enlart





## FAMAGOUSTE

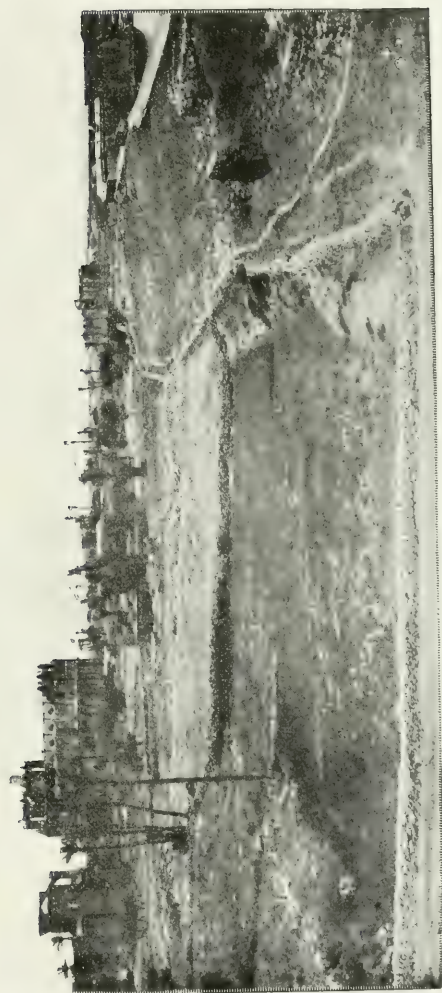
Lorsque, par terre ou par mer, on approche de Famagouste, rien au dehors ne laisse soupçonner son état de ruine. Des remparts imposants déploient leurs bastions, chef-d'œuvre de Sanmicheli le neveu, et paraissent construits d'hier; au-dessus, émergent des clochers et les cimes de quelques dattiers. Rien n'a changé depuis le <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle et c'est un spectacle singulièrement saisissant que cette ville de conquérants si fièrement plantée au bord de la côte d'outre mer, dominant de loin les ruines de la Salamine antique et le tombeau byzantin de Saint Barnabé; baignant dans des flots de soleil la plus pure architecture de l'Occident pour affirmer le triomphe de la civilisation franque et de l'Eglise latine. Il semble que le soleil ait doré la pierre jaune des monuments, clarifié l'eau toute bleue du golfe, et recuit l'argile blanche du sol pour fondre ces teintes claires dans un éblouissement harmonieux. Vue du golfe, la ville mire ses silhouettes dans l'eau et semble encore convier le voyageur aux affaires et aux fêtes; vue de la terre, elle élève intacte au-dessus des plaines dénudées et des la-

gunes grouillantes d'oiseaux les remparts qui défendaient ses richesses. Elle semble encore défier l'ennemi. Deux portes seulement donnent accès dans son enceinte, la porte de mer, toute de marbre, dans une très noble architecture de la Renaissance italienne, et la porte de Varoshia. Quand on a franchi la voûte de cette dernière, on trouve à l'entrée d'une grande rue des échoppes et des masures habitées, par-dessus lesquelles la cathédrale dresse plus loin la magnificence de sa façade. Là encore, il semble que rien n'ait changé. Mais si l'on entre par la porte de mer, le spectacle est tout autre : dans l'enceinte vide d'habitants, c'est à perte de vue le terrain vague semé de quelques maigres broussailles de touffes d'aloès et de pierres de démolitions, et ça et là de belles églises françaises alternant avec des bouquets de dattiers.

Famagouste a été détruite trois fois et peut-être allons-nous la voir ressusciter.

Qui n'a présents à la mémoire les vers d'Horace célébrant Teucer, le fondateur de la seconde Salamine ?

Cette ville illustre mirait ses colonnades dans des eaux limpides comme le ciel, au fond d'un golfe hospitalier de la côte orientale de Chypre, à l'abri des monts de Cérines où le Pentedactylon profile sa main cyclopéenne. Sous ses murs, le fleuve Pedias apportait à la côte des alluvions fertiles, mais aussi l'insalubrité. Salamine était presque ruinée lorsque Constantin le Grand entreprit sa reconstruction ; l'œuvre fut si complète que la ville put recevoir un nouveau nom



Famagouste ; Vue prise des ruines de l'arsenal.  
Phot. C. Enlart.





et Constantin voulut l'appeler Constantia. Il pouvait, en effet être fier de son œuvre. Pour parer à l'insalubrité des eaux de la côte, il avait amené les sources des montagnes sur un long et bel aqueduc, à travers la plaine de la Mesaorée ; d'immenses citernes recueillaient ces eaux, et de somptueuses colonnes de granit poli ornaient les péristyles de la cité. Elle avait déjà ses fastes chrétiens : c'était là que Saint Barnabé avait terminé son apostolat et trouvé son tombeau ; il eut de dignes successeurs et de dignes sanctuaires, surtout après l'invention de ses reliques, au x<sup>e</sup> siècle. Une superbe église à coupoles fut élevée plus tard sur sa sépulture.

En 1191, Chypre, qui avait contemplé avec désintéressement la première croisade et que le duc Isaac Comnène avait détachée de l'Empire Byzantin paya cher l'indépendance qu'elle avait voulu d'une part se donner vis-à-vis de l'Empire et garder de l'autre vis-à-vis des Croisés. Richard Cœur de Lion s'en empara, la vendit aux Templiers qui ne surent la pacifier et qui la rétrocédèrent à Guy de Lusignan.

Alors, commence une colonisation française qui fut féconde et durable.

Nous oublions trop souvent que le royaume de Jérusalem a vécu 192 ans, le royaume de Chypre 380 ans, et l'Empire latin de Constantinople cinquante sept ans.

Le trafic de l'Asie, important encore aujourd'hui, l'était bien plus avant la découverte du Nouveau Monde. Ce trafic passait nécessairement par les ports

de Syrie. Leur possession n'était pas un bénéfice temporel négligeable.

Au lendemain de la conquête des Croisés, Constantin ou Salamine se trouvait être une ville ruinée et malsaine; l'aqueduc était détruit; l'embouchure du Pedias s'était enlisée et formait des étangs pestilentiels. Les Lusignans entreprirent des travaux d'assainissement et restaurèrent l'aqueduc, mais ils changèrent l'emplacement de la ville afin de la rendre moins insalubre : ce ne fut pas Salamine qu'ils restaurèrent, mais la bourgade d'Ammokhostos, située de l'autre côté du fleuve, qu'ils développèrent et élevèrent au rang de ville.

Ammokhostos devint en français Famagouste. Son emplacement était bien choisi, car le port offre un abri sûr au fond du golfe et une grande profondeur d'eau; une ligne de récifs forme un brise-lames naturel dont, au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, on fit un môle en coulant entre les îlots de rochers des navires chargés de pierres, sur lesquels on n'eut plus qu'à fonder des maçonneries.

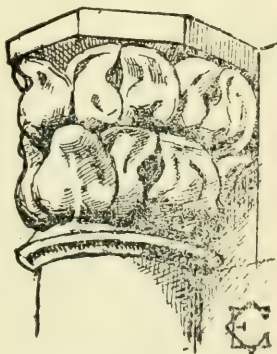
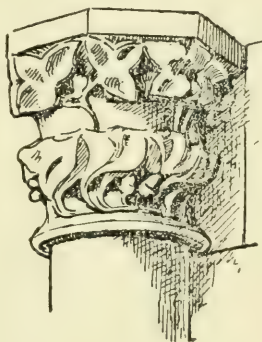
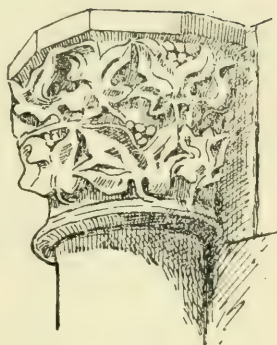
Famagouste, à travers la plaine de la Mesaorée, communique facilement avec Nicosie, capitale de Chypre; c'était donc un excellent débouché en même temps que le meilleur mouillage de l'île.

La ville française ne commença de se développer que dans les dernières années du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle.

En 1291, un immense désastre, la prise par les Sarrazins de Saint-Jean-d'Acre, dernier vestige du royaume de Jérusalem, donna tout-à-coup à Fama-

gouste une importance extrême, un développement aussi considérable que subit. Tous ceux qui échappèrent au sac de Saint-Jean d'Acre passèrent la mer avec tout ce qu'ils purent emporter et se réfugièrent à Famagouste : en même temps, comme Chypre devenait la dernière terre chrétienne à l'Orient, l'île devint le marché et l'entrepôt nécessaire de toutes les transactions entre l'Asie, le Midi et une partie du centre de l'Europe.

Les consulats des nations maritimes se transportèrent à Limassol et surtout à Famagouste, où des officiers accrédités auprès du roi de Chypre représentèrent les villes de Venise, Gênes, Narbonne et Montpellier. Les *loges* qui étaient le siège de ces diverses juridictions s'élevèrent dans une grande rue parallèle à la mer, à la suite de la place principale et de la façade du palais des



Famagouste. Chapiteaux d'une église non identifiée.

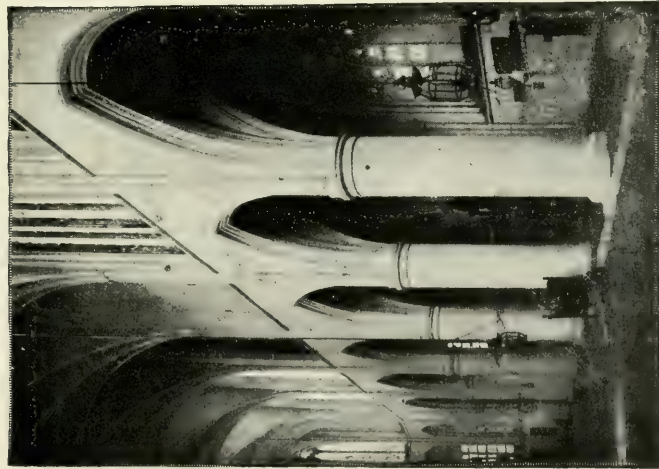
rois, qui, sur cette, place, fait vis-à-vis au grand portail de la cathédrale. Une autre grande rue reliait au port cette place magnifique; on y trouvait le palais épiscopal, les banques, les bourses, les études des notaires. C'était le centre des affaires.

Le port était défendu par un château rectangulaire à quatre tours d'angles, qui fut bâti vers 1310, remanié par les Vénitiens au xv<sup>e</sup> siècle, et subsiste encore. De ce château, la chaîne qui fermait l'entrée du port allait rejoindre une tour placée à l'extrémité du brise-lames. Entre le château et la porte de mer, sur la plus grande longueur du port, s'étend un quai de débarquement. Au delà de la porte de mer était l'entrée du bassin intérieur de l'arsenal, du *clos des galées*, qui est aujourd'hui comblé. Le château conserve ses tours rectangulaires et une grande salle basse que couvrent des voûtes d'ogives.

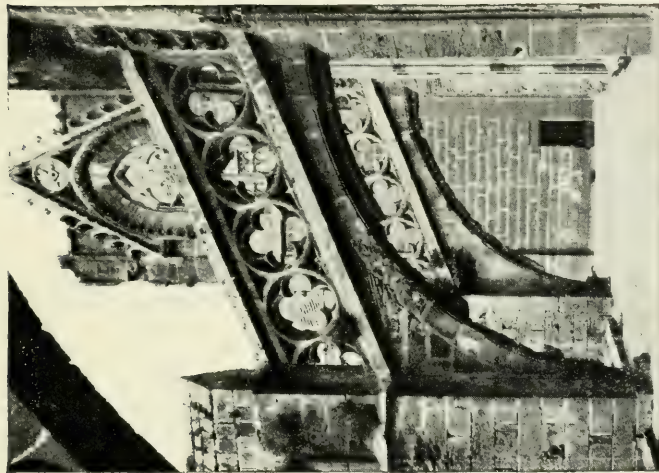
C'est sur le quai de Famagouste, entre la porte de mer et celle du château que Shakespeare a placé la première scène du deuxième acte d'*Othello*; le troisième est sur la place; et le drame poignant s'achève dans l'intérieur du château. L'imagination restitue admirablement ces scènes dans les lieux que l'auteur a clairement indiqués et bien choisis. Il avait eu des renseignements sur la malheureuse ville dont nul n'avait encore oublié l'ancienne splendeur et le récent désastre; quant au drame lui-même, on sait que c'est l'ennoblissement d'aventures authentiques mais très vulgaires des derniers temps de l'occupation vénitienne.

Dans les premières années du xiv<sup>e</sup> siècle, Fama-



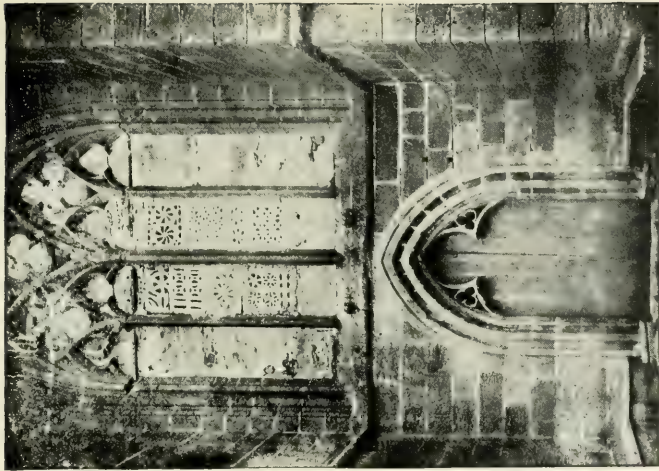


Ensemble.



Arcs boutants.

Cathédrale de Famagouste.



Porte Nord.

Phot. C. Enlart.



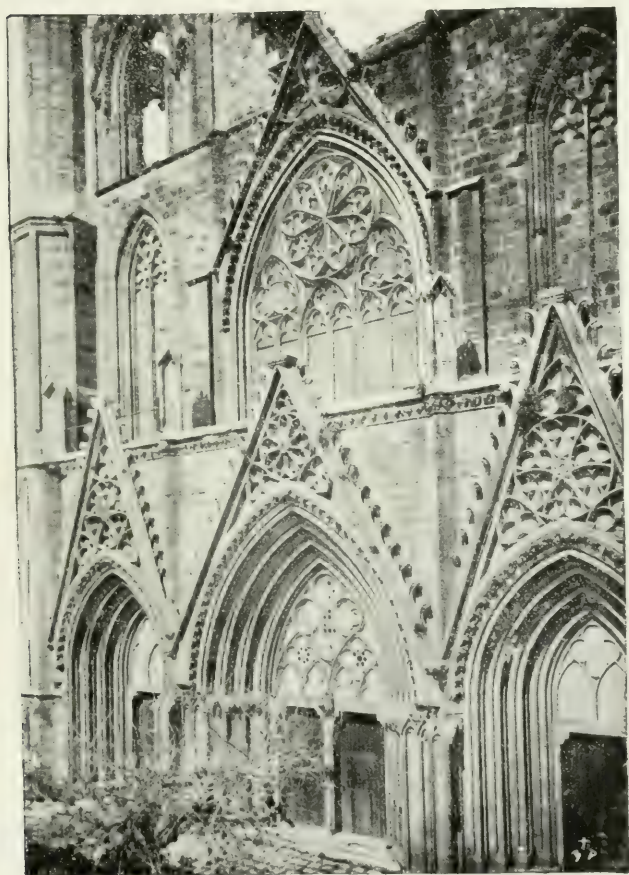
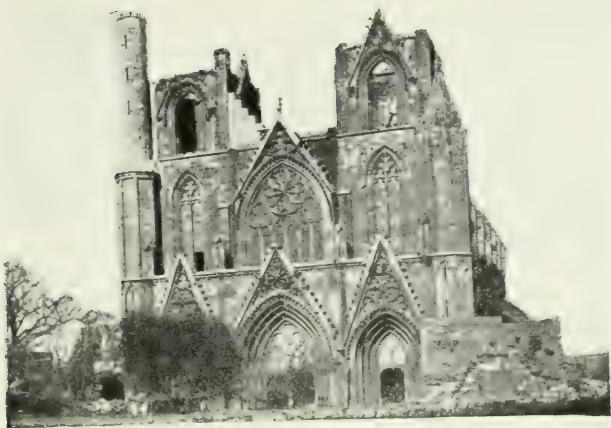


goust commença à se rebâtir de fond en comble et avec luxe. Les fondations d'une nouvelle cathédrale furent creusées en 1300, sous la direction d'un maître d'œuvres français qui certainement connaissait bien Saint-Urbain de Troyes, car les rapports des deux sanctuaires sont remarquables. Curieuse coïncidence, le maître d'œuvres de Saint-Urbain, Jehan Langlois, avait obtenu en 1266 de quitter Troyes pour la Terre-Sainte. — Quel que soit cet artiste, il avait, en 1311, achevé le chœur et les deux chapelles qui le flanquent. Les fonds mis à sa disposition avaient été recueillis par le bon évêque Guy, prélat zélé pour l'œuvre de son église et qui, mourant en 1308, avait laissé à son successeur 70.000 besants pour l'achever. Mais ce successeur était indigne. C'était un certain Antonio Saurona, qui en une année d'épiscopat détourna 20.000 besants du trésor de l'œuvre et aliéna la vaiselle plate de l'évêché.

En 1311, par bonheur, un prélat d'une haute situation personnelle et d'un noble caractère, Baudoin Lambert, d'une famille de Nicosie, monta sur le siège de Famagouste et put et voulut de ses propres deniers assurer l'achèvement de la magnifique cathédrale, abandonnée depuis sept mois. Les travaux interrompus le 4 août 1311 furent repris avec une activité nouvelle le 1<sup>er</sup> septembre et une inscription en français fut gravée pour perpétuer le souvenir de la magnificence de l'évêque. Par malheur, il omit d'y faire figurer le nom du maître de l'œuvre.

A la même époque, le roi Henri II de Lusignan s'occupait activement de la construction du château et des remparts, du port, du palais royal et du couvent de Saint-François qui y était contigu, quand en 1310, Amaury prince de Tyr, son frère, le détrôna et l'exila. Craignant les attaques des partisans de Henri II, Amaury poussa avec plus d'activité les travaux du château et créa dans la ville des dégagements pour faciliter la répression des émeutes, c'est ce que l'on a vu faire à Paris sous Napoléon III. L'aménagement de la place et des rues voisines paraissent être l'œuvre d'Amaury. En 1311, il était assassiné et son frère revenait. Il affectionna le séjour de Famagouste, et ses successeurs, Hugues IV et Pierre I<sup>er</sup>, les deux plus grands rois de Chypre, s'y plurent également. La cathédrale fut achevée sous le règne de Hugues IV et sa façade ressemble beaucoup à celle de la cathédrale de Reims. C'est là que se célébrait le sacre des rois de Chypre comme rois de Jérusalem. Au sortir de l'église, le roi traversait la place à cheval ; les consuls de Gènes et de Venise tenaient la bride de la monture de chaque côté ; ce privilège donna lieu en 1373 à une dispute de préséance qui amena une émeute sanglante, puis la guerre qui devait ruiner à jamais le royaume.

L'intérieur de la cathédrale est d'une pureté de style, d'une unité et d'une harmonie de proportions au-dessus de tout éloge. L'extérieur n'est pas moins élégant et homogène ; on peut seulement regretter que la pierre trop poreuse donne une certaine rudesse aux



Famagouste ; Façade de la Cathédrale.  
Phot. C. Enlart

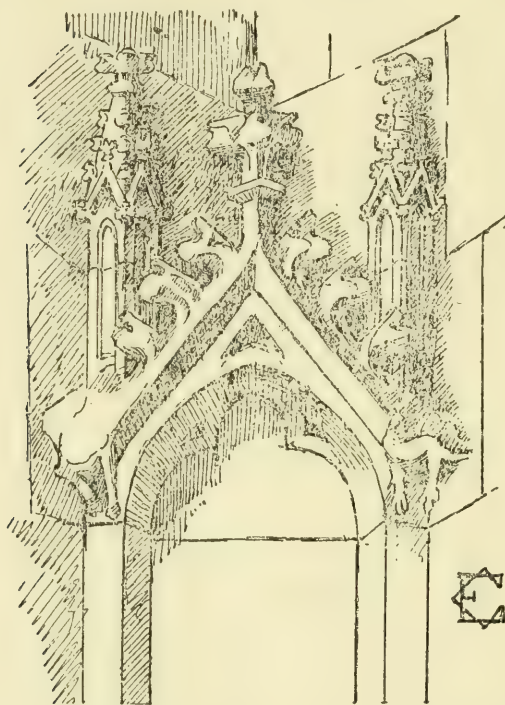




détails des sculptures, mais tout est construit et dessiné avec l'art le plus parfait. Comme les autres églises de Chypre, la cathédrale, bâtie pour n'avoir pas de toiture, n'a pas de triforium. Ses arcs boutants sont couronnés d'aqueducs inclinés portés sur d'élégantes claires voies de pierre ; quelques-uns ont été lourdement refaits après le tremblement de terre de 1516 et celui de 1568 qui, dit le Père Etienne de Lussignan, aurait infailliblement ruiné la ville si des marins catalans n'avaient eu le secret de l'arrêter par un signe de croix tracé en l'air avec un couteau à manche noir, tout en prononçant les premiers mots de l'Evangile de saint Jean.

Les tours de la façade ont quatre pignons comme à Reims et sont peu élevées. Elles ont dû avoir de courtes flèches. Le grand portail est encadré de niches qui ont contenu des statues. La finesse des détails et la qualité du dessin des dais qui les surmontaient permettent de croire que ces statues étaient belles et soignées, mais les Turcs, en s'emparant de la ville en 1571, les ont brisées, ainsi que toutes les verrières, car pour eux la représentation de la figure humaine est un péché, et il n'y a guère d'espoir de retrouver les débris, car les statues, qui peut-être étaient en marbre comme les portails de Nicosie, ont dû être envoyées au four à chaux. La chaux est en grand honneur ; on en blanchit les maisons et l'intérieur des mosquées, la cathédrale est aujourd'hui mosquée, et le saint badigeon, dont la blancheur est efficace pour éloigner le diable, s'est étendu en

couches nombreuses sur les fresques. Qui jamais pourra les rendre à la lumière? Il ne serait pas éton-



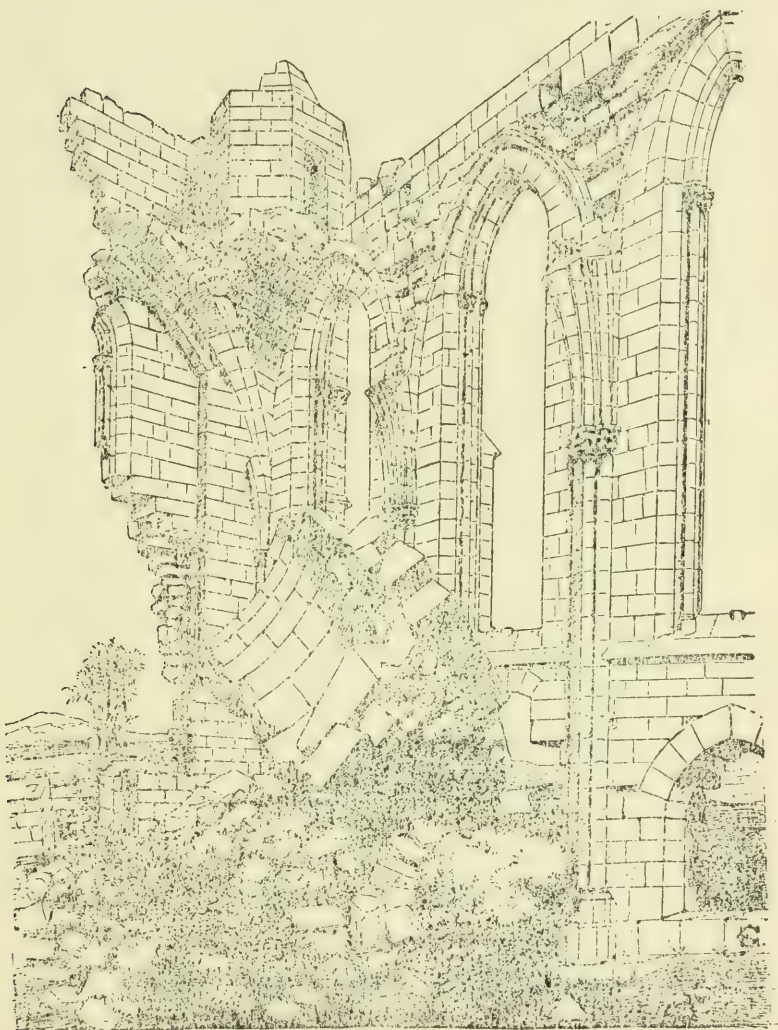
Saint Georges des Latins. Détail d'ornement  
du portail nord.

nant que ce badigeon cachât des chefs-d'œuvre de peinture italienne des <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles.

Sur le parvis de la cathédrale, se dresse encore une colonne de granit prise dans les ruines de Salamine et qui porta de 1489 à 1571 le lion de Saint-Marc. Auprès, s'élevait le mât de l'étendard de

Venise. Il fut hissé le 14 mars 1489, lorsque la veuve de Jacques le Bâtard, Catherine Cornaro, abdiqua solennellement sur ce parvis la souveraineté de Chypre entre les mains du provéditeur vénitien François de Priuli. La reine était arrivée le matin à cheval de Nicosie avec ses dames d'honneur; toutes étaient vêtues de satin noir; une messe précéda l'abdication de

la reine. A l'endroit même où elle eut lieu, les Turcs, en 1571, souillèrent leur victoire par la plus abomina-



Saint Georges des Latins à Famagouste.

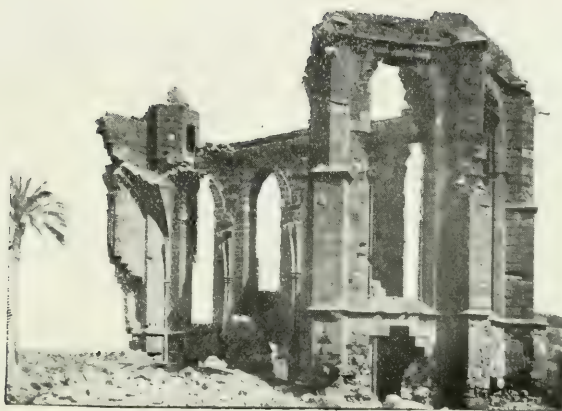
ble des cruautés. Le vaillant défenseur de Famagouste, Marco Bragadino, fut écorché vif sur le parvis. Venise expiait tristement son usurpation. En abattant le lion et l'étendard de Saint-Marc, les Turcs laissèrent subsister la colonne et près d'elle un sarcophage, romain que les Vénitiens avaient trouvé dans des fouilles et avaient pris pour le tombeau de Vénus. C'est en cette qualité qu'ils l'avaient honorablement placé devant leur cathédrale. Aujourd'hui, un Anglais l'a fait porter au cimetière protestant et s'en est fait un tombeau; bizarre volonté dernière et acte de vandalisme qui supprime un pittoresque souvenir.

Au nord de la cathédrale se voient les ruines d'un palais gothique, c'était l'évêché; sa chapelle subsiste, ainsi que les boutiques ouvertes jadis sur la grande rue marchande et qui procuraient des revenus à l'évêque.

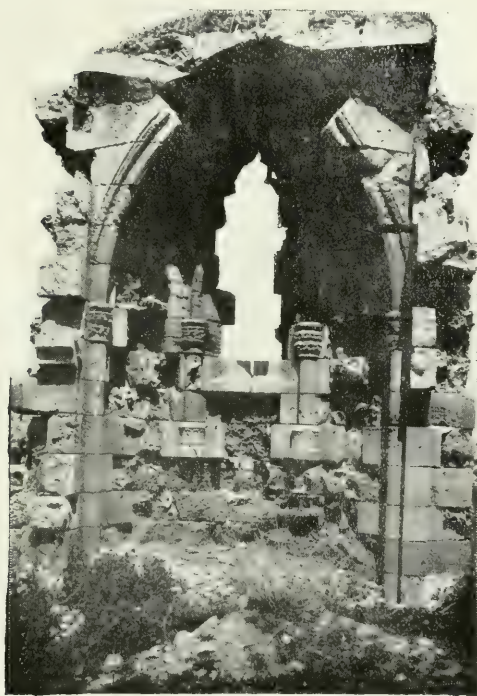
De l'autre côté de cette rue et près du château se dresse la ruine du plus excellent monument français de Famagouste, église à une seule nef de proportions élevées; un peu antérieur à la cathédrale et un peu postérieur à la Sainte Chapelle de Paris, qu'elle rappelle beaucoup. On l'appelait Saint Georges des Latins; son histoire est inconnue.

Au nord de la cathédrale s'élève une église presque aussi grande, qui en est une lourde copie. Ses murs croulants portent les traces du bombardement de 1571, mais elle ne s'est effondrée qu'au xvii<sup>e</sup> siècle, faute d'entretien. C'était la cathédrale des Grecs, qui, opprimés depuis la conquête jusqu'au milieu environ du





Saint-Georges des Latins.



Chapelle près de Sainte-Anne.  
Famagouste.

Photo C. Follat.

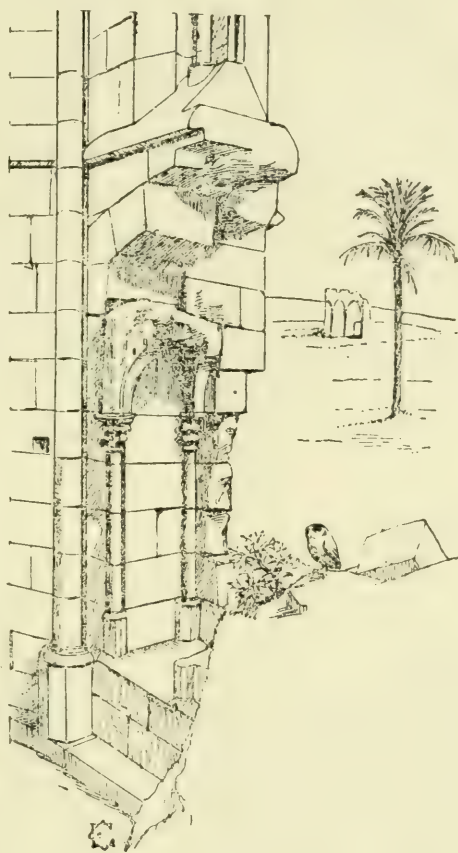




xiv<sup>e</sup> siècle, avaient alors recouvré quelque influence, grâce aux fortunes faites par plusieurs d'entre eux.

Les Assises du royaume ne leur permettaient pas d'avoir d'évêques dans les villes; ils donnèrent toutefois le titre de cathédrales à leurs églises principales de Nicosie et de Famagouste et rebâtirent celle-ci magnifiquement, comme une puissante rivale à côté de l'église latine. Toutefois ces grecs très frottés de civilisation occidentale, adoptèrent le style gothique et firent décorer par des peintres siennois

tout l'intérieur de leur église, dont les murs portent encore de curieux débris de fresques.



Famagouste. Piscine du sanctuaire de Saint Georges des Latins.

A l'ouest de la grande place, en regard de la cathédrale, se déploient la façade du palais et l'abside de Saint-François, qu'une ruelle en séparait.

Saint-François est une pittoresque ruine, et c'était une jolie église du début du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, dans le style du Midi de la France, avec une seule nef et deux courtes chapelles forment comme un transept. Ses murs étaient revêtus de belles peintures italiennes du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle ; l'on y lit encore des noms de pèlerins gravés au couteau. Les tombeaux de riches personnages y étaient nombreux. J'y ai trouvé ceux de deux consuls de Narbonne.

Cette église était l'œuvre du malheureux Henri II, le roi infirme et détrôné par son frère, puis restauré après l'assassinat de ce dernier. Sujet à de terribles attaques d'épilepsie, Henri II ne se montrait pas. Il vivait dans la retraite et dans la prière ; bienfaiteur des franciscains, il voulut avoir son tombeau dans leur église de Nicosie et leur fit bâtir un couvent contigu à son palais de Famagouste, d'où il se rendait souvent la nuit à leur église par une galerie. De cette galerie, Hugues IV fit un tir à l'arbalète, et il l'emplissait de sa gaité bruyante et parfois sacrilège. C'est que ce roi, à l'inverse de son prédécesseur, haïssait les franciscains ; ses faveurs allaient aux Prémontrés, dont il avait magnifiquement achevé l'abbaye à Lapaïs, et c'est chez eux qu'il faisait des retraites, ces moines très peu ascètes étaient sans doute plus en communion d'idées avec le violent monarque.



Saint-François.

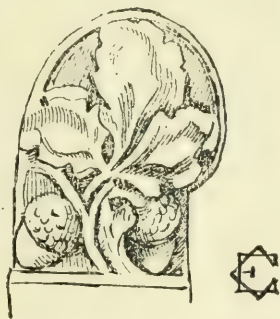


Famagouste ; Sainte-Anne.  
Phot. C. Enlart.





Celui-ci haïssait à l'égal des franciscains son gendre, l'infant Henri de Majorque qui les protégeait. Quelle était la cause de cette double haine, ce serait une question historique curieuse à éclaircir, mais la façon dont elle se manifestait témoigne de l'empportement du roi. Le palais de Famagouste fut témoin de scènes de la dernière violence.



Saint Georges des Latins.  
Détail d'ornement du portail  
nord.

La turbulence paraît avoir régné dans la famille royale. Enfant, le fils aîné du roi se noya dans un bassin des jardins royaux; ses frères, un peu plus tard, firent une escapade qui eut des conséquences terribles : ils s'étaient embarqués pour visiter l'Europe; ils furent rattrapés, mais leur précepteur fut pendu. Hugues aimait l'ordre. Son chancelier Philippe de Mézières rapporte ses colères quand les gentilshommes de sa suite ne suivaient pas attentivement l'office. Il est curieux de penser que ce même Hugues IV, si peu maître de ses emportements, fut un prince ami des arts et des sciences, des littérateurs et des philosophes et un homme d'Etat plein de sagesse.

Instruit dans les principes du *De regimine principum*, que Thomas d'Aquin avait dédié à son prédécesseur Hugues III, il avait en vénération la mémoire du saint philosophe, de qui il avait donné le nom à son fils

ainé, mais peu austère et très artiste, il honorait Boccace de son amitié, ou s'honorait de la sienne. Il vint à son secours dans une période critique de sa vie aventureuse; Boccace lui dédia un curieux essai de mythologie, *Geneologia de gli Dei*, et cette dédicace prouve que le roi de Chypre était un lettré et un curieux en même temps qu'un Mécène. Il est probable que Boccace vint à Famagouste, où il a placé la scène finale des aventures de la *Fiancée du Roi de Garbe*, débarquant parmi la foule cosmopolite qui chaque jour affluait sur les quais de la grande ville marchande, puis reconnue par un des riches négociants de la ville, qui avait fréquenté la cour de son père, et amenée par lui au palais.

Hugues IV dut achever et embellir le palais en même temps qu'il reconstruisait celui de Nicosie et le meublait avec un luxe et une élégance que l'on vantait dans le monde entier. Il avait fait faire une horloge à Crémone; il avait de merveilleuses orgues d'appartement, et quantité de meubles précieux. Une épave de son mobilier nous est parvenue, portant son nom et ses armes : c'est l'admirable bassin de cuivre incrusté d'argent de la collection Henry d'Allemagne qui fut exécuté dans le palais même par un artiste arabe, esclave et renégat de l'Islam.

L'admirable abbaye de Lapaïs qu'il fit achever dans le site enchanteur où il allait en séjour d'été, témoigne du goût de Hugues et de ce que devaient être ses palais.

Son fils Pierre I<sup>er</sup> hérita de ses qualités, et c'est sous

son règne que la prospérité de Chypre, de Famagouste en particulier, atteignit son apogée. Pierre I<sup>er</sup> résume en lui toute l'élégance de ce xiv<sup>e</sup> siècle qui fut l'époque la plus raffinée de l'histoire. Roi chevalier, il reçut à sa cour la fleur de la noblesse européenne, entre autres, le maréchal Boucicaut et Enguerrand de Coucy. Il donnait aux plus dignes l'ordre de l'Épée, qu'il avait institué et dont la devise peint son caractère.

Pierre avait résolu de détourner les princes d'Europe de leurs guerres de famille pour unir leurs efforts contre l'ennemi commun, le Sarrazin, dont la puissance croissante menaçait la Chrétienté sans qu'elle s'en doutât assez. Il avait compris que seule une nouvelle croisade suivie de la conquête de l'Égypte pourrait sauver l'avenir du royaume de Chypre et de l'Europe orientale. Son chancelier Philippe de Mézières, vieux et loyal serviteur d'Hugues IV, littérateur et philosophe chrétien d'une haute valeur, mais d'un mysticisme maladif et d'une préciosité insupportable, l'encourageait dans ce dessein, plus agréable encore au légat saint-Pierre Thomas, grande et énergique figure d'ascète dont les vertus héroïques étaient gâtées par l'intolérance et par d'autres exagérations, dont la malpropreté fut la moins excusable. Ces trois hommes enthousiastes allèrent par deux fois, en 1362 et 1364 parcourir l'Europe pour prêcher la croisade. Pierre Thomas et Philippe de Mézières explorèrent même les pays riverains de la Baltique. Le roi visita le pape, l'empereur, le doge de Venise, les rois de France, de Navarre et d'Angleterre pour les convain-

cre de la nécessité de l'entreprise et obtenir leur concours.

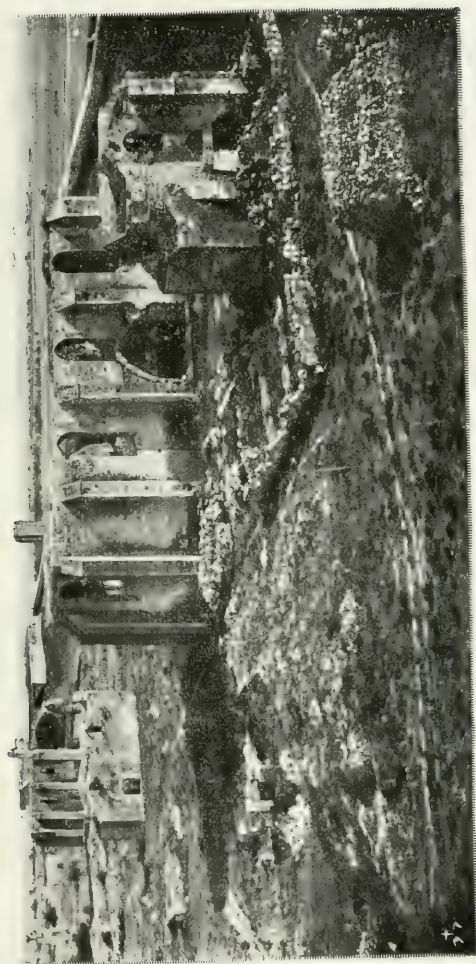
Quelques chevaliers seulement suivirent celui que Froissart appelle « le gentil roi de Chypre » ; la croisade commença par la prise d'Alexandrie et finit trois jours après par une retraite déplorable.

Pierre I<sup>er</sup> qui s'était ainsi attiré sans profit la haine terrible du sultan d'Egypte, Pierre Thomas qui voyait crouler ses rêves d'extension de la puissance chrétienne et Philippe de Mézières ne purent se consoler. Philippe se retira et mourut aux Célestins de Paris ; (1) Pierre Thomas alla finir ses jours à Famagouste, dans ce couvent des Carmes, qu'il avait fait bâtir et dont l'église dresse encore ses ruines imposantes à l'angle nord-ouest de la ville.

Cette église avait été bâtie vers 1360, en grande partie aux frais de Guy Babin, l'un des plus nobles gentilshommes de Chypre. C'est un monument à une nef, avec transept rudimentaire ; les proportions sont larges ; l'architecture affecte une élégante sobriété. Des fresques siennoises du xiv<sup>e</sup> siècle couvrent encore les murs. On y voit les armes de Chypre, de France et d'Angleterre, un très beau Saint-Georges, et au dessus de l'autel la scène de la Présentation qui était la dévotion chère à Philippe de Mézières. C'est à ses insistances qu'on doit l'institution de la fête de la Présentation, qui commémore du reste, un fait purement légendaire.

1. Son effigie funéraire, gravée sur une lame de cuivre, a passé dans une collection particulière. Elle est reproduite dans la *Statistique Monumentale de Paris* de A. Le Noir.





Famagouste : Le quartier arménien et l'Eglise des Carmes.

Phot. C. Eslan.





J'ai retrouvé en 1901 dans cette église les restes d'une charte murale commémorant une fondation du xiv<sup>e</sup> siècle, et divers tombeaux, parmi lesquels celui de Guy Babin. Le bombardement de 1571 avait <sup>de la nuit</sup> abattu le clocher, dont les débris étaient venus s'abattre à travers la voûte effondrée, avec les boulets et les morceaux de la cloche, en brisant les dalles de marbre des tombeaux. Ces décombres n'avaient pas été déblayés depuis.

Malheureusement, je n'ai rien retrouvé du tombeau vénéré de Saint Pierre Thomas qui, dans cette église faisait des miracles rapportés pieusement par Philippe de Mézières,

Une nuit de Noël, par une de ces pluies des hivers de Chypre, qui tombent par nappes, le saint homme avait voulu aller célébrer la messe de minuit à la Cava, église souterraine très vénérée établie dans un hypogée antique près de Varoshia et qui subsiste encore. Il fallait pour cela traverser toute la ville, puis faire près d'une demi heure de marche sur la route détrem-pée. Il s'y obstina, prit la fièvre et mourut admiré et vénéré de tous. Il avait pourtant eu dans sa vie des façons parfois rudes, témoin ce jour où, dans la cathédrale de Nicosie, il avait voulu ordonner et convertir de force à l'obédience romaine les prêtres grecs qu'il y avait attirés et enfermés, mais qui lui eussent fait un mauvais parti si l'on ne fût venu à son secours.

Pierre I<sup>er</sup> devait peu survivre à son saint ami. Il avait porté à son comble la puissance et la prospérité matérielle et artistique du royaume ; au dehors,

sa personne chevaleresque avait acquis un prestige universel. Admiré et fêté dans les cours d'Europe, il avait fait assaut de magnificence et de courtoisie avec ses frères et beaux cousins les souverains d'Europe, mais il ne rapporta des tournées triomphales que regrets et déceptions; la malheureuse équipée d'Alexandrie et de cruels chagrins domestiques le poussèrent au désespoir et à tous les excès que peut inspirer le ressentiment. Le roi chevalier allait finir comme un Néron.

Cette fin de règne eût été tout autre et Pierre aurait été aussi heureux dans la vie qu'illustre dans l'histoire s'il eût été compris dans son entourage, mais la noblesse était jalouse de l'élévation et de l'indépendance de son caractère et de ses préférences pour les chevaliers d'Europe; elle le haïssait. D'autre part, la reine Eléonore d'Aragon fut une de ces créatures qui semblent avoir été créées pour le malheur de tous ceux qui les approchent. Orgueilleuse, autoritaire, vindicative et bornée, elle avait la passion des sens et l'âme irascible. Elle aimait son mari d'un de ces amours violents, égoïstes et maladroits plus nuisibles cent fois que la haine.

Elle devait rebuter un homme de ce caractère, et bientôt le roi eut une, puis deux maîtresses; incapable de ne pas aimer sincèrement ou de dissimuler, il afficha ses liaisons, et il semble que le peuple, comme son roi, ait été conquis par la gracieuse et touchante figure de Jeanne Laleman, dame de Choulou, et froissé par le caractère hautain de la reine légitime. Aujourd'hui



Famagouste : La Cathédrale Saint-Nicolas.  
Phot. C. Falant.





encore, la poésie populaire pleure les lâches cruautés ~~et atrocités~~ que la reine exerça sur sa rivale en l'absence du roi. Elle avait pourtant perdu, en le trompant, tout droit de se plaindre. Saisie de peur par une lettre menaçante de son mari, la reine fit passer sa rivale d'un horrible cachot dans le couvent de Sainte Claire de Famagouste, où le roi la retrouva, mais, comblé d'amertumes par les barons qui lui refusaient le droit de venger son honneur, Pierre I<sup>er</sup> devint à son tour injuste et cruel, et fut assassiné en 1369.

C'est alors que commença la ruine et la longue détresse du glorieux petit royaume.

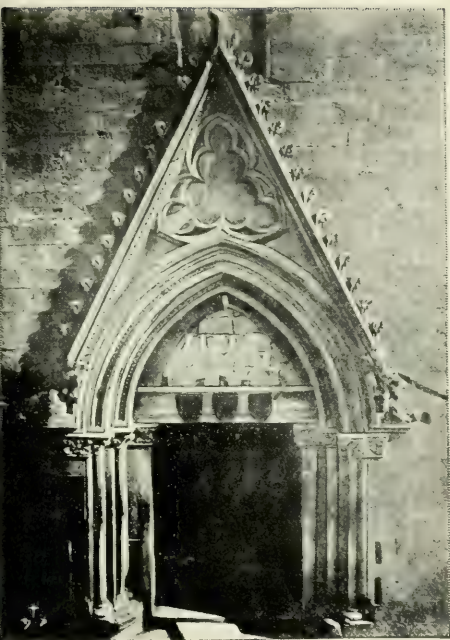
Pierre II était un enfant; ses oncles eussent pu gouverner si la mère n'avait été là. Trop aveuglée d'orgueil pour comprendre qu'elle était la cause première de toute la catastrophe; sourde aux exhortations que vint lui donner sainte Brigitte de Suède, elle entreprit de venger l'époux qu'elle n'avait su ni comprendre ni respecter; elle perpétra d'abord avec une rare perfidie l'assassinat de son beau-frère le prince d'Antioche, compromis dans le complot, puis elle écrivit au pape et à la république de Gènes en demandant vengeance pour son mari.

Cependant, le 12 octobre 1372 une magnifique cérémonie s'organisait à Famagouste pour le couronnement du jeune roi, mais le podestat de Gènes, spéculant sur la faiblesse du petit prince et sur le désarroi du gouvernement, voulut faire de cette fête une occasion de s'arroger la préséance sur le podestat des Vénitiens. Ceux-ci protestèrent et une première ba-

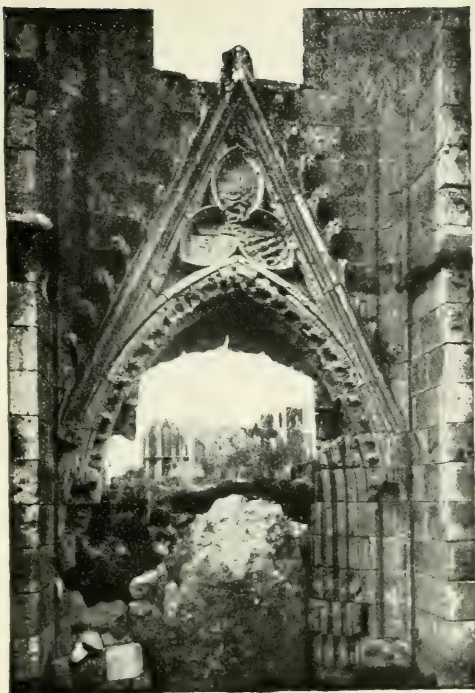
garre eut lieu au sortir de la cathédrale. La paix étant rétablie, les italiens rivaux suivirent les autres notables au palais pour le banquet du couronnement, mais à peine se mettait-on à table que les provocations recommencèrent; en un instant, les épées sortirent, les Gênois frappèrent et furent frappés; agressifs mais moins nombreux, ils eurent le dessous, ils furent précipités par les fenêtres, à ceux qui s'accrochaient aux colonnettes de marbre du balcon couvert, on tranchait les mains à coups d'épée; ils tombaient sanglants dans la foule qui les achevait; à quelques pas de là, on saccageait la loge du podestat de Gênes; grand bâtiment gothique où les arcs en pierre de couleur alternée rappelaient le goût de l'Italie du nord. De ce bâtiment, les Gênois poursuivis se réfugièrent en partie à Saint-François, où ils trouvèrent asile.

Pierre II était trop faible et le royaume trop divisé pour que la vengeance de Gênes se fit attendre. Il est même moralement certain que les provocations faites au jour du couronnement avaient été préméditées dans l'intention de créer un *casus belli*, sans qu'on eût pu, toutefois, prévoir combien de sang elles coûteraient.

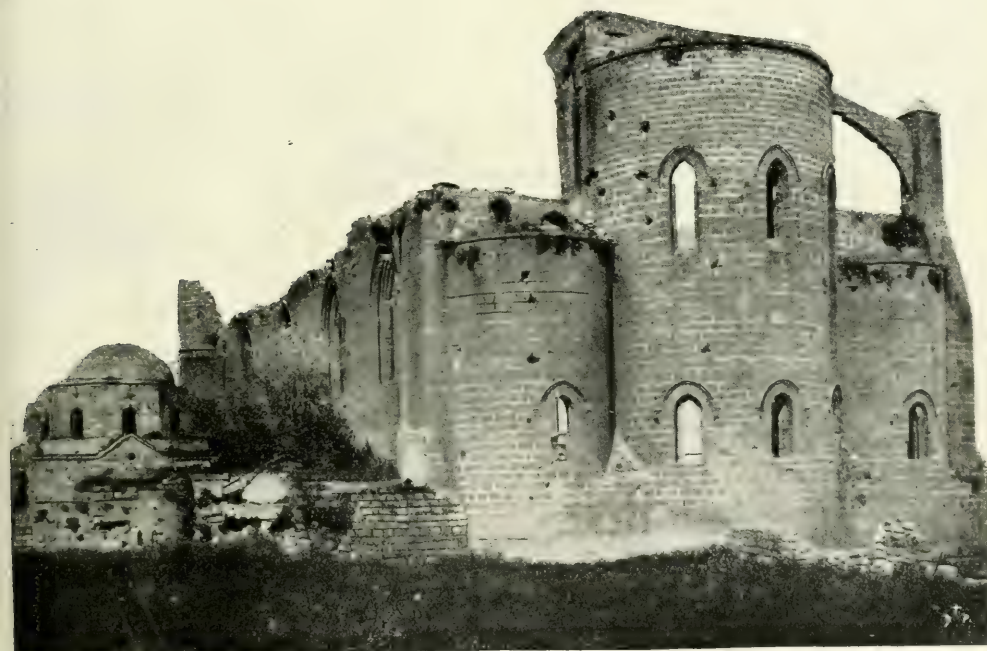
En mai 1373, une flotte génoise mouillait sur rade de Famagouste. L'amiral Pietro di Campo Fregoso la commandait; la flotte était équipée par souscription et à Gênes, les souscripteurs étaient munis de titres authentiques constatant leur apport et leur donnant droit à une part proportionnelle dans les bénéfices de l'expédition. C'est ce que nous appellerions des actions dans une entreprise. On remarquera que l'entre-



Eglise des Saints Pierre et Paul.  
Portail Nord.



Eglise Saint-Georges des Latins.  
Portail Nord.



Chevet de la Cathédrale grecque.

Famagouste.





prise était officiellement une mission de justice et de paix.

L'amiral prit terre à l'île aux bœufs et entra en pourparlers avec le roi dans la simple intention de faire naître un conflit. Ayant réussi par ses insultes et sa mauvaise foi à lasser la patience de la Cour et du peuple, l'amiral surprit le château de Famagouste, l'occupa, puis y attirant le roi et la reine-mère sous prétexte de converser, il s'empara d'eux par trahison, les priva de nourriture et les accabla d'outrages. La ville fut occupée, rançonnée et pillée, puis l'armée marchant sur Nicosie y commit les mêmes infamies.

Le butin fut énorme, car nulle ville n'était alors comparable en richesse à Famagouste. Au dire de pèlerins du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle une épousée famagoustaine se parait de plus de pierreries qu'une princesse d'Europe, et les courtisanes, fêtées non pas un jour mais chaque soir, étaient d'autant plus riches et plus parées que celles qu'on n'épousait qu'une fois. A l'envi des courtisanes, les banquiers prélevaient leur impôt sur les transactions de l'Orient et de l'Occident; ils étalaient un luxe insolent; la noblesse venait perdre chez eux son argent, qu'une aumône de leur hôte remboursait parfois; elle y laissait aussi ses vertus chevaleresques, perte plus grave et irrémédiable. La richesse de quelques commerçants dépassait l'imagination; on les citait comme des héros; ainsi fait aujourd'hui l'Amérique. Parmi eux les frères Lachas ou Lachanopoulos, syriens, étaient les plus célèbres. Le profit d'un seul



voyage maritime suffit à l'un d'eux pour faire bâtir la grande église des saints Pierre et Paul. Cette église, à peu près intacte, semble être retournée à ses origines : elle sert de magasin.

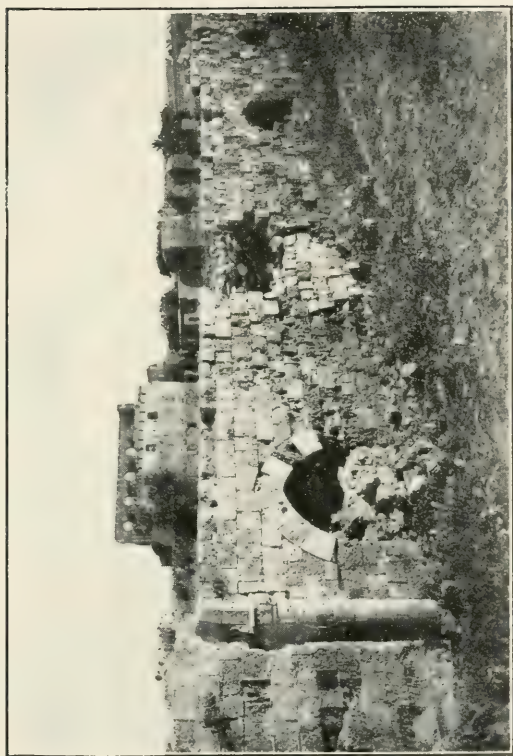
C'est, comme la cathédrale grecque, une copie un peu lourde et pauvre de Saint-Nicolas, mais elle possède un portail du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, dont les chapiteaux et consoles de marbre sont délicatement sculptés. C'est un vestige remployé d'une église antérieure qui occupait sans doute la même place, en regard de la façade latérale du palais.

L'église syrienne est plus modeste ; c'est un joli petit édifice gothique provençal, agrandi de nefs latérales peu après sa construction au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. Les peintures qui le décorent sont byzantines et siennoises ; les inscriptions sont syriaques. Les syriens avaient leurs évêques nestoriens, mais quelques-uns firent parfois acte d'obédience vis-à-vis du pape.

Entre cette église et le Carmel, plusieurs petits sanctuaires se sont plus ou moins bien conservés. Le plus élégant est Sainte-Anne, monument à une nef de proportions élancées et d'un style sobre et gracieux du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. Il est presque intact et garde son clocher-arcade. Tout auprès, on admire une délicieuse petite abside de chapelle du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle.

Par-delà le Carmel est la petite église des Arméniens, encore ornée de curieuses fresques. C'est un édifice du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> ou <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, gothique avec des réminiscences byzantines.

On peut encore visiter dans Famagouste douze au .



Famagouste ; La Loge des Génois.  
Phot. G. Enlart.



tres églises ou chapelles, les unes ruinées, les autres encore entières, comme celles qui semblent avoir appartenu aux Templiers et aux Hospitaliers. Partout l'architecture est française, soit pure, soit mêlée d'art byzantin, et partout les murs sont revêtus de fresques byzantines et siennoises du xiv<sup>e</sup> siècle et du xv<sup>e</sup>.

La prospérité de Famagouste ne devait jamais se relever de l'invasion gènoise. Après avoir mis le royaume à feu et à sang ; après avoir rançonné par plusieurs fois le roi et chacun de ses sujets, n'ayant jamais hésité à accomplir une cruauté ou un parjure, les Gènois repartirent, emmenant en otage Jacques de Lusignan oncle du roi, qu'ils traitèrent indignement, et ayant obtenu un traité qui leur abandonnait Famagouste.

Sous le gouvernement de ces pirates, la plus belle ville du Levant devint une cité misérable : le tribut payé par le malheureux royaume de Chypre à la république de Gènes et les revenus du port de Famagouste se partagèrent entre ceux qui, à Gènes, avaient fait les frais de la campagne de 1373, c'est-à-dire entre les actionnaires de la Mahone de Chypre : ainsi appelait-on leur société ; mais la rapacité et l'inhumanité qui caractérisaient les Gènois les inspirèrent mal ; leur administration ruina la ville et détourna d'elle le commerce ; isolée du royaume, elle n'en était plus le débouché ; des douanes et des forteresses l'entouraient du côté de la terre, et plusieurs fois les rois de Chypre l'assiégèrent. L'aqueduc qui amenait l'eau des montagnes était coupé ; l'embouchure du Pédias s'en-

lisait de nouveau et Famagouste acquérait un triste renom d'insalubrité.

En 1475, Jacques II de Lusignan recouvrait enfin ce fleuron de sa couronne, après un siège vaillamment et habilement conduit ; il s'efforça d'y ramener la prospérité. On sait sa mort prématurée ; le protectorat, imposé par Venise à sa veuve, et l'abdication de celle-ci à Famagouste.

La sérénissime République voulut que Famagouste redevint ce qu'elle avait été, le boulevard de la Chrétienté contre les progrès de plus en plus menaçants des forces de l'Islam. Elle s'y appliqua, mais la tâche était ardue, d'autant plus que la prospérité de Venise allait bientôt décroître.

Depuis 1491, les pétitions des habitants au sénat de Venise et les rapports du provéditeur Ascanio Savorgnano en 1565 encore, sont fort curieux et témoignent du dénûment dans lequel se trouvait alors le pays.

En 1559 un jeune ingénieur militaire, Giovanni Girolamo Sanmicheli, était envoyé pour diriger la construction des remparts et des bâtiments publics ; mais atteint de la terrible fièvre du pays, il mourut bientôt à l'âge de quarante ans.

Famagouste, grâce au sacrifice de sommes énormes et d'une vie d'artiste, avait pris l'aspect d'une ville de la Renaissance italienne et était devenue la place la plus forte du bassin méditerranéen.

Le palais royal avait été rebâti : au fond de la cour, c'étaient des bâtiments simples et sans élé-





Eglise des Nestoriens.



Palais des provéditeurs vénitiens (ancien palais royal).  
Famagouste.

Phot. C. Enlart.



gance; la façade, au contraire, présentait une ordonnance classique imposante. Rez de chaussée à bossages percé d'une suite d'arcades; colonnes de granit prises à Salamine appliquées aux trumeaux et soutenant un entablement.

La construction s'éleva-t-elle jamais davantage, c'est ce qu'on ignore. Deux autres palais à bossages, dont un très vaste qu'on appelait en 1570 palais de la reine, sont dignes d'attention. Ils sont également dérasés ou interrompus après le rez de chaussée. Notons aussi une très jolie petite porte de maison à fronton bas, et la porte de mer, œuvre d'un style très sobre, très fin et très noble.

Quant aux remparts, ils sont d'un type tout-à-fait moderne, et montrent que Vauban n'eut guère de perfectionnement à ajouter aux méthodes employées un siècle et demi avant lui par les ingénieurs italiens.

Ces remparts, élevés au prix de tant de peines et de sacrifices, favorisèrent en 1571 une résistance acharnée de plus de dix mois, et auraient sauvé le royaume de Chypre si Venise, alors affaiblie et obligée de faire face à plus d'un péril, eut pu envoyer en temps des secours suffisants.

C'est au commencement du mois de septembre 1570, que le général turc Mustafa l'acha et l'amiral Ali Pacha, quittant Nicosie, vinrent mettre le siège devant Famagouste par terre et par mer. Quelques fuyards échappés du siège de Nicosie avaient pu les devancer et leurs récits avaient inspiré à chacun la résolution d'une défense désespérée. La place ne

capitula qu'après avoir repoussé six assauts et reçu cent quarante mille boulets; quatre vingt mille musulmans avaient perdu la vie dans les deux sièges de Nicossie et de Famagouste.

Jusque dans les derniers jours de juillet 1571, la place avait espéré l'arrivée d'une escadre vénitienne; trois fois la flotte de Candie avait réussi à la ravitailler, mais on était arrivé aux dernières extrémités : on avait mangé toutes les conserves, les ânes et les chats, il ne restait ni vin ni vinaigre; un peu de fèves et de l'eau seulement alimentaient les défenseurs; il leur restait sept barils de poudre; les remparts étaient minés sur tous les points.

La défense avait été héroïque, car tout paraissait préférable au sort de ceux qui se trouvaient à la merci des Turcs. « Les Dames de Famagouste », dit Angelo Calepiano, « espouvantées de ce que ces chiens avoient fait en Nicossie, dressèrent compagnies par toutes les rues : et ainsy conduictes par un Caloier, alloient tous les iours aux lieux assignez pour travailler, faisant provision de pierres et d'eau a toutes les batteries, pour remedier aux feux que les ennemis tiroient ».

A l'assaut, dit le même narrateur, « quelques femmes monstrentent grande hardiesse; lesquelles s'armans d'animosité, firent tout secours aux soldats, et avec armes, caillous, pierres, et eaüe chaude, leur donnerent toute ayde ».

L'évêque de Limassol, le dominicain Fortebrasse milanais et bourgeois de Famagouste, nous dit encore





Famagouste ; La porte de mer.  
Phot. C. Enlart.





Calepiano, « demeura à la brèche avec la Croix, donnant courage aux soldats : ce que tousiours il a faict : et si ce bon Seigneur n'y estoit point, lors l'ennemy sembloit plus fort. Cest Evesque... en tous les assaults se monstra fort zelateur de la foy, allant souvent sur les murs, et donnant vivres, et ce qui estoit nécessaire aux soldats, les faisant souvent confesser et communier luy mesme ; de sorte que par ce, il engendra au peuple si grande haine contre l'ennemy, que quand il entra dans la ville, le Bassa le fit chercher pour luy faire tout desplaisir. Mais peu au paravant, il estoit passé en une meilleure vie d'un coup d'harquebuse. »

Quand malgré tant d'héroïsme et malgré les formelles assurances de secours plusieurs fois apportées par les frégates de Candie, la situation apparut à tous désespérée, les chefs proposèrent de capituler : une trêve fut accordée, des otages échangés. Baglione rédigea l'acte par lequel la garnison obtenait de se retirer à Candie avec armes et bagages, et les habitants de garder leurs biens et leur religion en devenant sujets des Turcs. Mustafa accorda tout ce qu'on lui demandait, puis, la plupart des soldats étant embarqués, Bragadino demanda audience à Mustafa pour aller lui remettre les clefs, laissant son lieutenant Tiepolo à la garde de la ville. Reçu dans la tente du général turc, le commandant vénitien y fut d'abord accueilli avec courtoisie, puis, tout-à-coup pris à parti sous un faux prétexte, il fut saisi, insulté, mutilé ; les trois cents hommes de son escorte furent massacrés, l'otage Mar-

tinengo fut mutilé et fait esclave ; les hommes embarqués furent traités en prisonniers ; enfin, le vendredi sept août, Mustafa entrant dans la ville, commença par faire pendre Tiepolo, puis, après avoir promené Bragadino chargé de deux hottes de terre, on le lia sur un fauteuil avec une couronne aux pieds et on l'éleva à la vergue d'un navire ; enfin, après l'avoir exposé au pilori devant la cathédrale, on l'écorcha vif, au lieu même où son prédécesseur Priuli avait reçu l'abdication de Catherine Cornaro.

Trophée digne de brutes qui venaient de se livrer à ces cruautés stupides, la peau de Bragadino fut promenée et montrée sur les côtes de Syrie, puis apportée au Sultan avec les têtes des capitaines Baglione, Martinengo, Castellano et Quirino.

La cathédrale fut transformée en mosquée, les grecs seuls obtinrent la reconnaissance de leur culte, avec deux églises pour l'exercer. Ceux des chrétiens latins qui n'avaient pas été exterminés durent se faire orthodoxes ou même mulsulmans. Bientôt, les grecs eux-mêmes furent dépouillés ; au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, Famagouste n'était plus qu'une ville turque ; au <sup>xviii</sup><sup>e</sup>, elle était déjà un désert et une carrière de matériaux.

Le sort le plus enviable de beaucoup fut celui des habitants de Famagouste qui périrent en combattant. On vient de voir comment furent traités les plus vaillants des survivants ; quant aux prisonniers ils furent esclaves, et l'on ne sait que trop quelles brutalités ils subirent. D'ignobles saturnales suivirent la victoire, et le sang les arrosa, car plus d'une des vail-

lantes femmes de Chypre préféra le supplice au deshonneur.

Déjà une noble dame de Nicosie avait donné pendant le siège un héroïque exemple, en mettant le feu aux poudres du grand galion de Mustafa Pacha, où elle était détenue parmi le butin réservé au sultan.

On avait entassé sur ce grand bâtiment les plus riches trésors et les plus beaux esclaves des deux sexes. La valeur morale était une denrée qu'on n'avait pas pensé à faire entrer dans l'estimation, mais il s'y trouvait au moins une belle âme et c'est ce qui perdit toute la cargaison. Les trésors de Nicosie gisent depuis lors au fond de la mer parmi des os blanchis. La drague en ramènera-t-elle un jour des vestiges ?

Cela se peut, car un document inestimable, la gravure du siège par un témoin oculaire, Gibellino, indique la place du sinistre et cette gravure est exacte par ailleurs.

Les captifs furent cruellement traités et leur sort inspira l'effroi et la pitié au monde chrétien. Touchante autant qu'affreuse est l'histoire de cette belle et noble fille de Chypre que l'ambassadeur de France, nous dit Brantôme, vit exposer et marchander au bazar de Constantinople comme une bête de somme, et racheta.

Le désastre de Famagouste répandit la stupeur et le deuil dans toute la chrétienté. Henri III avait versé des larmes en apprenant la chute de Nicosie, et J.-A. de Thou a consacré des pages émues aux défenseurs de Chypre.

Bientôt vaincu à Lépante, l'odieux Mustafa, fut reçu sans honneurs dans son pays ; quant aux chrétiens qui revinrent en triomphateurs après cette grande bataille, ils n'eussent pas mérité mieux, car il leur eût suffi de se présenter devant Famagouste démantelée et mal gardée alors pour reconquérir, en quelques jours le royaume de Chypre.

---



# TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE . . . . .	1
DEUX VILLES MORTES DU NORD . . . . .	5
Hesdin . . . . .	5
Térouanne . . . . .	15
UNE VILLE MORTE DU MIDI . . . . .	31
Maguelone . . . . .	31
VILLES MORTES DE LA CORSE . . . . .	41
Aleria . . . . .	47
Mariana . . . . .	53
Nebbio . . . . .	59
VILLES MORTES DE LA CAMPAGNE ROMAINE . . . . .	63
Porto . . . . .	63
Ninfa . . . . .	69
Galera . . . . .	83
UNE VILLE MORTE DE LA BALTIQUE . . . . .	89
Wisby . . . . .	89
VILLES MORTES DU ROYAUME DE CHYPRE . . . . .	111
Paphos . . . . .	123
Famagouste . . . . .	131
BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE : 5, 17, 31, 41, 63, 70, 83, 90, 119	

































tes du moyen age.

17968

PONTIFICAL INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES  
59 QUEEN'S PARK CRESCENT  
TORONTO—5, CANADA

17968'



